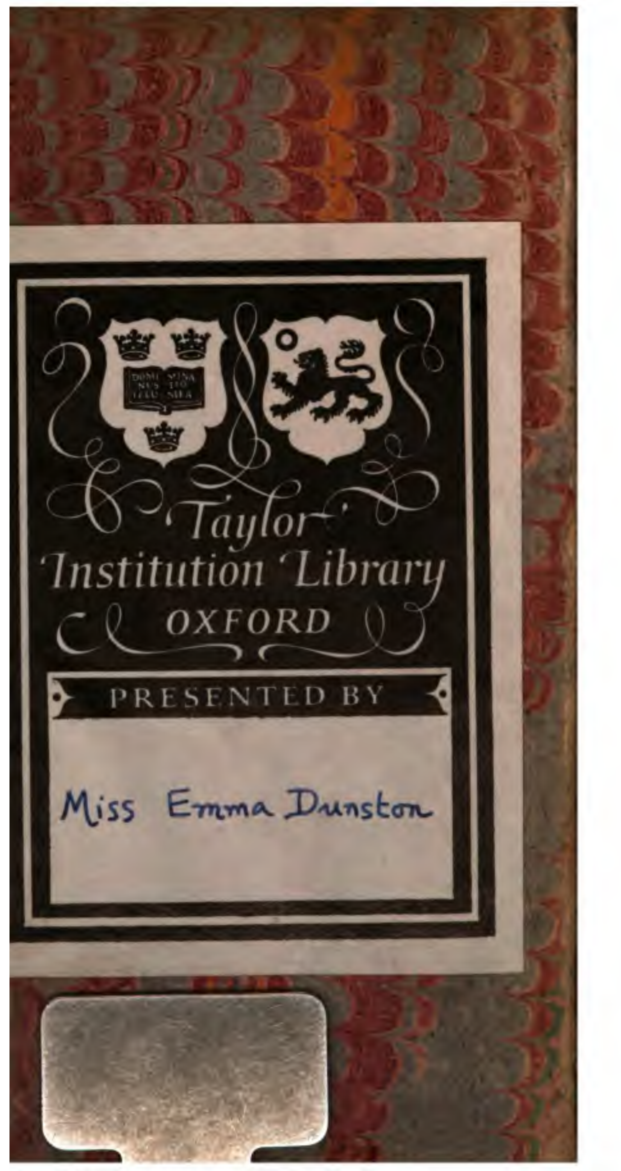






Will. Vitting

OEUVRES
DE M^R. L. RACINE

De l'Açadémie Royale des Inſcriptions
& Belles-Lettres.

TOME QUATRIEME.

QUI RENFERME

LES

POËSIES NOUVELLES.

SIXIEME EDITION.

Revûe & Augmentée par l'Auteur.



A AMSTERDAM,
Chez *MARC MICHEL REY.*
M. D. CC. L.

TABLE

Des Piéces contenues dans le

TOME IV.

AVertissement sur les deux Epitres suivantes. Pag. 3
Epitre I. sur l'Homme à Mr. De RAMSAY. 9
Epitre II. sur l'Homme à Mr. De RAMSAY. 20
Avertissement sur les deux Epitres suivantes. 35
Lettre de Mr. le Cardinal de POLIGNAC *à Mr.* RACINE. 41
Epitre I. sur l'Ame des Bêtes. 43
Epitre II. sur l'Ame des Bêtes. 56
ODES SAINTES *au nombre de XXII.* Pag. 67——134
Vers sur Mad. LOUISE-ADELAÏDE D'ORLEANS. Pag. 135
Avertissement sur l'Epitre suivante. 140
Epitre sur l'abus que les Poëtes font de la Poësie à Mr De VALENCOURT. 143
ODES *sur divers sujets au nombre de VII.* 151
III. Lettres de Mr. ROUSSEAU *à M.* HARDION. 183
Lettre de Mr. RACINE *à Mr.* ROUSSEAU. 189
Lettre de Mr. ROUSSEAU *à Mr.* HARDION. 191

FAU-

FAUTES à corriger dans ce Volume.

Pag. 18. Note (2) lig. 12. Ne lisez pas, mais que veut dire ?
Pag. 25. Note (1) lig. 2 & 3. Voyayeurs. *lis.* Voyageurs.
Pag. 26. Note (1) lig. 3. Et terrâ. *lis.* E terrâ.
Pag. 37. lig. 23. *in aëre.* lis. *in aëra.*
Pag. 53. lig. 11. En exemple parels. *lis.* En exemples pareils.
Pag. 54. Note (1) lig. 8 & 9. exemp es. *lis.* exemples.
Pag. 63. Note (3) lig. 3. donner de. *lis.* donner des.
Idem. lig. 4. des grandes. *lis.* de grandes.
Pag. 88. lig. 4. rassassiés. *lis.* rassasiés.
Pag. 98. lig. 22. *lis.* de leurs exécrables forfaits.
Idem. lig. 23. *lis.* Et faites leur avec usure.
Pag. 105. lig. 10. ls se taisent. *lis.* Ils se taisent.

EPITRES

EPITRES
SUR
L'HOMME.



AVERTISSEMENT

Sur les deux Epîtres ſuivantes.



A Raiſon, comme je l'ai fait voir dans le Poëme de la Religion, nous conduit à la Foi, en nous faiſant ſentir la néceſſité d'une Révélation. Lorſque nous demandons à cette Raiſon, qui nous rappelle ſans ceſſe à un Etre ſuprême, pourquoi l'ouvrage de cet Etre tout-puiſſant eſt ſujet à tant de deſordre, elle eſt contrainte d'avouër qu'elle ne peut répondre à une demande ſi bien fondée: elle reconnoît le deſordre, & ne peut qu'en ſoupçonner la cauſe. Quelque crime a ſans doute irrité l'Ouvrier contre ſon ouvrage; mais quel eſt ce crime?

La variété des matieres que me fourniſſoit le Poëme de la Religion, ne m'a pas permis de développer cette preuve inconteſtable du Péché originel, autant qu'elle mérite d'être développée: c'eſt ce que je fais dans ces deux Epîtres, en faiſant voir que l'Homme n'eſt point dans l'ordre, puiſqu'il eſt *malheureux* & *méchant*.

Je n'ai pas beſoin de prouver ces deux triſtes vérités: l'Hiſtoire Univerſelle eſt l'hiſtoire des malheurs & des crimes des hommes; & la Poëſie nous occupe toujours de ces deux objets. Nos malheurs & nos crimes fourniſſent les ſujets

des Poëmes Epiques & Tragiques. Je ne veux que prouver par ces deux vérités celle de notre dégradation. Si nous sommes malheureux & méchans, nous sommes dans le desordre : si nous sommes dans le desordre, nous ne sommes donc plus dans l'état où Dieu nous plaça d'abord. Si nous n'y sommes plus, nous avons mérité de le perdre par quelque crime ; & puisque nous sommes criminels, la Religion qui nous apprend le crime, & qui nous conduit à la guérison, est donc la véritable.

L'origine du Mal physique & du Mal moral n'a jamais pu être connue sans la Révélation. Ciceron éclairé par l'évidence même des choses, * *Cicerò ipsâ rerum evidentiâ ductus*, reconnut le desordre, & se douta de la cause. L'état de souffrance dans lequel naissent les enfans, lui fit conclure qu'ils naissoient sous un Ciel irrité, *sub Deo irato nasci oportere*, & en disant qu'ils venoient sur la Terre expier quelque crime commis dans une autre vie, il alloit jusqu'où l'on peut aller avec les seules lumieres de la Raison.

Plusieurs autres Philosophes ne furent pas aussi sensés que Ciceron. L'ancien systême des deux Principes attribué à Zoroastre, systême qui admet deux causes, l'une du Bien, l'autre du Mal, causes coéternelles & indépendantes l'une de l'autre, fut très-répandu dans l'Orient. Héraclite croyoit expliquer la difficulté en comparant l'harmonie du Monde à celle d'une lyre, qui rend une harmonie produite par plusieurs cordes montées sur des tons différens. Maxime de Tyr, platonicien, croyoit que les maux n'étoient pas dans l'intention de l'Ouvrier, mais qu'ils étoient nécessaires pour la conservation de l'ouvrage, parce que la destruction des parties fait subsister le Tout.

* S. Aug.

Tout. Suivant ce principe le Créateur n'eſt plus un Etre tout-puiſſant.

Chryſippe dans un Ouvrage ſur la Providence, dont Aulu-Gelle rapporte un long paſſage L. VI. prétendoit que le deſordre n'étoit pas conforme au deſſein primitif de l'Ouvrier, mais une ſuite de l'ouvrage. *Nos maladies*, diſoit-il, *furent une ſuite du premier deſſein par lequel nous devions jouïr de la ſanté. Il en fut de même des vertus: de la ſource qui devoit les produire, ſortirent les vices par une affinité contraire.* Quoique ces paroles ayent fort peu de ſens, il plaît à Bayle, en les citant à l'article de Chryſippe, d'y joindre cette réflexion: *Je ne penſe pas qu'un Payen ait pu rien dire de plus raiſonnable dans l'ignorance où il étoit de la chute du premier Homme, chute que nous n'avons pu connoître que par la révélation, & qui eſt la vraie cauſe de nos miſeres.*

Cette opinion qui paroît ſi raiſonnable à Bayle, eſt auſſi incompréhenſible que celles de Zoroaſtre, d'Héraclite, & de Maxime de Tyr. Ces anciens Philoſophes aimoient mieux, comme la plupart des nôtres, débiter de grands mots qui n'expliquent rien, que d'avouër leur ignorance. Ceux qui penſerent comme Ciceron furent les plus raiſonnables.

Cette grande difficulté ayant été réſolue par la Religion Chrétienne, ne devoit plus être agitée. Cependant comme les abſurdités plaiſent aux Hommes, les Manichéens réveillerent le ſyſtême des deux Principes, qui reprit par eux une nouvelle vigueur; & les Pélagiens qui ſe trouverent engagés à nier le Péché originel, ſe trouverent par conſéquent engagés à ſoutenir que nous étions aujourd'hui dans le même état où Dieu nous avoit mis d'abord; que la douleur, l'ignorance, la concupiſcence, & la mort n'étoient point les peines d'un péché, mais les ſuites na-

turelles de la condition humaine, & l'appanage d'un Etre compoſé d'un corps & d'une âme. Ces deux Sectes puiſſantes & nombreuſes furent foudroyées par Saint Auguſtin.

Cet étonnant Génie, auſſi profond Métaphyſicien que grand Saint, fit voir aux Manichéens l'impoſſibilité de deux Principes coéternels; prouva aux Pélagiens que ſous un Dieu juſte, la créature n'eſt point malheureuſe ſans l'avoir mérité, & leur montra que leur opinion ſur l'état préſent de l'Homme étoit non-ſeulement contraire à la Révélation, mais à ce que la Raiſon avoit dit aux Payens éclairés.

Rien ne rend plus mépriſable ceux qui parmi nous rejettent les lumieres de la Religion, que la maniere dont ils parlent ſur cette queſtion. Ils n'ont garde de penſer comme Ciceron: ils aiment mieux, en repétant les principes des Héraclites & des Chryſippes, s'envelopper dans les mêmes ténébres. Ils ſoutiennent qu'il n'y a aucun deſordre; que tout ſubſiſte par un combat élémentaire, & que la diſcorde fait l'harmonie du Tout. Ces eſprits ſuperficiels qui en débitant des principes inintelligibles, croyent paroître d'abſtraits Métaphyſiciens, interprétérent en leur faveur pluſieurs endroits de l'*Eſſai ſur l'Homme*, par M. Pope, & voulurent nous perſuader que ce Poëte célébre penſoit comme eux. J'avoue que je me laiſſai entraîner à le croire, ce qui fut cauſe que j'attaquai dans le Poëme de la Religion Chant II. & ſur-tout dans mon Epître à M. Rouſſeau, ce principe *Tout eſt bien*, dont quelques perſonnes abuſoient. La candeur, vertu naturelle aux grands génies, avec laquelle M. Pope ſe déclara ſes ſentimens dans ſa Lettre * déja imprimée, me fit repentir de

* Obſervations ſur les Ecrits Mod. 451. Lettre.

de lui en avoir soupçonné d'autres. Cette Lettre nous doit persuader que dans son Ouvrage, il n'a jamais entendu parler de l'ordre primitif, mais d'un ordre proportionné à une nature dégradée.

Des sentimens si conformes à la Religion ne sont pas ceux que j'attaque: j'attaque ces systêmes contraires à la Raison, dans lesquels on avance que comme nos connoissances dépendent des organes des corps, les maladies de l'âme comme celles du corps, sont une suite de l'humanité. *Les Hommes sont ce qu'ils doivent être*, repéte-t-on souvent: *ils sont faits comme les animaux & les plantes, pour croître, vivre un certain tems; produire leurs semblables & mourir: de tous les animaux ils sont les plus heureux.*

* Homere pensoit le contraire quand il fait dire à son Jupiter, que de tous les animaux que nourrit la Terre, l'Homme est le plus malheureux. Pline & Ciceron ont pensé de même. La Raison qui nous instruit de nos miseres, nous fait verser des larmes, que la Religion vient essuyer. Il est donc important de prouver par ces miseres même, la vérité d'une Religion qui peut seule nous consoler. Voilà l'objet de ces deux Epîtres.

Dans la premiere, je montre par les maux du corps qui ne finissent qu'à la mort, & par les maux de l'âme, l'ignorance & la concupiscence, que nous ne sommes pas dans l'ordre. Comment une créature si malheureuse est-elle l'ouvrage de la souveraine Bonté?

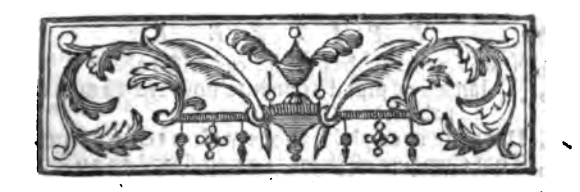
Dans la seconde, je prouve que nous ne sommes pas dans l'ordre par la plus horrible de nos passions, qui nous porte au barbare plaisir de nous entre-détruire, passion qu'enfante l'orgueil. Com-

* Iliade XVII.

Comment une créature ſi criminelle eſt-elle l'ouvrage de la ſouveraine Sainteté?

Convaincu de la vérité de ces belles paroles de Saint Léon, *Deus omnipotens & clemens, cujus natura bonitas, cujus voluntas potentia, cujus opus miſericordia, &c.* comme l'Homme dans l'état où je le vois, ne me paroît pas un ouvrage de la miſéricorde de Dieu, j'en conclus qu'il a offenſé ſa juſtice.





EPITRE I.

SUR

L'HOMME.

A M. le Chevalier DE RAMSAY.

(1) QUE l'Homme est malheureux ! & que d'un
Dieu terrible
Sur les enfans d'Adam la colere est visible !
Que l'Homme est malheureux ! Pourquoi le repéter ?
Le seroit-il assez pour en pouvoir douter ?
(2) Rarement il y pense, & souvent il l'ignore.
Peut-il l'être à ce point ? Il l'est bien plus encore.
„ Qu'avons-nous donc perdu ? (nous dit-il quelquefois.)
„ Eh ! pourquoi voulons-nous que déchus de nos droits
„ Nous

(1) *Que l'Homme est malheureux !* &c. *Jugum grave super filios Adam.* Eccl. XL.

(2) *Rarement il y pense,* &c. *Miserum te, si sentis; miseriorem, si non sentis.* Cic. Phil. II. C'est ce qu'on peut dire à bien des personnes ; mais que dire à celles qui avancent les principes que je vais attaquer ?

„ Nous ſoyons ici-bas d'illuſtres miſérables ?
„ (1) Jamais de plus d'honneurs nous ne fûmes capables.
„ Des peines aux plaiſirs nous paſſons tour à tour.
„ Tout change: c'eſt la loi. La nuit ſuccéde au jour.
„ Les tems les plus ſereins ſont ſuivis des orages.
„ La Terre languiroit ſous un Ciel ſans nûages ;
„ Ces moiſſons, l'ornement de nos riches vallons,
„ Non moins que des Zéphirs veulent des Aquilons.
„ Oui, de tout l'Univers, le deſordre eſt la vie,
„ Et la diſcorde même enfante l'harmonie.
„ Mortels, à votre état conformez vos deſirs,
„ Dieu vous appelle à lui *par la voix des plaiſirs.*

Et moi j'entens tonner la voix de la vengeance.
La Nature à mes yeux n'étale que ſouffrance,
Et me rappelle à Dieu par un cri de douleur.
Cette plaintive voix, tu l'entens dans ton cœur,
Cher Ramsay : ta Raiſon, contrainte de ſe rendre,
A l'aveu d'un forfait qu'elle ne peut comprendre,
Te dit, ainſi qu'à moi, que l'ordre eſt renverſé,
Et que nous naiſſons tous ſous un Ciel courroucé.
Je vais ici la ſuivre, & ſoutenu par elle,
Remonter au forfait que la Foi nous révéle.

Qui jamais de nos loix n'offenſa l'équité,
N'a rien à redouter de leur ſévérité.
Parmi tous ces forçats, gémiſſans dans les chaînes,
Eſt-il un innocent, compagnon de leurs peines,
Qui les mains ſur la rame, & les pieds dans les fers,
De ſon arrêt injuſte importune les mers ?
Ils ſont tous ſur leurs bancs attachés par leurs crimes.
Entrons, pour contempler de plus triſtes victimes,
En

(1) *Jamais de plus d'honneurs, &c.* Il eſt inutile de citer les Ouvrages d'où je tire ces principes devenus ſi communs : ces Ouvrages ſont aſſez connus.

En ces vastes maisons, où dans l'infirmité
Languissent ceux qu'afflige encor la pauvreté.
O Nature, en ces lieux quand tu te considéres
Toi-même, tu frémis de toutes tes miseres!
Que de larmes, de cris, & de gémissemens!
(1) Là, sur un lit cruel, lorsque de ses tourmens
Brille à ses tristes yeux l'appareil redoutable,
Le malade attaché, d'une voix lamentable
Implore le secours de la terrible main,
Qui s'ouvrant par le fer un perilleux chemin,
Arrache quelquefois & la pierre & la vie.
Du courageux martyr l'espérance est ravie.
Qu'attendoit-il? la mort sur lui levoit son bras,
Il vouloit la contraindre à reculer d'un pas:
Le vieillard à ce prix achete une journée.
C'est-là qu'on voit encor la femme infortunée
Succombant sous un long & douloureux effort,
Mourir pour mettre au jour un sujet de la mort.
A combien de malheurs notre sort nous expose!
Sous un Dieu de bonté quelle en est donc la cause?
La moindre des douleurs est toujours un tourment.
(2) Un tourment n'est-il pas toujours un châtiment?
Si

(1) *Là, sur un lit, &c.* S. Augustin, Lett. 127. fait la même réflexion sur ces terribles opérations. *Quibus cruciantur doloribus, qui curantur à medicis & secantur! Numquid ut non moriantur? sed ut aliquanto seriùs moriantur. Multi cruciatus suscipiuntur certi, ut pauci dies adjiciantur incerti, &c.*

(2) *Un tourment n'est-il pas toujours, &c.* La moindre incommodité afflige la nature. La seule pituite, suivant Horace, humilie le Stoïcien. Toute peine que souffre l'Homme, est la peine de l'image d'un Dieu. Souffre-t-elle ce qu'elle n'a point mérité? dit S. Aug. Op. Imp. *Omnis pœna Hominis est pœna imaginis Dei. Quis dubitet quod injustè inferatur pœna imagini Dei, nisi hoc culpâ meruerit?* S. Augustin se fait faire l'objection tirée des douleurs que les animaux paroissent souffrir; & après avoir répondu qu'on ne peut fonder un argument sur une question si obscure, il ajoûte toujours,

 ferme

Si nous sommes punis, nous sommes donc coupables.

O mort qui viens finir des jours si déplorables,
Que ne nous parois-tu comme un charme à nos maux
Plus doux qu'un doux sommeil après de long travaux!
O mort toujours terrible! ô mort toujours cruelle!
Si dans son désespoir quelque Brave t'appelle;
Viens, approche, il frémit, il recule d'effroi,
(1) Et n'ose seulement fixer les yeux sur toi.
Par l'intrépidité dont il prend sa cigue,
Le Martyr de l'orgueil croit éblouïr ma vue:
Mais je n'admire en lui que cette fermeté,
Que devant des témoins soutient la vanité.
(2) Nul de nous, de sang froid, avoüons-le sans honte,
N'envisage la mort. (3) César veut la plus prompte.
Quand

ferme sur son principe, ou que les animaux ne souffrent point, ou qu'ils ont mérité de souffrir. *Quid mihi est, in hâc re, scrutari obscura naturæ, cùm inde nostra causa non pendeat? Si muta animantia nihil doloris patiuntur, argumentum tuum nullum est... si patiuntur, pœna, nisi culpa præcederet, justa esse non posset.*

(1) *Et n'ose seulement, &c. Le soleil & la mort ne peuvent se regarder fixement*, dit M. de la Rochefoucault, qui prouve fort au long que nous ne la méprisons jamais sincérement. *Contentons-nous*, dit-il, *de faire bonne mine.* Socrate tâcha de faire bonne mine; mais comment pouvoit-il ne pas craindre intérieurement, lui qui n'étoit pas certain de l'immortalité de l'âme? *Sans le Christianisme*, dit encore M. de la Rochefoucault, *le mépris d'une mort assurée, est plutôt extravagance, que grandeur d'âme.*

(2) *Nul de nous, &c.* On a vu des mourans dire de bons mots; & des malheureux avant leur supplice danser sur l'échafaut. Ils ne cherchoient qu'à ne point envisager la mort. Les guerriers ne l'envisagent pas quand ils vont aux plus grands périls. Les Hommes risquent aisément leur vie, qui est leur bien le plus cher; mais ils ne comptent que risquer ce bien, & esperent toujours ne le point perdre.

(3) *César, &c. celerem subitamque*, disoit cet Homme,

(1) Quand on va cesser d'être, & qu'on n'en doute point,
Il n'est plus, cher ami, de Héros. Sur ce point
(2) Mécénas pense mieux que Senéque & Montagne.

Mais d'où vient cette horreur, ô mort, qui t'accompagne?
Nous nous lassons de tout; nos plaisirs ont leur fin.
Les convives contens sortent d'un long festin,
(3) Et l'Homme n'est jamais rassasié de vivre:
Sa faim renaît sans cesse, & sans cesse il s'y livre.
Puisqu'il

me, dont l'ambition avoit avancé la mort de tant de milliers d'hommes. Montagne dit de même: *Heureuse la mort qui ôte le loisir aux apprêts de tel équipage* Quand on n'attend point une autre vie, César & Montagne ont raison, & Senéque a tort de dire: *Totâ vitâ discendum est mori.* Cela n'est vrai que pour les Chrétiens.

(1) *Quand on va cesser d'être, & qu'on n'en doute point.* M. du Guay Trouin parlant dans ses Mémoires d'une occasion où le Conseil de Guerre décida qu'il ne falloit point donner sur l'ennemi, ajoûte cette réflexion remarquable dans un Homme comme lui: *Je mourrai persuadé que dans les occasions où le péril est grand, c'est au Commandant à décider sans assembler le Conseil. Autrement la nature qui abhorre sa destruction, suggere imperceptiblement à la plupart des Conseillers, tant de raisons plausibles sur les inconvéniens à craindre, que le résultat est toujours de ne point combattre, parce que la pluralité des voix l'emporte.*

(2) *Mécénas pense mieux, &c.* Dans les douleurs les plus cruelles il se console pourvû qu'il vive, *vita dum superest bene est.* Ce mot qui paroît à Senéque *turpissimum votum*, est conforme au desir de la nature, & les grands raisonnemens de Senéque & de Montagne sont contraires au bon-sens. *La mort*, dit Montagne, *ne vous concerne ni mort ni vif; vif, parce que vous êtes; mort, parce que vous n'êtes plus.* Beau raisonnement! Il dit encore, *tant de milliers d'hommes enterrés avant nous, nous encouragent d'aller trouver une si bonne compagnie.* Belle consolation!

(3) *Et l'homme n'est jamais rassasié de vivre* Pherès, dans l'Alceste d'Euripide, fait bien connoitre que les vieillards sont encore plus attachés à la vie que les jeunes.

Puisqu'il est né mortel, devroit-il s'effrayer
D'un tribut qu'à toute heure un mortel peut payer?

(1) Fatal tribut du crime, & non de la nature:
Elle n'acquitte point la dette sans murmure.
L'enfant même d'un jour, frappé d'un coup mortel,
Nous crie en expirant, *Je suis né criminel.*

Quand pour me préparer à ce coup, dont l'attente
Rend à tous les plaisirs mon âme indifférente,
D'utiles vérités je cherche à me remplir;
Quels voiles ténébreux viennent m'ensevelir!
Des intérêts du corps à toute heure occupée,
Et dans la nuit des sens mon âme envéloppée,
Elle-même souvent, malgré tous ses efforts,
Tombe, s'appesantit, s'éteint, & devient corps.
Funeste aveuglement! déplorable ignorance!
O toi qui de mon cœur es la seule espérance,
O Dieu, que mon amour a tant de fois cherché,
Si j'étois innocent me serois-tu caché?

Dans un corps, dira-t-on, cette âme emprisonnée
De son aveuglement doit-elle être étonnée?
Et c'est de ce supplice & de cette prison
Que mon étonnement demande la raison.
(2) L'Etre immortel soumis à l'être périssable!
L'Etre noble asservi sous l'être méprisable!

De

nes-gens. L'arbre qui a jetté de profondes racines est plus difficile à arracher.

(1) *Fatal tribut, &c.* Voilà par quelle raison nous craignons tous la mort: elle est contraire à la nature. *Mors malum contra naturam.* S. Aug. Le péché l'a fait entrer dans le Monde. Puisqu'elle est contraire à la nature, elle est pour elle un supplice. *Si anima à corpore separari naturaliter non vult, ipsa mors pœna est.* S. Aug. On a dit, il y a long-tems, que le corps & l'âme étoient deux amis qui ne pouvoient vivre ensemble, & deux ennemis qui ne pouvoient se quitter.

(2) *L'Etre immortel soumis à l'être périssable, &c.*

L'or-

De l'ouvrage d'un Dieu la parfaite beauté
Ne m'annonce que paix, harmonie, unité.
Ordre dont le modéle est la Beauté suprême,
Charmant concert qui prend sa source dans Dieu même.
Quelle harmonie, ô Ciel, lorsque je trouve en moi
Cette loi de mes sens qui s'oppose à ta loi!
Quelle unité, grand Dieu, lorsqu'en moi je rassemble
Deux êtres qui jamais ne s'accordent ensemble!
L'un & l'autre indignés de leurs étroits liens,
L'un de l'autre ennemis, ils sont tous deux les tiens.
Le crime a changé l'ordre: à tes loix infidelle
L'âme trouve à ses loix son esclave rebelle,
Et ne mérite plus l'honneur de commander.

Je le sçais: mais hélas! pour mieux me dégrader,
Il m'entraîne ce corps, quand il me tyrannise,
A de honteux plaisirs que mon âme méprise.
De leurs charmes envain j'enivrerois mon cœur,
(1) Un bonheur méprisé n'est jamais un bonheur.
Oui,

L'ordre est dérangé, dit Saint Augustin, quand ce qui est plus parfait est soumis à ce qui l'est moins: *Non ordo appellandus est ubi deterioribus meliora subjiciuntur.* Le crime est la cause de ce dérangement. L'Homme n'a pas obéï à son Maître: il ne mérite plus que son corps soit soumis à son âme. *Injustum erat ut obtemperaretur à servo suo, qui non obtemperarat Domino suo.* Lucrece a trouvé cette désobéïssance un desordre incompréhensible dans l'union de l'âme & du corps.

Quid diversius esse putandum est
Aut magis inter se disjunctum discrepitansque,
Quàm mortale quod est immortali atque perenni,
Junctum in concilio sævas tolerare procellas?

Lucrece a raison de desapprouver cette étonnante société: mais elle ne prouve pas que l'âme soit mortelle, elle prouve que l'âme est maintenant dans un état de punition.

(1) *Un bonheur, &c. Beata vita, si non amatur, non habetur.*

Oui, dans ſon Paradis le Muſulman lui-même
S'écriroit: *Que d'ennui dans la gloire ſuprême!*
Si telle eſt, Mahomet, notre félicité,
Que tes amis ſont las de l'immortalité!

(1) Lorſque dans ces tranſports, malgré leur violence,
Nous fuyons d'un témoin l'importune préſence,
Reconnoiſſons en nous ce reſte de grandeur.
Non, nous n'avons point fait les loix de la Pudeur.
Au haut du mont Ida, quel nüage admirable,
Au Soleil tout à coup devient impénétrable?
Sage

habetur. S. Aug. L'homme malgré les attraits des plaiſirs des ſens, les trouve mépriſables, & y renonce ſouvent pour des plaiſirs qui flattent ſon orgueil, comme pour acquerir de la gloire par les armes, ou par les ſciences, & même pour une gloire moins éclatante. Le jeune-homme qui veut, dit Horace, remporter le prix de la courſe, *abſtinuit venere & vino.*

(1) *Lorſque dans ces tranſports, malgré leur violence.* L'Hyppolite d'Euripide dit, en parlant de Venus: *Je hais une Déeſſe qui a beſoin des ténébres.* Diogéne prétendit qu'on ne devoit point chercher ces ténebres; & comme il ſçavoit donner à ſes principes extravagans une couleur de raiſon, *inſanire cum ratione*, il fondoit ſon impudence ſur des raiſonnemens ſpécieux; mais il n'a perſuadé perſonne, parce que la pudeur n'eſt une ſuite ni des préjugés, ni de l'éducation, ni des raiſonnemens. Les Sauvages mêmes en obſervent quelques loix; & on n'a jamais vu des peuples imiter les animaux chez leſquels la concupiſcence, comme dit S. Auguſtin, ne répugne pas à la raiſon, parce qu'ils n'en ont point. *Libido in belluis non repugnat rationi, quâ carent.* Les Payens prétendoient que les Chrétiens commettoient dans l'ivreſſe les crimes les plus honteux; cependant malgré leur ivreſſe, au rapport des Payens même, ces crimes étoient enſevelis dans les ténébres. *Everſo & extincto conſcio lumine, impudentibus tenebris, &c.* Minut.

(1) Sage Homere, tu veux cacher à tous les yeux,
Le Souverain du Monde, & la Reine des Cieux.

Rougissons des fureurs d'une brutale yvresse;
(2) Mais quand à nos plaisirs préside la sagesse,
Sur notre front encor pourquoi te répans-tu,
Rayon de l'innocence, éclat de la vertu,
Précieuse rougeur à t'allumer si prompte?
Tu viens apprendre à l'Homme, & sa gloire & sa
honte.

Ainsi donc, cher ami, lorsque de tous côtés
Ce corps est assiégé par tant d'infirmités,
Quand rhume, asthme, vapeurs, caterre, épilepsie,
Goutte, fiévre, langueur, gravelle, hydropisie,
Fléaux que je ne puis nommer sans t'effrayer,
Semblent pour nous punir prêts à se relayer;
Il faut de toutes parts que notre âme affligée,
Cette âme dans un corps honteusement plongée,
En craigne les plaisirs non moins que les douleurs.
Et l'Homme dans le sein du trouble & des malheurs
Veut

(1) *Sage Homere, &c. Eh quoi! à la face du Ciel & de la Terre,* dit Junon à Jupiter, Iliad. XIV. *que deviendrai-je, si on nous apperçoit? Je n'aurois jamais le front de retourner dans notre Palais.* Jupiter lui répond qu'il va faire naître un nüage d'or, que le Soleil ne pourra pénétrer.

(2) *Mais quand à nos plaisirs, &c.* Pourquoi rougir de ce qui est permis & même ordonné? parce que, comme dit S. Augustin, depuis le desordre causé par le péché, l'âme a honte de tout transport qui l'opprime, *opprimens cogitationem turbulento impetu voluptatis.* Le plaisir même de boire & de manger devient honteux quand il va jusqu'à l'excès; parce qu'alors, comme dit Horace, il humilie la partie divine qui est en nous. *Affigit humo divinæ particulam auræ.* Ciceron dans ses Offices prouve admirablement contre les Stoïciens, que les loix de la pudeur sont dans la nature: mais il ne sçavoit pas qu'elles n'y étoient pas avant le péché. Adam & Eve *non erubescebant.* Genese. III.

Veut se croire à sa place, & dans toute sa gloire ?

Non, non, ce n'est pas toi, Ramsay, qui le
peux croire :
Tu vois dans quel abîme il est précipité,
(1) Et ton illustre ami n'en a jamais douté.
Envain, & je lui dois cet hommage sincere,
De son abstrait systême abuse un téméraire,
Qui veut nous éblouir par l'éclat d'un grand nom.
Loin de moi pour toujours un injuste soupçon.
Je puis avec Pascal, sans être Misanthrope,
M'attrister du desordre ; & je puis avec Pope,
Sans vouloir remplacer par une fausse paix
Une utile tristesse & de sages regrets,
Reconnoître celui dont la Bonté suprême
(2) Met un ordre nouveau dans le desordre même :
Celui

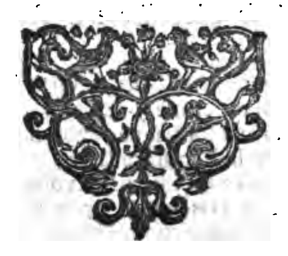
(1) *Et ton illustre ami, &c.* M. Pope dont j'ai parlé dans mon Avertissement sur ces deux Epîtres, vivoit encore lorsque je composois cet Ouvrage. Sa mort a suivi de près celle de Monsieur de Ramsay.

(2) *Met un ordre nouveau, &c.* La maxime fondamentale du Systême de Pope est celle-ci : *Tout est bien.* Puisqu'il fait cependant la description d'un état d'innocence, selon lui-même *Tout a été mieux*, ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse dire encore *Tout est bien*, parce que Dieu se sert des maux, ou pour punir les pécheurs, ou pour purifier les justes.

Voilà, selon moi, la meilleure maniere d'entendre Pope, qu'on doit expliquer favorablement, lorsqu'on est certain que ses intentions ont été pures. Un homme qui sans aucun intérêt particulier, m'a écrit la lettre qu'on trouve dans le Tom. 3. p. 204. mais que veut dire? & à la fin du 2. un homme qui a toujours professé, quoiqu'en Angleterre, la Religion Catholique, dans laquelle on sçait qu'il est mort, peut-il être soupçonné d'avoir voulu répandre par ses Vers les maximes de l'impiété ? Je rends l'hommage que je dois à sa mémoire, sans approuver son Ouvrage, qui n'étant qu'un amas de principes abstraits, souvent obscurs, quelquefois inintelligibles, à en juger par la traduction en prose qui doit être littérale, écrit d'ailleurs dans un stile dénué d'images & de descriptions

Celui qui tendre Pere, ainsi que Dieu vengeur,
Ne nous punit jamais dans toute sa rigueur.
S'il ne nous aimoit plus, si sa main paternelle
Cessoit de soutenir une race infidelle,
Que serions-nous, hélas! Je vais te le montrer.
Admirons, & jamais ne cessons d'admirer
Ce que la Terre entiere à toute heure publie,
La divine Sagesse & l'humaine folie.

tions agréables, ne me paroit du côté de la Poësie, ni du côté de la Doctrine, devoir s'attirer de zélés partisans parmi nous.



EPITRE



EPITRE II.

SUR

L'HOMME.

A M. le Chevalier DE RAMSAY.

TOUT mortel en naiſſant apporte dans ſon cœur
Une loi, qui du crime y grave la terreur.
Mais ſi pour conſerver ce rayon ſalutaire,
De la ſociété le lien néceſſaire,
Par de ſecondes loix ſi nos devoirs connus,
Si de fréquens avis & d'exemples ſoutenus,
Ne font, par un concours d'heureuſes influences,
Germer de nos vertus les tardives ſemences,
Cher Ramſay, que bientôt, pere de tous forfaits,
(1) L'orgueil (étoit-ce ainſi qu'un Dieu nous avoit faits?)

Va

(1) *L'orgueil:* &c. *L'homme*, dit M. Paſcal, fut créé avec deux amours, *l'un pour Dieu*, *l'autre pour ſoi-même. Par le péché il perdit le premier amour ; & le ſecond s'eſt étendu & déborde dans le vuide que l'amour de Dieu avoit quitté.* Voilà l'origine de cet amour déréglé de notre excellence. Nous nous élevons un temple dans notre cœur, & nous nous plaçons ſur l'autel, prêts à ſacrifier à l'idole quiconque lui veut refuſer l'encens. Delà tous nos crimes.

Va jetter dans ce cœur de funestes racines!
Que ce champ produira de ronces & d'épines!

Et quand nos maux communs nous devroient réünir,
Pourquoi l'un contre l'autre armés pour nous punir,
Voulons-nous donc hâter la vengeance céleste?
L'Homme est toujours pour l'Homme un ennemi funeste.
Quels perfides complots, quels barbares transports,
Que d'horreurs, cher ami, que de sang, que de morts,
Quels crimes, qu'à regret on est forcé de croire,
(1) Offre le genre-humain dans sa tragique histoire!

(2) Autrefois dispersés, féroces & muëts,
Les Hommes, nous dit-on, errans dans les forêts,
Quoi-

(1) *Offre le genre-humain, &c.* M. Rollin, dans son Avant-propos de l'Histoire des Successeurs d'Alexandre, se plaint de *n'avoir plus à montrer la nature humaine que par des endroits qui la deshonorent, & de ne pouvoir semer des agrémens dans une narration qui n'offre qu'une uniformité de vices & de forfaits.* Cette réflexion si belle, seroit également bien placée à la tête de toute l'histoire. Les beaux siécles de la Gréce offrent, comme les autres, une suite de crimes. Alexandre, dans le peu de tems qu'il a vécu, a parcouru la Terre pour la remplir de meurtres.

(2) *Autrefois dispersés, &c. Mutum & turpe pecus unguibus, &c.* Horace & Lucréce font cette même peinture des premiers Hommes. Comment peut-on l'accorder avec celle de l'Age d'or? J'ai dit dans le III. Chant du Poëme de la Religion, que la tradition des premiers événemens du Monde fut l'origine des Fables. Le Paradis terrestre donna lieu à la fiction de l'Age d'or. Les crimes de Caïn, qui fut long-tems errant, suivant Josephe, à la tête d'une troupe de brigands, firent dire que les premiers Hommes avoient été errans & meurtriers. Enfin, dans la Gréce, les premiers habitans furent véritablement sauvages. Platon parle d'une Comédie de son tems, intitulée, *Les Sauvages.* Orphée adoucit, dit-on, les mœurs de ces premiers Hommes.

Les

Quoiqu'ils n'eussent encor que leurs ongles pour
armes,
Les remplissoient de cris, de meurtres, & d'allarmes;
Et ce qu'étoient alors nos sauvages ayeux,
(1) Une fille en nos jours l'a fait voir à nos yeux.

Ce n'étoient point des mots qu'articuloit sa bouche;
Il n'en sortoit qu'un son, cri perçant & farouche.
Des vivans animaux que déchiroit sa main,
Les morceaux palpitans assouvissoient sa faim.
Dès l'enfance elle erra de montagne en montagne,
Et souilla ses déserts du sang de sa compagne.
Pourquoi l'immola-t-elle à ses promptes fureurs?
Quel intérêt si grand vint séparer deux cœurs,
Qu'unissoient leurs forêts, leur âge, & leurs miseres?
Reconnoissons les mœurs de nos antiques Peres.

Oui,

Les anciens habitans de la Germanie, nos ancêtres, dont Tacite décrit les mœurs, étoient presque sauvages. Il est dit dans les Ecrits d'un disciple de Confucius, que le Roi Yao rassembla les Hommes épars dans les forêts. Ainsi il y a eu des Sauvages à la Chine, comme en Gréce, ce qui arriva quand les Hommes au tems de Phaleg se dispersérent sur la Terre.

(1) *Une fille, &c.* Cette étonnante fille, triste exemple de ce que nous serions sans l'éducation & la société, fut trouvée par hazard il y a environ 15. ans près de Châlons en Champagne, & est maintenant dans un Couvent de cette Province. Après toutes les peines qu'on a prises pour adoucir sa férocité, elle en conserve quelques restes dans les regards & les manieres; elle n'aime ni notre nourriture, ni la société, où elle ne reste que par obéissance à Dieu. La Religion dont elle est instruite, l'empêche, dit-elle, de retourner dans les bois. Comme elle y avoit été abandonnée dès la plus tendre enfance, elle ignore où elle est née, & se souvient seulement d'avoir tué une compagne de sa solitude. C'est tout ce qu'elle a pu raconter de son histoire.

Oui, quand même un Orphée eût pu dans les cités
Par sa lyre entraîner ces animaux domptés;
Qui croira que long-tems des sons les captiverent?
(1) Les menaçans arrêts qui sur l'airain brillerent,
Les chaînes, les prisons, les gibets, les tourmens,
De la société furent les fondemens.
Les Rois, les Magistrats dans un Etat paisible,
Marcherent précédés de leur pompe terrible
De soldats, de licteurs, de glaives, de faisceaux;
Car que nous serviroient les loix sans les bourreaux?

Allons-nous donc enfin dans le sein de nos villes,
Loin des affreux combats couler des jours tranquilles?
Quand nos Princes entre eux auront réglé leurs droits,
(2) Qu'une éternelle paix soit le fruit de leurs loix.
Non, non, cherchons plutôt tant de sujets de guerre,
Que toujours notre sang puisse engraisser la terre.
Hâtons-nous d'inventer par un sublime effort,
L'art de multiplier les foudres de la mort.
(3) Du cruel javelot, de la fléche homicide
Le vol à notre gré n'est point assez rapide:

Sous

(1) *Les menaçans arrêts, &c.*

Non verba minantia fixo
Ære legebantur, dit Ovide de l'Age d'or.

(2) *Qu'une éternelle paix, &c.* Depuis l'établissement des Empires, le Monde n'a jamais été sans guerres. Tacite dit des anciens Germains, qu'ils aiment mieux répandre leur sang que de labourer la terre. *Arare terram non tam facile persuaseris quàm vulnera mereri.* Nous connoissons des peuples dont la profession est de s'engager aux autres Puissances, afin de combattre pour elles. La guerre est leur métier.

(3) *Du cruel javelot, &c.* Fléches, javelots, dards, frondes, catapultes, balistes, tours roulantes, chariots armés

Sous nos béliers, les murs tombent trop lentement,
Et notre catapulte écrase foiblement.
Servez-nous mieux, pierriers, carcasses, coulevrines,
Mortiers, bombes, canons, infernales machines :
Renversez ces ramparts, rompez ces bataillons,
Et soumettez ces mers à nos fiers pavillons.
Abordons au milieu de vos sombres nüages ;
Embrasons, arrachons mâts, voiles & cordages :
Que par vous, & le fer, le vent, le feu, les eaux,
La mort de tous côtés entre dans ces vaisseaux.

Quelles raisons d'Etat causent tant de ravages ?
Hélas ! quelles raisons arment tous ces Sauvages ?
Errans, nuds, quels Etats ont-ils à limiter ?
Des bornes d'un désert veulent-ils disputer ?
(1) Une éternelle haine est leur seul manifeste :
Au malheureux captif cette haine est funeste,
Lorsque le jour marqué pour les tourmens vengeurs,
Jour de gloire & de joie, assemble ses vainqueurs,
Quand,

armés de faulx, scorpions, feux grégeois, &c. Que de machines meurtrieres ont précédé notre artillerie ! Quoiqu'il n'ait rien manqué aux Anciens pour ravager les villes & détruire les hommes, on doit cependant regarder comme un malheur l'invention d'un art qui contribue à les détruire plus promptement. Milton feint que notre artillerie fut inventée par Satan dans le combat qu'il excita dans le Ciel. L'Arioste suppose que Roland ayant trouvé une arquebuse dont se servoit un scélérat, la jetta dans la mer, en disant : *Je te rends à l'Enfer d'où tu es sortie.* Plusieurs siécles après, cette arme fut retrouvée. *Arme détestable*, s'écrie l'Arioste, *par toi toute gloire est anéantie, la valeur devient inutile, & le plus lâche est souvent le vainqueur du plus brave.*

(1) *Une éternelle haine, &c.* Deux Nations de Sauvages sont entre elles en guerre, par la seule raison qu'elles ont toujours été en guerre.

Quand, jaloux de paroître insensible victime,
(1) Avec un ris forcé lui-même il les anime.
Il voit son corps par eux lentement déchiré;
Par eux chaque lambeau promptement dévoré:
Tandis que de ce sang arrosant sa mamelle,
La mere à ses enfans qu'elle rend dignes d'elle,
Offre un lait qu'elle change en un suc de fureur.
Quel courroux, ou plutôt quel prodige d'horreur!

Quand nul frein ne l'arrête, il en est donc capable
L'Homme, l'être pensant, l'animal raisonnable.
(2) Et vous Domitien, Caligula, Néron,
Vous qui fîtes frémir la Terre à votre nom,
De tant de doux plaisirs, quand l'empire du Monde
Vous offre à tout moment une source féconde;
Bourreaux de vos sujets, pourquoi dans vos transports,
N'aspirer qu'au plaisir de regner sur des morts?

De ces monstres affreux que veux-je ici conclure?
Le panchant où conduit la coupable nature.

Qui

(1) *Avec un ris forcé lui-même il les anime.* Ces cruautés inconcevables sont attestées par tous les Voyageurs. Il y a eu de tout tems des Antropophages: il y en avoit encore du tems d'Aristote en Grece: il en parle Polit. 8. Ces peuples ont donné lieu aux fictions d'Homere sur les Lestrigons & les Cyclopes. A tant d'horreur ajoûtons les sacrifices de victimes humaines, communs chez toutes les anciennes Nations.

(2) *Et vous Domitien, &c.* A ces monstres de Rome ajoûtons les Denys de Syracuse, les Phalaris d'Agrigente, les Alexandres de Pheres, les Hérodes en Judée, tant de Souverains dans la Turquie & dans la Perse, un Cristierne en Dannemarck, un Alfonse le Cruel, &c.

Qui veut lâcher la bride à son emportement,
S'il peut tout ce qu'il veut, devient monstre aisé-
ment.
(1) Le plus doux des mortels aime à voir du rivage
Ceux qui prêts à périr luttent contre un orage.
Sur l'objet dont l'horreur me devroit écarter,
Par un charme secret je me sens arrêter.
L'infortune d'autrui semble nous satisfaire,
Et souvent dans le meurtre on se plaît sans colere.
A notre honte, ainsi qu'à celle de nos loix,
Quels spectacles, quels jeux regnerent autrefois!
Rome qui prodiguoit par un mépris bisare
A tout peuple étranger le titre de Barbare,
Ne repaissoit ses yeux que des pleurs des mortels,
Et de sang inondoit ses théatres cruels.
Là sous les dents des ours l'esclave méprisable
Ne sçait que faire entendre une voix lamentable:
(2) Mais le Gladiateur mieux instruit à mourir,
Semble, percé de coups, expirer sans souffrir.
Si

(1) *Le plus doux*, &c. C'est la réflexion de Lucréce.

Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
Et terrâ magnum alterius spectare laborem, &c.

Ce n'est pas que les gens raisonnables aiment à voir souffrir les autres; mais comme dit le même Lucréce, *quibus ipse malis careas quia cernere suave est*. On aime à voir les malheurs dont on est exempt. Un criminel qu'on fait mourir sur un échafaut ne manque jamais de spectateurs. *Dans l'adversité même de nos amis*, dit M. de la Rochefoucault, *nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas*. Ce plaisir, dans lequel celui de la Tragédie prend sa source, fait faire à Montagne cette réflexion. *Notre être est cimenté de qualités maladives, l'ambition, la jalousie, l'envie, la vengeance, voire & la cruauté, vice si dénaturé. Car au milieu de la compassion nous sentons au-dedans quelque aigre-douce pointe de volupté maligne à voir souffrir autrui, & les enfans la sentent.* Les enfans en effet aiment à détruire, & à faire souffrir les animaux plus foibles qu'eux.

(2) *Mais le Gladiateur mieux instruit à mourir*, &c.
Les

Si la nature en lui plus long-tems vigoureuse
En retardant sa mort la rend plus douloureuse:
De son corps engraissé par un doux aliment,
Si le sang plus épais coule plus lentement,
Hâtez-vous d'applaudir dans une joie égale,
Vous graves Sénateurs, & toi jeune Vestale.

Pour calmer cette horrible & longue passion,
(1) Qu'il a fallu de tems à la Religion!
Et vous, de notre Foi premiers dépositaires,
Vous que nous révérons sous le nom de nos Peres,
Que de larmes, hélas! il vous en a couté,
Pour rappeller enfin l'Homme à l'humanité!
Ne vit-on pas encor chez nos pieux ancêtres,
(2) Dans nos moindres procès, dans ceux même des Prêtres,
Nos braves en champ clos, d'un & d'autre côté
Courir le fer en main cherchant la vérité?

For-

Les maîtres de ces malheureuses victimes leur apprenoient non seulement à combattre, mais à expirer avec grace. On les instruisoit de la maniere dont ils devoient tomber, lorsqu'ils étoient blessés mortellement. On les nourrissoit avec des pâtes & des alimens propres à les tenir en embonpoint afin que leur sang coulât plus lentement, & que leur agonie fût plus longue. Le plaisir des Vestales à ces affreux spectacles est décrit ainsi.

At quoties victor ferrum jugulo inserit, illa
Delicias ait esse suas, pectusque jacentis
Virgo modesta jubet converso pollice rumpi, &c.

(1) *Qu'il a fallu*, &c. Malgré les défenses de Constantin & d'Honorius, & malgré celles de l'Eglise, ces spectacles durerent en Italie jusqu'à Theodoric.

(2) *Dans nos moindres procès, dans ceux même*, &c. On a quelquefois obligé les Prêtres & les Moines intéressés dans quelque accusation, à fournir des champions pour se battre à leur place. Ces combats étoient autorisés par nos Rois & nos Magistrats; & avant que d'entrer dans le champ de bataille, on disoit des Oraisons destinées à de pareilles occasions.

Forçons Dieu, disoient-ils, *à rompre son silence :*
Il doit dans les combats soutenir l'innocence.
Eprouvons qui de nous il voudra protéger :
C'est en nous égorgeant qu'il faut l'interroger.

Envain plus d'une loi nous défend la vengeance,
(1) Le fer nous suit toujours, & pour nous dès l'enfance
L'instrument du courroux devient un ornement,
Que le foible vieillard traîne encor follement.
Que fait-il entre amis cet ornement funeste?
Il attend l'imprudence ou d'un mot ou d'un geste.

Si je n'avois, hélas! à craindre que ce fer!
Mais ces coups médités dans la nuit de l'Enfer,
Que ne soupçonne point un cœur noble & sincere,
Et qu'enfonce la main que l'on croit la plus chere :
Ces éloges flatteurs, ces doux embrassemens,
Ces services promis avec tant de sermens,
De si tendres discours dont la douceur m'entraîne,
Ce voile d'amitié que couvre tant de haine....
Ah! daigne par pitié m'attaquer sans détour.
Cruel, romps ton nüage, & m'écrase au grand jour.

Crois-tu que je me plaise en mon humeur chagrine,
A ne voir que malheur, que desordre & ruïne?
Mes yeux sont plus contens, cher Ramsay, quand je voi
Des objets consolans, des hommes tels que toi.
Du torrent débordé quelque soit le ravage,
Le Ciel a ses amis qu'il sauve du naufrage.
Nous les reconnoissons à cette douce paix
Que celle de leur âme étale sur leurs traits;

A

(1) *Le fer, &c.* On sçait que cette coutume n'étoit pas en usage chez les Romains : les Césars & les Pompées alloient dans Rome sans armes.

A ce front, qui d'abord annonce la préſence
Et la ſérénité de l'heureuſe innocence.
Ils ſont l'honneur de l'homme: on peut à leurs diſcours,
Sans craindre un repentir, ſe confier toujours.
L'aimable vérité ſur leurs lévres aſſiſe
En bannit l'art qui trompe, & même qui déguiſe.
Il n'eſt point dans leurs cœurs de replis tortueux.
Hélas! nous naiſſons tous pour être vertueux.
Le chemin applani ſans ceſſe nous appelle.
(1) Eh! pourquoi s'égarer quand la route eſt ſi belle?
De notre vrai bonheur un ennemi jaloux
A ſans doute établi ſon regne parmi nous.
C'eſt celui dont Milton, qu'admire ta patrie,
Peint ſous des traits ſi forts l'implacable furie.

Avant qu'il eût fondé ſon trône en ces bas lieux,
Prince impur, autrefois l'un des Princes des Cieux,
Il oſa de Dieu-même envier la puiſſance;
Et voulant égaler, las de l'obéïſſance,
Celui qu'impunément on ne brave jamais,
Il alluma la guerre au ſéjour de la paix.
Déja le Ciel trembloit, & les Anges fidelles
Voyoient marcher contre eux les légions rebelles.
L'Eternel ſe leva: Satan du haut des airs
Comme l'éclair qui fuit tomba juſqu'aux Enfers.
Accablé du tonnerre, interdit, immobile,
Pour la premiere fois ſa rage fut tranquille.
Mais

(1) *Eh! pourquoi s'égarer quand la route, &c.* La nature, dit Quintilien, L. 11. nous porte à être vertueux. *Natura nos ad mentem optimam genuit.* Pourquoi donc le nombre des méchans eſt-il ſi grand?

Mais bientôt dans l'horreur de ces gouffres brulans
Tournant de tous côtés ses yeux étincelans,
Il releve à la fin sa tête infortunée,
Que par des coups profonds la foudre a sillonnée.
O surprise! ô douleur! il voit autour de lui
Ses soldats (desormais quel sera son appui?)
Compagnons de sa chute, ainsi que de son crime,
Sans mouvement, sans voix, étendus sur l'abîme.
Que lui peut-il rester qu'un desespoir affreux?
Il le sçait; cependant sur son front ténébreux,
Il ose rappeller l'audace & l'insolence,
Et rompre par ces mots ce lugubre silence.

„ Chérubins (car toujours ce grand nom vous est dû.)
„ Archanges consternés, qu'avez-vous donc perdu?
„ Un combat; au Hazard on en doit l'avantage.
„ L'irréparable perte est celle du courage:
„ Le mien est invincible, & dans ce cœur altier,
„ Amis, rassurez-vous, je le sens tout entier:
„ Qu'avez-vous donc perdu? quelques trônes peut-être.
„ Mais assis dans le Ciel n'aviez-vous pas un Maître?
„ Nos trônes sont ici. Les Enfers sous nos loix,
„ Seront des Cieux pour nous quand nous y serons Rois.
„ D'innombrables sujets quelle moisson s'apprête!
„ Ma valeur vous promet une prompte conquête.
„ Aux enfans de la terre, Anges, vous le sçavez,
„ Dieu destine les biens dont il nous a privés.
„ De cet arbre naissant corrompons la racine,
„ Et de toute la race infectons l'origine.
„ Ces nouveaux favoris, l'objet de tant d'amour,
„ Qui devoient dans le Ciel nous remplacer un jour,

„ Peu-

„ Peupleront avec nous ces gouffres redoutables.
„ Malheureux & méchans, à nous-mêmes semblables,
„ De folles vanités j'enivrerai leurs cœurs,
„ Et je leur fermerai les yeux sur leurs malheurs.
„ Que celui dont la haine aujourd'hui nous outrage,
„ Méconnoissant bientôt son infidelle ouvrage,
„ Soit contraint d'avouër que je suis son rival.
„ S'il est le Dieu du Bien, je suis le Dieu du Mal.
„ Je veux que par un coup qui couronne mon crime,
„ La Terre soit mon temple, & l'Homme ma victime.
„ Je semerai les maux dont je suis tourmenté,
„ La haine, la fureur, l'orgueil, la cruauté:
„ Voilà mon Paradis. Je mets ma gloire à nuire:
„ Je ne puis désormais me plaire qu'à détruire.

Il annonçoit ainsi ses funestes projets:
Nous n'en avons que trop affermi le succès.
Il frémit cependant, au milieu du ravage
Retenu par le frein que sçait mettre à sa rage,
(1) Celui qui doit enfin l'enchaîner pour jamais;
Celui qui doit confondre, en ramenant la paix,
Les

(1) *Celui qui doit enfin l'enchaîner pour jamais.* Les Payens ont eu quelque idée de cette vérité. Les Mages de Perse admettoient deux Dieux, l'un bon & éternel nommé *Orosmades*; l'autre mauvais & créé, nommé *Arimanius*. Une opposition continuelle devoit regner entre eux jusqu'à la fin du Monde. Alors après un jugement universel, chacun de ces Dieux devoit avoir pour toujours son empire & ses sujets séparés.

Les ſoupçons qu'aujourd'hui forme notre ignorance.
En attendant ce jour courons pleins d'aſſurance
Dans le ſein de ce Dieu qui protége les ſiens,
Et des maux les plus grands tire les plus grands biens.



EPITRES

SUR L'AME

DES BETES.

AVERTISSEMENT
sur les deux Epîtres suivantes.

JE puis bien à la tête de ces deux Epîtres m'appliquer, à cause de l'obscurité de la matiere que j'y traite, ces paroles de Ciceron sur une autre matiere. „ Je l'expliquerai comme je „ pourrai ; non en prononçant des oracles cer„ tains, comme un autre Apollon, mais en sui„ vant, comme un foible mortel, la conjecture „ la plus probable." *Ut potero explicabo, non tamen ut Pythius Apollo, certa ut sint & fixa quæ dixero, sed ut homunculus, probabiliorem conjecturam sequens.* Tuscul. 1.

Tout est obscur pour nous ; & la question dont je vais parler, une des plus obscures de la Philosophie, doit du moins servir, comme beaucoup d'autres, à humilier notre esprit curieux. C'est là réflexion que fait Bayle *. *Les actions des Bêtes*, dit-il, *sont peut-être un des plus profonds abîmes sur quoi notre raison se puisse exercer ; & je suis surpris que si peu de gens s'en apperçoivent.*

Le petit nombre de ceux qui s'en apperçoivent, prouve le grand nombre de ceux que le préjugé entraîne. Loin de connoître la difficulté de cette matiere, on ne soupçonne pas même qu'elle puisse faire naître une difficulté. Nous voyons dans les Bêtes & dans les Hommes plusieurs actions semblables. Nous ne doutons pas que comme ces actions sont en nous une suite de

* Diction. Article Barbe.

de nos pensées, elles ne ſoient auſſi dans les Bêtes, que nous croyons ſenſibles au plaiſir & à la douleur, une ſuite de leurs penſées. Quelques-unes des Bêtes paroiſſent nous aimer, & ſont certainement aimées de nous, pourrions-nous prodiguer notre amour à une matiere inſenſible? Les Bêtes ont donc une âme ſuivant le préjugé des ſens; & ſuivant un autre préjugé, leur âme moins noble que la nôtre, eſt d'une autre nature. Montagne n'y mettoit point de différence; mais heureuſement du moins, peu de gens ont pour la condition humaine ce mépris qu'avoit Montagne. Peu jaloux de l'empire que ſelon lui l'Homme s'arroge ſur la Terre, & ſur les Animaux, *il étoit*, diſoit-il, *tout prêt à s'en démettre*. Nous avons ordinairement plus de fierté, & nous voulons conſerver le rang de ſupériorité que la Raiſon nous donne ſur les animaux. Ainſi nous leur donnons une âme, mais cette âme n'eſt point raiſonnable comme la nôtre.

Voilà ce que nous penſons, quand nous n'écoutons que nos préjugés: & voilà auſſi ce que preſque tous les Philoſophes de l'Antiquité ont penſé. Il en faut excepter la Secte Pythagoricienne, qui croyoit que les mêmes âmes, communes aux Bêtes & aux Hommes, paſſoient par une circulation continuelle du corps d'une Bête dans celui d'un Homme, & du corps d'un Homme dans celui d'une Bête. Ce ſyſtême de la Métempſycoſe, que Pythagore avoit pris des anciens Brachmanes, quelque abſurde qu'il ſoit, prouve que ces Philoſophes étoient perſuadés que l'âme par ſa nature eſt un être immortel. Les autres Philoſophes n'ayant pas une idée claire de la diſtinction des deux ſubſtances, raiſonnoient comme le peuple, croyoient les âmes des Bêtes fort inférieures aux nôtres; mais ne doutoient pas que les Bêtes n'euſſent une âme. Elles avoient, ſuivant les Stoïciens, l'impétuoſité

des

des passions; mais non pas les passions, parce que toutes les passions, même celles qui dérangent la Raison, supposent la Raison. *Quamvis Rationi inimica sit ira*, dit Séneque, *nunquam tamen nascitur, nisi ubi Rationi locus est.* Plutarque, dans le Traité qu'il a composé sur cette matiere, n'en examine pas le fonds. Il examine seulement si les animaux terrestres ont plus de sagacité que les animaux aquatiques. Il introduit deux Avocats qui plaident l'un contre l'autre. Chaque plaidoyé est appuyé sur des faits, ou très-faux, ou très-incertains; & le Juge décide que ces deux Avocats en se réünissant sont très-propres à combattre ceux qui soutiennent que les animaux n'ont point d'intelligence.

On dispute sur le sentiment de Saint Augustin, parce que comme il n'a pas traité en Philosophe cette question, qu'il appelle une des obscurités de la nature, *obscura naturæ*, il ne s'est pas expliqué clairement. Quand il dit cependant, *vita brutorum est spiritus vitalis, constans de aëre & sanguine, animalis sed sensibilis, memoriam habens, intellectu carens, cum carne moriens, in aëre evanescens*, il ne dit rien qui ne puisse convenir à la matiere. Les animaux ayant comme nous un cerveau, du sang, des esprits, &c. ils ont une espéce de memoire par les traces formées dans leur cerveau que réveillent les sons, ou les objets qui les ont formées; & quand Saint Augustin parle d'une vie composée de chair & de sang qui s'évapore dans les airs, on doit être certain qu'un aussi grand Métaphysicien n'entendoit pas un être spirituel. Enfin, de son grand principe sur lequel j'appuye ma seconde Epître, on doit tirer comme une conséquence certaine, que les Bêtes n'ont rien que de matériel.

Quoique la bonne Philosophie nous le persuade, cependant l'Ecrivain Espagnol qui osa le pre-

mier n'en faire que des automates, n'eut point de Sectateurs; & son systême qu'il ne sçut pas bien défendre, ne fit aucun bruit. Mais ce même systême soutenu depuis par les principes de Descartes, fit en peu de tems d'étonnans progrès, & tous les plus fameux Philosophes l'embrasserent. Il faut avouër que ces progrès se sont rallentis dans la suite: il semble même aujourd'hui que l'ancien préjugé veuille reprendre le dessus: nos sens nous y ramenent toujours; & lorsque nous voyons dans les Bêtes une si parfaite imitation de nos sentimens, nous ne pouvons nous résoudre à croire que cette imitation ne soit qu'un méchanisme; nous allons jusqu'à nous imaginer que nous risquerions pour nous-mêmes, en admettant la possibilité d'un méchanisme semblable à la pensée: mais nous nous trompons beaucoup. *Quel intérêt avons-nous*, dit M. Arnaud, Lettre 468. *que les Bêtes ne soient pas des machines? l'art de Dieu en paroît plus merveilleux, si tout se fait en elles par ressort; mais on pourra croire qu'il en est de même des Hommes. Ceux qui le croiront, pourront-ils le croire sans penser? Dès qu'ils pensent, ils ne sont donc plus des machines.*

Quoique ce parti soit le meilleur à suivre, je ne le prétens pas exempt de grandes difficultés: de quelque côté qu'on se tourne, on trouve un abîme; mais l'abîme est bien plus grand pour ceux qui font les Bêtes pensantes, que pour ceux qui en font des automates. Les derniers n'ont que leurs sens à combattre, & sont tout au plus dans l'impuissance d'expliquer un méchanisme, dont les ressorts nous sont inconnus. Les premiers, que la Raison combat à tout moment, sont dans l'impuissance d'expliquer la nature de l'âme. Par quel principe feront-ils agir les Bêtes?

Recourir à l'*instinct*, c'est réveiller le Péripatétisme, & se contenter d'un mot vuide de sens. Di-

re avec l'Auteur *du Voyage du Monde de Descartes* *, que l'âme des Bêtes n'est ni matiere ni esprit, mais un être mitoyen, c'est dire qu'entre être & n'être pas, il peut y avoir un milieu. L'âme plastique que leur donne Hartsoeker est aussi peu intelligible. Leur donner un être immatériel, mais mortel, un être qui pense, mais qui ne raisonne pas, comme l'Auteur d'un Livre sur ce sujet imprimé en 1728, c'est leur donner une âme qui n'est point une âme, de même que ceux qui leur donnent une âme sensitive, terme qu'ils ne peuvent expliquer. Dire avec Locke, *qu'on ne sçait pas s'il n'y a point quelque être purement matériel qui pense, parce qu'il n'est peut-être pas plus difficile à Dieu d'ajoûter à la matiere une faculté de penser, que d'y ajoûter une substance pensante*, c'est admettre un *peut-être* plus inconcevable que la question même. S'imaginer que les animaux sont autant de diables incorporés, & que par une étrange Métempsycose, qui durera jusqu'au jour du Jugement, ils commencent dans ce corps leur supplice éternel, on sent assez que cette opinion, quoique très-commode pour répondre à plusieurs difficultés, est exposée à tant d'autres, qu'elle ne peut être soutenue sérieusement ni par un Philosophe, ni par un Théologien: aussi l'Ecrivain qui l'a avancée, ne l'a-t-il proposée que sous le titre d'*Amusement Philosophique*.

M. Bossuet dans son Introduction à la Philosophie, s'étend beaucoup sur cette matiere; mais il paroît n'avoir voulu que défendre la supériorité de la Nature Humaine. Il prouve combien il est impossible que le même principe qui agit en nous, fasse agir les Bêtes; & lorsqu'on s'attend qu'il va expliquer le principe qui agit en elles, il expose les différens sentimens, & ne décide pas. Honfroy Ditton, Anglois, à la fin de son Traité sur la Religion Chrétienne, examine la même question, & n'hésite

* Le P. Daniel.

n'héſite pas à donner aux Bêtes une âme ſemblable à la nôtre. Mais que devient-elle après la deſtruction du corps ? il ne répond à cette difficulté qu'en avoüant qu'il n'y peut répondre. *J'avoue ingénuement mon ignorance*, nous dit-il : *comme je ne puis ſçavoir quelle fin Dieu s'eſt propoſée en créant les Bêtes, & les uſages qu'il en fait ; je ne ſçais non plus de quelle maniere il diſpoſe de leurs âmes, après la ſéparation du corps. Tout cela eſt couvert pour moi d'épaiſſes ténébres. Encore un coup j'avoue mon ignorance.*

J'avoue auſſi la mienne quand il s'agit d'expliquer le méchaniſme des animaux ; mais cette ignorance ne m'empêche pas de croire qu'ils n'agiſſent que méchaniquement. Je puis à l'exemple de Ditton agiter la même queſtion à la ſuite de mon Poëme ſur la Religion : elle y eſt d'autant mieux placée, que le ſentiment que je ſoutiens, eſt fondé ſur les principes que j'ai établis dans le II. Chant ſur la nature de l'âme, & ſur la cauſe de nos malheurs. Il eſt vrai que dans ces Epîtres je ne parle plus ſi ſérieuſement, parce que le ſujet ne l'exige pas, & que le Syſtême Cartéſien, quoique le plus conforme à la Raiſon, ne doit point être ſoutenu comme une vérité inconteſtable. Lorſque je fis ces Epîtres, il y a pluſieurs années, je n'avois pas intention de faire un ouvrage ſérieux, ni même de le rendre public. Il fut imprimé ſans ma participation ; & les Auteurs du Journal de Paris, dans l'Extrait qu'ils en donnerent au mois de Juin 1730, ayant paru ſoupçonner en moi des ſentimens que je n'ai point, je me ſuis vû dans l'obligation, ou de corriger, ou de m'expliquer, ce qui m'a fait faire des changemens ſi conſidérables, que l'Ouvrage n'eſt preſque plus le même.

Après avoir travaillé ſur cette matiere, j'eus envie de ſçavoir quel ſentiment avoit ſuivi M. le Cardinal de Polignac dans ſon Anti-Lucréce. Il m'honora de la Réponſe ſuivante, dont la lecture fera

plus

plus de plaisir que n'en peut faire celle de mes Vers.

A Anchin le 5. Février 1719.

„ Je vous suis bien obligé, Monsieur, de la
„ Piéce que vous m'avez envoyée. Si Madame
„ la Duchesse de N... plus capable qu'une autre
„ d'en bien juger, ne se rend pas à vos raisons,
„ n'en accusez que la force des préventions, qui
„ feront toujours regarder le sentiment Cartésien
„ comme un paradoxe, malgré la plus solide
„ Métaphysique.

„ Puisque vous voulez sçavoir la route que j'ai
„ prise dans mon Ouvrage sur cette matiere, je
„ vous dirai qu'après le cinquiéme Livre, où je
„ prouve la spiritualité de notre âme, j'en ai fait
„ un tout entier pour répondre à l'objection des
„ Bêtes, seul refuge des Libertins. Il m'a paru
„ qu'on ne pouvoit pas démontrer qu'elles n'ont
„ aucune pensée, parce qu'il ne seroit pas impos-
„ sible que Dieu les eût créées pensantes; mais
„ seulement que leurs opérations peuvent se faire
„ sans connoissance, & qu'il est même plus vrai-
„ semblable qu'elles n'en ont point: qu'ainsi cette
„ question de fait, si les Bêtes pensent ou non, é-
„ tant pour le moins douteuse, tandis qu'il est cer-
„ tain que l'Homme pense, c'est une absurdité vi-
„ sible dans le raisonnement, d'objecter contre un
„ fait certain, un fait qui ne l'est pas: d'où je con-
„ clus, qu'ayant démontré que tout être pensant
„ est incorporel, la comparaison de la Bête à
„ l'Homme ne peut produire que ce dilême: Ou
„ elle pense, ou elle ne pense point: si elle pen-
„ se, son âme est spirituelle; si elle ne pense point,
„ elle ne peut être comparée à l'Homme qui pense
„ très certainement; au-lieu que les Libertins sont
„ obligés de faire ce syllogisme vicieux & ridicu-
„ le: La Bête pense aussi-bien que l'Homme; ce-

„ pendant

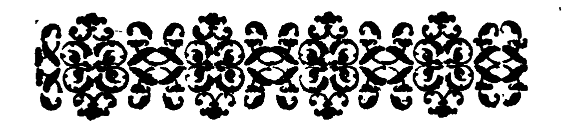
„ pendant l'âme de la Bête est matérielle, est „ mortelle; donc celle de l'Homme l'est aussi.

„ Ils triomphent ordinairement de cette consé„ quence, & ne s'apperçoivent pas qu'elle est ti„ rée de deux propositions entiérement incertai„ nes, pour ne pas dire fausses. Or est-il permis „ en bonne Dialectique de prouver ce qui est en „ question, par quelque chose de plus obscur en„ core, que ce qui est en question? La Philoso„ phie apprend qu'une âme qui pense est spirituel„ le & immortelle; mais la Philosophie n'apprend „ pas que les Bêtes pensent, puisqu'il y a plus de „ raisons contre que pour. Elle n'apprend pas „ non plus que leur âme soit mortelle; car par la „ raison naturelle nous n'en sçavons rien, ni par „ conséquent qu'elle soit matérielle; mais la Phi„ losophie démontre, comme j'ai dit, que si la „ Bête n'est que matiere, elle ne pense point, & „ que sa machine étant détruite, tout est détruit „ en elle, hors les corpuscules, qui peu à peu se joi„ gnent à d'autres corps, & se divisent suivant les „ loix du mouvement.

„ Voilà, Monsieur, le plan que je me suis fait, „ après y avoir bien rêvé. Je délivre par-là mes „ démonstrations de l'immortalité de l'âme, qui „ me paroissent évidentes, de la nécessité où se „ mettent les Cartésiens de combattre des préju„ gés qu'il est difficile de déraciner, & contre „ lesquels on n'a point d'autre certitude ni d'au„ tre évidence, que celle du principe général „ & bien établi, *Que tout ce qui pense est im*„ *materiel & immortel de sa nature.* Personne „ n'est à vous, Monsieur, plus parfaitement „ que

LE CARDINAL DE POLIGNAC.

EPITRE



EPITRE I.

SUR L'AME DES BETES.

A Madame LA DUCHESSE DE N...

A quel honteux affront m'allez-vous expoſer,
Et quelle Loi, Ducheſſe, oſez-vous m'impoſer?
Pourrez-vous ſans colere écouter un ſyſtême,
Dont cent fois la rigueur m'a révolté moi-même?
Laiſſez-moi bien plutôt renfermer en ſecret
Les dures vérités que je crois à regret.
Mais déja mon refus commence à vous déplaire.
Je vais donc révéler, Philoſophe ſincere,
Mes ſentimens affreux, barbares, inouïs;
Souvenez-vous du moins que je vous obéïs.

Lorſque des préjugés briſant la longue chaîne
Ma Raiſon libre enfin, me parle en Souveraine,
Ce chien qui ſuit mes pas (Ducheſſe plaignez-moi:
Je le répéte encore à regret, je le croi)
Ce chien ne m'offre plus qu'une trompeuſe image
De la fidélité qui paroît ſon partage.

In-

Insensible Automate, il me suit sans me voir :
Il fait mes volontés sans jamais les sçavoir,
Sans colere il s'irrite, il gémit sans se plaindre;
Sans m'aimer il me flatte, & me fuit sans me craindre.

(1) Le sang fait tout en lui, seul maître de son corps,
Sans qu'une âme préside au jeu de ses ressorts.
Si dans quelques momens, touché de ses caresses,
D'un cœur prêt à l'aimer j'écoute les foiblesses;
Si dans les châtimens qu'il me paroît souffrir,
Par ses cris douloureux je me laisse attendrir,
Descartes, ou plutôt la Raison me rappelle,
Et dictant contre lui sa sentence cruelle,
Le déclare *machine*. A ce mot quel courroux
En des yeux menaçans change ces yeux si doux!
Vous vous troublez.... Qui moi? perdez cette espérance,
On ne s'irrite point contre l'extravagance,

Et

(1) *Le sang fait tout en lui*, &c. Les objets extérieurs qui agissent sur les Bêtes comme sur nous, peuvent les faire agir de même sans qu'une âme y ait part. Pour le concevoir faisons réflexion à trois choses qui se passent en nous consécutivement : 1. L'impression de l'objet extérieur sur l'un de nos organes : 2. La sensation qui suit cette impression : 3. Le raisonnement qui suit la sensation. L'air agité frappe notre oreille; la sensation du son en est la suite, & notre raison juge de la qualité du son. Mais si le son annonce un grand péril très-prochain, notre corps a pris la situation convenable à la défense ou à la fuite, avant que notre raison en ait jugé. Supposons encore qu'un homme affamé découvre une pierre & un pain : chaque objet fait sur ses yeux en même tems une même impression, que ne suit pas une même sensation ; mais avant tout raisonnement l'homme a couru au pain par une proportion secrette entre l'objet extérieur & sa faim. Ce n'est pas sa raison qui l'a fait courir; ce n'est pas non plus elle qu'il faut admirer, mais la sagesse de celui qui a fait la machine : il peut avoir fait des machines, que les objets extérieurs fassent agir comme nous, sans que la raison ait part à leurs actions. Ces réflexions sont de M. Bossuet, dans son Introduction à la Philosophie.

Et mon juste mépris vous met au rang des fous;
Philosophe & Rimeur, quels titres contre vous!

Poursuivez: amoureux d'honorables injures,
J'offre à la vérité ces délices si pures:
Et d'un ingrat mépris dûssiez-vous m'accabler,
Pour défendre nos droits, j'ose encor vous parler.
(1) Oui, c'est de l'Homme ici que je plaide la cause,
Et pour lui-même enfin, contre lui je m'oppose.
Pouvez-vous consentir qu'à nos fers destinés,
(2) D'indignes animaux à la Terre bornés,
Partagent avec nous cette clarté divine
Qui nous rappelle à tous notre illustre origine?
Consultez la Raison: son Oracle éternel
Vous dira comme à moi, que notre être immortel,

L'âme,

(1) *Oui, c'est de l'Homme, &c.* Notre préjugé est si fort, que celui qui devant nous plaide la cause des Bêtes contre nous, a plus beau jeu que celui qui plaide la nôtre. Un Cartésien nous ennuye, & Montagne nous amuse, quand il se dépeint jouant avec sa chatte, sans sçavoir si c'est lui qui se joue d'elle, ou si c'est elle qui se joue de lui. Il s'oublie jusqu'à prétendre que si nous sommes les seuls qui possédons l'avantage de penser, cet avantage qui nous est vendu bien cher, est la cause de tous nos maux. Mme. Deshoullieres a dit de-même aux animaux:

Cependant nous avons la Raison en partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux,
Ce n'est point si grand avantage, &c.

Peut-on, comme Montagne & Madame Deshoullieres, employer son esprit à avilir sa Raison?

(2) *D'indignes animaux à la Terre, &c.* Nous convenons sans peine que les animaux sont bornés à la Terre; c'est-à-dire, que leur âme n'a pour fin que le corps; & nous ne faisons pas réflexion que dans un être composé de deux substances, la substance la plus vile ne peut pas être l'unique fin de la substance la plus noble.

L'âme, rayon de Dieu, son souffle, son image,
(1) Est un don qu'il n'a fait qu'à son plus bel ouvrage.

De ce Dieu, dites-vous, les dons sont différens :
Quand pour nous sa bonté prodigue les plus grands,
Aux plus vils animaux, en biens inépuisable,
Il accorde au-lieu d'âme un *instinct* admirable.
Qui peut... Je vous arrête, & ferme sur ce point,
Je proscris un vain nom, un être qui n'est point.
Oui, quand de la Raison j'approche la lumiere,
(2) Je n'en puis voir que deux, l'*esprit* & la *matiere*.
De ces êtres divers, l'Homme, assemblage heureux,
Par des liens secrets les réünit entre eux :
La matiere, être épais, étendu, divisible ;
L'esprit, être pensant, simple, pur, invisible.
Par ce guide immortel dont l'Homme est honoré,
Un stupide animal peut-il être éclairé ?
Vous n'osez soutenir une erreur si grossiere :
Mais s'il n'a point ce guide, il n'est donc que matiere.

Je

(1) *Est un don, &c.* La création des animaux est rapportée dans la Genése bien différemment de celle des hommes. Dieu dit aux eaux de produire les poissons & les oiseaux, & à la terre de produire les animaux qui habitent sur elle. A l'égard de l'Homme il le forme lui-même, & lui inspire un souffle de vie, *spiraculum vitæ :* c'est ce souffle qu'il n'a point inspiré aux animaux.

(2) *Je n'en puis voir que deux, l'*esprit *& la* matiere. Nous ne concevons que deux substances : cependant le Journal de Paris Juin 1730. m'objecte sur cet endroit, *que Dieu a pu former une infinité de substances differentes, & ne s'est pas engagé de rien créer sans en donner à l'Homme la connoissance.* J'ignore, je l'avoue, tous les êtres que Dieu a créés ; mais quelque substance qu'il ait tirée du néant, il faut ou qu'elle soit pensante, ou qu'elle ne le soit pas : par conséquent mon raisonnement subsiste toujours. Dieu a créé ou des esprits non unis à des corps comme les Anges ; ou des corps non unis à des esprits, comme tous les objets matériels que nous voyons ; ou des esprits unis à des corps, comme les Hommes.

Je triomphe, & déjà mon premier argument
Dans votre eſprit troublé porte l'étonnement.
Sans chercher, dites-vous, la gloire d'y répondre,
J'argumente à mon tour, & je vais vous confondre.

Parcourez d'un coup-d'œil tous ces appartemens,
De la cire & du miel édifices charmans:
Comptez les magaſins de cette mouche habile,
Digne de nos regards, & des vers de Virgile.
(1) Tous ces bruyans ſujets, ſi ſoumis à leur Roi,
A vos ſubtilités répondent mieux que moi.
Contemplez des fourmis la prévoyance active;
Admirez des oiſeaux la prudence attentive.
(2) Pourquoi dans les rochers, les arbres, les buiſſons,
Vont-ils ſi loin de nous cacher leurs nourriſſons?
Nous les avons contraints à devenir ſi ſages;
Et notre cruauté les a rendus ſauvages.
(3) Puiſqu'ils ſçavent nous craindre, & prévoir leur malheur,
Cette crainte eſt leur gloire, & notre deshonneur.

Le

(1) *Tous ces bruyans, &c.* La mouche à miel que Virgile appelle *Roi*, doit maintenant être appellée *Reine*. On a reconnu qu'elle étoit femelle, & l'on croit même que chaque eſſain n'a que cette femelle. Mais je fais parler une Dame ſuivant l'opinion commune.

(2) *Pourquoi dans les rochers, &c.* Les animaux, dit-on, agiſſent conſéquemment à leurs beſoins. On en peut dire autant des plantes. De combien d'enveloppes couvrent-elles leur graine! Tout paroît intelligent dans la Nature, parce que tout eſt fait & conduit par une Intelligence ſuprême. L'intelligence eſt toujours dans l'Ouvrier, & n'eſt pas toujours dans l'ouvrage.

(3) *Puiſqu'ils ſçavent*, &c. *Les oiſeaux*, dit Montagne, *peuvent-ils plancher leurs palais de mouſſe & de duvet, ſans prévoir que les membres tendres de leurs petits y ſeront mollement? Notre art eſt foible à les imiter.* En prouvant trop pour eux, on prouve contre eux. Leur

au

Le fol amour, suivi de ses transports terribles,
Entre aussi quelquefois dans ces âmes paisibles;
La colombe elle-même apprend à s'irriter.
J'entens d'un peuple entier la discorde éclater,
Une Helene a soufflé cette ardeur meurtriere;
Plus d'un Héros pour elle a mordu la poussiere:
Et l'oiseau dont le chant, noble cri du réveil,
Doux salut de l'aurore, appelle le Soleil,
(1) Souvent à haute voix célébre sa victoire,
Tandis qu'abandonnant ses amours & sa gloire,
Le vaincu prend la fuite, en détournant les yeux,
Vers les antiques toits, palais de ses ayeux.
Insectes, Moucherons, respirent tous la guerre;
Et de leurs grands débats veulent remplir la terre.
Ils ont pour attaquer, leurs glaives & leurs dards:
Ils ont pour se cacher leurs camps & leurs ramparts.

Ven-

art est admirable, mais toujours le même. A tout âge un oiseau dans tout pays fait la même chose. Une hirondelle jeune ou vieille, en France ou à la Chine, construit son nid de la même façon. Son art ne vient donc pas de son expérience, ni de l'étude, ni de la Raison.

(1) *Souvent à haute voix, &c.*

Sæpe duobus
Regibus, incessit magno discordia motu, &c.

VIRG.

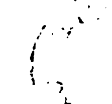
Dans ces Vers pompeux de Virgile on croit voir nos guerres, quoiqu'il ne parle que de celles des abeilles. C'est ce que fait si bien observer Montagne, toujours content quand il peut humilier l'Homme. *Dans ces Vers*, dit-il, *je crois voir l'ineptie & la vanité humaine. Un dépit, une jalousie domestique, causes qui ne devroient pas émouvoir deux harangeres à s'égratigner, est l'âme de ces grands troubles. Ce furieux monstre à tant de bras & tant de têtes, c'est toujours l'Homme, foible, calamiteux & misérable. Ce n'est qu'une fourmilliere émue & échauffée.* It nigrum campis agmen. *Qu'on leur jette un peu de poussiere, comme aux mouches, voilà toutes nos enseignes, nos légions, & le grand Pompée lui-même rompu & fracassé.*

Vengeur de la patrie, un courageux Pompée
Veut ravir à César sa puissance usurpée,
Guerre plus que civile, où du combat fatal
Mars, l'homicide Mars, vient donner le signal.
Le sang coule, & bientôt le Destin fait entendre
Ce qu'il a résolu du beau-pere & du gendre.
Mais ce n'est point toujours par des exploits si grands
Qu'ils terminent entre eux leurs nobles différends;
Loin du bruit de Bellone, en d'obscures retraites,
Ils sçavent méditer des trahisons secretes.
Un fil industrieux perfidement tissu
Arrête dans les airs un ennemi déçu;
(1) Et ta toile, Arachné, quoi que l'on nous raconte,
Même après ton supplice, à Minerve fait honte.
Ne sera-t-elle aussi qu'automate à vos yeux?
Proscrivez seulement par ce titre odieux,
(2) La bête (qui voudroit en prendre la défense?)
Dont le nom méprisable annonce l'ignorance;
Celle qui tout un jour rumine dans un pré,
Ou l'immonde animal par le Juif abhorré.

Mais

(1) *Et ta toile, &c.* La toile d'araignée est un ouvrage admirable. On la peut connoître par la Dissertation sçavante qu'a fait M. le Premier Président Bon, *spreta novus alter Arachnes.*

(2) *La Bête, &c.* Nous aurions honte de donner une âme à des reptiles, à des moucherons, &c. il faut cependant faire ce présent à tous les animaux, ou le refuser à tous. Donnerons-nous une âme à ces insectes, qui vivent encore long-tems quoiqu'on leur ait coupé la tête, & dont chaque partie coupée paroit vivante? Et combien d'âmes faudra-t-il donner aux Polypes qui se multiplient à mesure qu'on les coupe, de façon que chaque partie coupée devient un autre animal entier & vivant? Ce fait si inconcevable & si certain, depuis que les observations de M. du Trembley, & de M. de Reaumur le confirment, déroute sur le systême de l'âme des Bêtes, tous les Philosophes, excepté les Cartésiens.



Mais de nos actions l'imitateur habile,
En tours ingénieux le singe si fertile;
(1) Le renard qui s'échappe aux chiens qu'il a trompés,
Tous deux dans votre arrêt sont-ils enveloppés?
Quoi! n'épargnez-vous point la triste Philoméle?
Ah! cruels, entendez gémir la tourterelle,
Et du cerf aux abois considerez les pleurs.
Mais vous êtes, hélas! plus durs que les chasseurs.
Pourquoi chercher si loin des objets de tendresse?
(2) Contemplez seulement ce chien qui me caresse.
Avouëz, si pourtant vous connoissez l'amour,
Qu'il a bien de mon cœur mérité le retour.
A mes commandemens quelle oreille attentive!
Eut-il obéïssance & plus prompte & plus vive?
Je l'appelle, il accourt; je me leve, il me suit;
Je m'arrête, il attend; je le chasse, il s'enfuit.

Ses

(1) *Le renard, &c.* Montagne parle après Plutarque de renards qui en s'avançant sur une riviere glacée prêtent l'oreille à chaque pas pour écouter si l'eau ne coule point, ce qui leur fait juger si la glace est assez forte pour les porter, suivant ce raisonnement : *ce qui fait du bruit remue; ce qui remue, n'est pas gelé; ce qui n'est pas gelé, est liquide; ce qui est liquide ne porte pas.* Avant que de faire raisonner ainsi le renard, il faut être assuré du fait; & malgré l'autorité de Plutarque, il est fort douteux.

(2) *Contemplez seulement, &c.* Il faut avouer que les chiens étonnent souvent un Philosophe. Montagne admire avec raison ceux qui conduisent les aveugles. Ils sçavent s'arrêter aux portes où leurs maitres doivent demander l'aumône; ils sçavent leur faire éviter les embarras des rues; & quoiqu'un espace soit assez large pour eux, ils n'y passent point, s'il n'est point assez large pour leurs maîtres. Les choses surprenantes que font ces animaux, sont les fruits des leçons qu'on leur a données: mais comment les leur a-t-on données? avec un bâton. On instruit les hommes avec la parole, on s'adresse à la raison. On instruit les animaux avec le bâton, parce qu'on s'adresse à la machine dans laquelle on ne veut que faire des impressions assez fortes pour y rester toujours.

Ses soupirs, son œil triste, & sa tête baissée,
Expriment sa douleur, & prouvent sa pensée.
Un rival indiscret ose-t-il me flatter?
Sa jalouse fureur brule de l'écarter.
Je m'éloigne; quel trouble, & quelle impatience!
Que de gémissemens pour un moment d'absence!
Je reviens. Quels transports! que de soins empressés!
Transports toujours nouveaux, soins desintéressés.
Ardent, soumis, fidelle, il m'aime, sans prétendre
Que quelque heure à me voir, & le reste à m'attendre.

Duchesse, à m'émouvoir vous travaillez envain,
Songez qu'un Philosophe armé d'un cœur d'airain,
Sans que jamais respect, ni priere le touche,
Suit d'un pas obstiné sa vérité farouche.
Tous ces faits merveilleux, je les sçai, je les croi:
Ils m'étonnent; c'est tout ce qu'ils peuvent sur moi.
Surpris d'une machine, à mes yeux si parfaite,
J'en rapporte la gloire à la main qui l'a faite.
J'en cherche les ressorts, & moins je les puis voir,
Plus j'en dois admirer l'auteur & son pouvoir.
Quand d'une montre encor j'ignorerois l'ouvrage,
Quoiqu'elle offre à mes yeux cette éguille si sage,
Dont chaque pas égal, juste régle du tems,
M'avertit d'en saisir les rapides instans;
Et quoique le marteau qu'elle renferme en elle,
Dans tous les coups qu'il frappe à l'éguille fidelle,
Vingt fois me les répéte, & réponde à mes doigts,
Dont l'importunité l'interroge vingt fois:
Croirai-je qu'en son sein c'est une âme qui veille,
Pour satisfaire ainsi mes yeux & mon oreille?
Non, non, lorsque je suis servi par un acier,
Qu'a façonné la main d'un artisan grossier,
(1)Et quand sous des doigts morts une bouche sans vie
Fait soupirer la flute avec tant d'harmonie,
Que

(1) *Et quand sous des doigts morts une bouche sans vie, &c.*

Que de cuivre & de bois l'Automate formé,
Par l'amant de Syrinx me paroît animé,
Je vois dans l'animal avec moins de surprise,
Tous les effets d'un sang que son feu subtilise.
(1) Tantôt ce sang rapide, à l'âme obéïssant,
Allume dans nos yeux un regard menaçant;
Et tantôt sur nos fronts fait rayonner la joie,
Egalement docile à l'âme qui l'envoie.
Eh, que dis-je? souvent trop prompt à nous trahir
Ce sang, à l'âme même ose desobéïr.
Envain l'Homme outragé veut étouffer sa rage:
Un torrent qui bouillonne enflamme son visage;
Et s'il veut, quand il craint, affecter la valeur,
Son sang qui s'en retire, y laisse la pâleur.
Des secrets sentimens qu'excite la nature,
Sur nous, & malgré nous, éclate la peinture.
Dans les dangers pressans, le corps sçait précéder
(2) Notre âme, qui n'a pas le tems de commander.
Pour défendre mon œil qu'attaque la poussiere,
Un muscle sans mon ordre en baisse la paupiere.
(3) L'enfant prêt à tomber étend ses foibles bras:
Ce geste involontaire a suivi son faux pas;
Et

Le Fluteur Automate, ouvrage de M. Vaucanson, qui a fait voir jusqu'où l'homme pouvoit porter le méchanisme. Ne soyons donc pas surpris que des machines dont Dieu a dispósé les ressorts, soient si admirables.

(1) *Tantôt ce sang*, &c. Nous éprouvons dans les passions violentes, que toutes les parties de notre corps s'entre-aident mutuellement, & concourent à la conservation du tout.

(2) *Notre ame*, &c. Et souvent même malgré elle. Qu'un ami approche sa main de notre visage, comme pour le frapper, quoique nous sçachions que ce n'est qu'une feinte, nous fermons les yeux, & nous détournons la tête involontairement.

(3) *L'enfant prêt*, &c. Il ne sçait pas que la tête est la partie la plus importante, & qu'il faut la secourir aux dépens des mains; mais la nature n'attend ni les réflexions, ni l'âge des réflexions.

Et la main qui s'expose au coup inévitable
Prépare pour le front un secours favorable.
(1) D'ignorans porte-faix, pour soutenir leurs poids,
D'un sçavant équilibre accomplissent les loix.

Quand je vois tant d'humains, que l'âme à peine éclaire,
(2) Je suis prêt à douter qu'elle soit nécessaire.
Que sert-elle au Sauvage enfoncé dans un bois?
Que fait l'être pensant dans un brute Iroquois?
En exemple pareils nos climats sont fertiles:
Dans nos sots villageois que d'âmes inutiles!
Ils labourent leurs champs, ils parlent à leurs bœufs,
Et le soin de penser ne fut point fait pour eux.
Non moins que ses chevaux leur conducteur stupide
Mériteroit souvent & le mords & la bride.
Un manœuvre se leve, & chargeant sur son bras
La régle, le marteau, l'équerre, le compas,
Va tailler lentement la pierre qu'on lui donne:
Courbé sur elle; il frappe, il polit, il façonne;
La nuit vient, il s'endort, & le Soleil nouveau
Le rappelle à sa pierre, il reprend son marteau.
Son travail, ou plutôt l'espoir du gain l'enflâme;
Il passe ainsi ses jours, bel emploi pour son âme!
„ S'il

(1) *D'ignorans porte-faix, &c.* S'ils portent un fardeau du bras droit, ils étendent le bras gauche, afin d'avoir toujours un même centre de gravité: les parties du corps s'arrangent suivant la maniere dont le corps est chargé.

(2) *Je suis prêt à douter, qu'elle soit nécessaire, &c.* Quand je parle ainsi, on ne doit pas me soupçonner de croire que l'âme soit inutile dans quelques hommes. Ce qui est dit pour égayer la matiere, ne doit point être pris sérieusement. Boileau parloit-il sérieusement quand il faisoit dire à l'âne: *Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête?* La réflexion du Journal des Sçavans sur cet endroit m'a obligé à faire cette note.

„ S'il alloit me répondre, Et que fais-tu de mieux ?
„ De rimes occupé, diſtrait, ſombre, ennuyeux,
„ Tu cours après des ſons : bel emploi pour la
tienne!
„ Aucun trouble du moins n'inquiéte la mienne.
„ De ma tranquillité laiſſe-moi le bonheur,
„ De tes raiſonnemens je te laiſſe l'honneur.

Mais c'eſt trop m'écarter, mon ſujet me rappelle.
J'y reviens, & conclus que la flamme immortelle,
Qu'enferment des humains les corps les plus épais,
Dans ceux des animaux ne s'allume jamais.

(1) Et d'où vient qu'en effet la longue expérience
N'augmente point en eux l'adreſſe & la ſcience?
Ce vieux chat, vieux rêveur, ſans être plus inſtruit,
De ſes réflexions ne nous montre aucun fruit.
Du premier coup d'eſſai par le même artifice,
Un oiſeau de ſon nid éleve l'édifice;
Tandis que les travaux, les leçons, & les ans,
Ont formé par degré nos eſprits ignorans.
(2) Quand je vois ce Caſtor, qui ne fait que de naître,
Si ſçavant dans un art dont il n'eut point de maître,
Je

(1) *Et d'où vient qu'en effet la longue expérience.* L'invention des Arts fait honneur à l'eſprit humain. Les animaux depuis le commencement du Monde n'ont rien inventé ni perfectionné. Les muëts du Grand-Seigneur ont un art infini pour ſe parler par ſignes : les animaux n'ont point entr'eux ce langage. On objecte qu'on contient les animaux féroces par des exemples de ſévérité faits ſur leurs pareils. Quelque peuple a fait ces exemples, & s'eſt imaginé qu'ils étoient utiles ; mais cette utilité eſt-elle bien certaine ?

(2) *Quand je vois, &c.* Pline la Naturaliſte donne à l'éléphant toutes nos vertus, même celle de la Religion, *Proximum eſt elephas humanis ſenſibus, quippe intellectus ſermonis patrii, amoris & gloriæ voluptas, immo verò, quæ etiam in homine rara, probitas, prudentia, æquitas, Religio quoque ſiderum*, &c. Puiſqu'il lui donne nos vertus les plus rares, il le fait plus parfait que nous. Tout ce qu'il en dit eſt faux.

Je ne puis rapporter cet étonnant sçavoir,
Qu'à de secrets ressorts que le sang fait mouvoir.
(1) Oui, je le crois, Duchesse, & la Foi me l'ordonne.
Tout prêt à soutenir ce mot qui vous étonne,
De Descartes demain le hardi sectateur
Osera vous montrer, s'érigeant en Docteur,
(Dût ce titre nouveau mieux prouver sa folie)
Sur la Religion sa doctrine établie.

(1) *Oui, je le crois, Duchesse, & la Foi me l'ordonne.* Il n'est pas nécessaire d'avertir que ce mot n'est pas dit sérieusement : il est vrai néanmoins que la preuve que je vais faire valoir dans l'Epître suivante, est très-forte en faveur du systême Cartésien.





EPITRE II.

SUR L'AME DES BETES.

A Madame LA DUCHESSE DE N....

JE viens renouveller un combat peu commun,
Que ne tenteroit pas mon courage importun,
Si vous étiez semblable à ces femmes frivoles,
Stériles en raisons, fertiles en paroles,
Arbitres d'une robe, & juges d'un ruban,
Qui sans les doux attraits de quelque heureux roman
Jamais de leurs regards n'honoreroient un livre.
Duchesse, à d'autres soins votre bon goût vous livre:
Dès long-tems attentive à nourrir votre esprit
D'un entretien solide, ou d'un utile écrit,
Vous réparez l'honneur d'un sexe à qui l'usage
Sembloit avoir donné l'ignorance en partage.

C'est la cause du Ciel que je plaide aujourd'hui,
Et le grand Augustin va me servir d'appui.

(1) Sous l'empire d'un Dieu tout-puissant, équitable, L'in-

(1) *Sous l'empire*, &c. C'est ce grand principe que S. Au-

L'innocence est heureuse, & qui souffre est coupable.
Au bien de ses enfans un pere intéressé
Punit même à regret quand il est offensé.
A s'armer de rigueur nous l'avons sçu contraindre;
Fils ingrats, fils pécheurs, est-ce à nous de nous plaindre?
Mais à nos châtimens les animaux unis
Seroient donc à la fois innocens & punis.
En eux je vois la peine, & ne vois point le crime;
Et leur plainte seroit peut-être légitime,
Si connoissant leurs maux ils élevoient ces cris.
„ Victimes du courroux, vils jouëts du mépris,
„ Quelle est donc ta clémence, ou plutôt ta justice?
„ Pourquoi soumis à l'homme, objets de son caprice,
„ Sous son regne cruel vivons-nous gémissans,
„ D'un maître criminel, esclaves innocens?
„ Grand Dieu, prens-tu plaisir à voir des misérables?
„ Par grace, romps le fil de nos jours déplorables.
„ Tu nous les a donnés, retire ton présent:
„ Ou rends nous plus heureux, ou rends-nous au néant.

Ne me répondez pas qu'ils ont commis peut-être
Quelque antique forfait qu'ils ne peuvent connoître.

Ver-

S. Augustin employa si souvent pour prouver le péché originel, *sub Deo justo, nemo miser, nisi mereatur.* Principe conforme à ce que dit la Sagesse C. XII. *Ipsum qui non debet puniri, condemnare, exterum æstimas à tuâ virtute*: principe conforme à ce que la Raison a dit à ces Payens, qui croyoient que les hommes naissoient pour expier quelque crime commis dans une autre vie: principe que j'ai fait valoir dans le II. Chant du Poëme de la Religion, & dans mes deux Epîtres sur l'Homme,

(1) Verrions-nous donc entre eux ce divers traitement,
Ce partage inégal d'un commun châtiment?
Tout semble rire à l'un, tout conspire à sa joie;
Et l'autre du supplice est l'éternelle proie.
Tandis que ces chevaux, à courir destinés,
Et pour vingt sols par heure au public condamnés,
Attachés nuit & jour à leurs tristes voitures,
Chargés injustement de brutales injures,
Maigres, secs, efflanqués, de coups de fouet meurtris,
D'un harnois déchiré traînant les vieux débris,
N'ont pour mettre à profit l'instant qui les répare,
Que le foin que leur jette une main trop avare;
Le coursier d'un Prélat s'engraissant à loisir,
Voit abonder l'avoine au gré de son desir.
Couché nonchalamment sur une ample litiere,
Seulement quelquefois levant sa tête altiere;
Ecumant, frappant l'air d'un fier hennissement,
Sous un poids qui l'honore il marche lentement.
Ce dogue, utile esclave, & garde incorruptible,
Si fidelle à son maître, aux voleurs si terrible,
D'une chaîne accablé gémit dans sa prison:
On lui plaint un pain noir, paîtri d'orge & de son:
Qu'un astre différent éclaira la naissance
De ce chien, tendre objet de votre complaisance!
Ras-

(1) *Verrions-nous donc*, &c. L'inégalité de nos conditions, & sur-tout la prospérité des méchans, faisoient souvent murmurer contre la Providence ceux-mêmes des Payens qui croyoient l'immortalité de l'âme. Il paroît par Homere & Virgile, qu'ils avoient une bien foible idée du bonheur de l'âme après la mort: l'honneur de commander aux ombres ennuyoit beaucoup Achille. La Religion Chrétienne qui fournit une prompte réponse à cette difficulté, nous fait demander tous les jours l'arrivée du regne où l'ordre sera rétabli. Mais si les bêtes pensent, & n'ont rien à espérer après la mort, comment accorder leurs malheurs & l'inégalité des conditions entre elles avec la bonté de Dieu?

Rassasié, content, il dort sur vos genoux;
Et pour tout dire enfin, il est aimé de vous.
Le Ciel auroit il pu, juste dans sa vengeance,
Entre des criminels mettre tant de distance?
Parmi nous, il est vrai, quoique tous condamnés,
Il est des favoris qui semblent épargnés,
Des mortels qu'en tout tems la fortune caresse,
Que sur des lits de fleurs, pleins d'une douce ivresse,
Dans leurs brillans palais endort la volupté:
(2) Du tonneau d'amertume ont-ils jamais goûté?
Le pauvre, né pour eux, leur vend ses bras serviles.
L'un brulé du Soleil, rend leurs terres fertiles;
L'autre de leurs repas médite les apprêts,
Et par des goûts nouveaux en réveille les mêts.
Ce desordre m'apprend que d'un Juge équitable,
Cette terre n'est point l'empire véritable.
Roi suprême, qui vois tes sujets dans les pleurs,
Tu dois venir un jour terminer leurs douleurs.
Ils attendent ton regne, & dans cette espérance
Ils ne murmurent pas d'un moment de souffrance.
Mais si le sentiment conduit les animaux;
S'ils souffrent, quel espoir peut adoucir leurs maux?

Croirons-nous qu'un séjour de douceurs éternelles
Doive récompenser leurs âmes immortelles?

À

(1) *Du tonneau d'amertume*, &c. Homere place auprès de Jupiter deux tonneaux, celui des biens, & celui des maux. Jupiter ne puise que dans le premier pour les Dieux, & il ne puise que dans le second pour ces mortels que le malheur semble poursuivre à tout moment: pour tout le reste des hommes il puise en même tems dans les deux tonneaux, ne leur donnant jamais de bien que le mêlange des maux n'empoisonne son présent. La fiction d'Homere prouve une chose communément vraie: il faut pourtant excepter quelques hommes, qui jusqu'à la mort n'ont presque pas goûté du tonneau d'amertume.

A ce hardi soupçon la Foi vient s'opposer;
Je veux bien toutefois encor le supposer.
(1) Mais contre l'homme injuste, & son regne barbare,
Pour la bête opprimée alors je me déclare.
Rougissons, Rois cruels, de tant d'arrêts de mort,
Qui n'ont pour fondement que la loi du plus fort.
Eh! quel droit avons-nous sur des jours respectables?
Misérables, du moins épargnons nos semblables.
Si l'immortel rayon luit dans les animaux,
Dieu qui les fit pour lui, les rendit nos égaux,
Et partageant entre eux nos caresses sinceres,
Nous devons les aimer, & les traiter en freres.
Autrefois, nous dit-on, l'ardente charité
(2) De ce Saint si fameux par son humilité,
De ce pere fécond, dont la nombreuse race
A répandu par-tout le froc & la besace,

Aux

(1) *Mais contre l'homme, &c.* L'Auteur du Spectacle de la Nature prétend que justifier notre empire sur les animaux par ce principe, qu'ils sont des machines, c'est autoriser un droit très-certain, par une raison très-incertaine. *Vouloir*, dit-il, *expliquer l'âme des Bêtes, c'est de la Philosophie perdue. Nous voyons que Dieu les a faites pour nos besoins, cela nous doit suffire. C'est pour notre avantage qu'elles sçavent faire certaines choses, & qu'il leur est défendu de rien sçavoir de plus.* Il est bien vrai que si elles avoient une raison pareille à la nôtre, nous n'en-serions plus les maîtres; mais notre empire sur elles, juste ou non, n'est pas moins cruel pour elles, si elles pensent: ainsi ce n'est pas répondre à la difficulté. Il est encore vrai, que vouloir expliquer en détail le méchanisme qui les fait agir, c'est de la Philosophie perdue; mais soutenir que le seul méchanisme les fait agir, c'est parler en bon Philosophe.

(2) *De ce Saint, &c.* Bayle, à l'article de Saint François, raille à ce sujet ce Saint si respectable. Il n'est pas étonnant qu'une pieuse simplicité, dont une profonde humilité étoit la cause, soit exposée aux railleries d'un homme du caractere de Bayle.

Aux bêtes par amour prodiguoit ce doux nom.
» Paiſſez, s'écrioit-il, mon frere le mouton :
» Mon frere, dans ces bois paiſſez en aſſurance :
». A l'auteur de mes jours vous devez la naiſſance.
» Beniſſons-le tous deux : vous, cigale ma ſœur,
» Par vos ſons éclatans célébrez ſa douceur.

Ainſi parloit d'un Saint la pieuſe foibleſſe.
Mais que nous ſommes loin de cette humble tendreſſe,
(1) Nous ingrats, nous ſouillés du ſang de la brebis,
Qui nous a tant de fois couverts de ſes habits !
(2) Les bœufs, qui tous les ans, au laboureur dociles,
Dans nos champs ont tracé tant de ſillons utiles,
(3) Sous l'indigne marteau par notre ordre expirans,
Apprennent ce qu'on gagne à ſervir des tyrans.

Que

(1) *Nous ingrats, nous ſouillés du ſang de la brebis.* Ovide met cette plainte dans la bouche de Pythagore. *Metam. L.* xv.

Quid meruiſtis oves, placidum pecus ?
Quid meruere boves, animal ſine fraude, doliſque,
Innocuum, ſimplex, natum tolerare labores ?

(2) *Les bœufs, qui, &c.* Plutarque, dans la vie de Caton le Cenſeur, témoigne qu'il ne pourroit ſe réſoudre à abandonner un bœuf qui auroit vieilli en labourant ſes terres : *Parce que*, dit-il, *nous ne devons pas nous ſervir des choſes qui ont une ame, comme nous nous ſervons des ſouliers quand ils ſont uſés, ne fût-ce que pour nous apprendre à aimer les hommes, & dans ces petites choſes faire l'apprentiſſage de l'humanité.* La derniere raiſon eſt très ſage, & la premiere eſt vraie dans le ſyſtême d'un homme qui croit que les bêtes penſent.

(3) *Sous l'indigne marteau, &c.* M. l'Abbé Desfontaines Lettre 128. examinant cette queſtion appelle l'opinion Cartéſienne *la plus inſigne extravagance de l'eſprit humain.* Le ſyſtême que, ſelon lui, la nature enſeigne à tous les hommes, eſt celui d'un être penſant, mais mortel ; d'une âme bornée dans ſes opérations, déter-

Que de meurtres commis pour nos goûts déteſta-
bles!
Et que d'êtres penſans immolés à nos tables!
De ces arbres épais cet habitant ſi doux
N'eſt point dans ſa retraite à l'abri de nos coups.
Malheureux l'animal dont la chair délicate
(1) Offre à la volupté quelque attrait qui la flate.
Que dis-je? l'oiſeau même inutile au repas,
Tombe, frappé d'un plomb qu'il ne méritoit pas.
Par ſon vol inégal la rapide hirondelle
Irrite des chaſſeurs l'adreſſe criminelle.

Rome

minée invinciblement par les objets, incapable de déli-bération & de liberté. *A l'égard du malheur des bêtes, il n'intéreſſe pas*, dit-il, *la juſtice de Dieu. Si quelque-fois elles ſont malheureuſes, ne ſont-elles pas dédommagées par les plaiſirs des ſens qu'elles goûtent peut-être mieux que nous? L'un va pour l'autre.* Certainement l'un ne va pas pour l'autre pour ces malheureux chevaux dont j'ai fait la peinture, ni pour ces bœufs qui vont finir à la boucherie des jours qu'ils ont paſſés à labourer la terre. Mais ſuppoſons toutes les bêtes heureuſes, ſe peut-il qu'une âme ſoit mortelle, incapable de délibération & de liberté, ſoumiſe à la matiere, & que les plaiſirs du corps ſoient ſon unique félicité? Un pareil ſyſtême avancé ſérieuſement *ſeroit la plus inſigne extravagance des préjugés des ſens.* Je ne ſoupçonne pas M. l'Abbé Desfontaines de l'adopter: je ne fais cette remarque que pour montrer dans quels abîmes on peut ſe jetter lorſqu'on abandonne le ſyſtême Cartéſien; au-lieu que par ce ſyſtême on ſauve la gloire de notre âme, & on justifie la Providence. C'eſt pourquoi j'ai dit au commencement de la I. Epître: *C'eſt de l'Homme ici que je plaide la cauſe;* & au commencement de celle-ci: *C'eſt la cauſe du Ciel que je plaide aujourd'hui:*

(1) *Offre à la volupté, &c.* Pythagore regardoit comme un crime la coutume de ſe nourrir de la chair des animaux Ovide lui fait dire:

Heu! quantum ſcelus eſt in viſcera, viſcera condi,
Congeſtoque avidum pingueſcere corpore corpus,
Alteriuſque animantem animantis vivere leto!

Rome voit son palais semé de corps sanglans,
(1) Un Empereur poursuit des insectes volans.
Peut être qu'adorant la main qui les immole,
D'un si noble trépas la gloire les console:
Mais aux lentes douleurs ce dogue dévoué,
Qui sur un échafaut indignement cloué,
Aux cruels écoliers, victime anatomique,
Va de son corps ouvert montrer la méchanique;
Qui le consolera, lorsque tant de bourreaux
Contemplent avec joie, en suivant leurs ciseaux,
Les mouvemens d'un cœur d'où la rage s'exhale;
Des intestins fumans le tortueux dédale,
Et ces canaux qu'un lait si prompt à s'écouler
(2) Aux yeux d'Asellius sçut enfin déceler?
Ah! réparons du moins notre gloire offensée,
Et loin des animaux écartons la pensée.
Pour calmer nos remords, & sauver notre honneur,
Croyons que nos sujets ignorent leur malheur.

Eh quoi! s'ils en avoient la triste connoissance,
(3) Ne les verrions-nous pas courir à la vengeance?
Un seul Cartésien déchiré par leurs dents
Rendroit dans leurs discours les autres plus prudens;
Et l'Auteur d'une Secte odieuse & terrible,
N'eût jamais dans son lit fait une mort paisible.

Nous

(1) *Un Empereur poursuit des insectes volans.* On rapporte que l'Empereur Domitien s'occupoit dans son Palais à tuer des mouches.

(2) *Aux yeux d'Asellius, &c.* Scavant Médecin, qui dans le XVII. Siécle découvrit les veines lactées.

(3) *Ne les verrions-nous pas, &c.* Pour parler plus sérieusement, il est certain que si les bêtes paroissent quelquefois donner de marques de pensée, elles donnent ordinairement des grandes preuves de stupidité Le même animal se laisse prendre plusieurs fois au même piége. Un troupeau de bœufs se laisse conduire à la boucherie par un enfant,

Nous les euffions vu tous de rage tranfportés,
Sur l'ennemi commun fondre de tous côtés.
Son fang eût effacé fes barbares maximes,
Et tout le mien fans doute effaceroit mes rimes.
Mais à tant de fureurs dûffai-je m'expofer,
(1) Trop heureux, fi mes Vers ont pu vous amufer.

(1) *Trop heureux, &c.* Malgré l'efprit Philofophique dont fe vante notre fiécle, le préjugé des fens engage prefque tout le monde aujourd'hui à croire que les animaux penfent. Que ceux que les preuves Métaphyfiques, & celles de Morale ne peuvent convaincre que les bêtes ne font que des machines, reconnoiffent du moins que cette queftion eft très-difficile à réfoudre, & qu'ils en concluent que l'homme n'eft qu'ignorance: voilà l'utilité la plus certaine qu'on en puiffe tirer.



ODES.

ODES

SAINTES.

PResque tous les Pseaumes que j'ai choisis dans les Imitations suivantes, sont entiérement Prophétiques. Mon dessein a été de prouver que le Messie, comme je l'ai dit dans le III. Chant du Poëme de la Religion, a été le grand objet des Prophétes, qui l'ont considéré tout à la fois sous deux points de vue très-contraires; l'un d'humiliation, l'autre de gloire. Les Pseaumes XXI. & LXVIII. contiennent le triste récit de ses Souffrances; le II. & le CIX. annoncent sa Génération éternelle; le XVII. le XXIV. le XLIV. & le LXXXII. prédisent son Triomphe sur la Terre, après sa Résurrection. Comme David ne pouvoit, en composant de pareils Cantiques, avoir pour objet son fils, ni aucun Prince du Monde, j'ai dit de lui, en parlant des Prophétes dans mon III. Chant:

David qui voit de loin ce brillant rejetton,
Plus sage, plus heureux, plus grand que Salomon,
Du sein de l'Eternel sortir avant l'aurore,
Dans l'horreur des tourmens David le voit encore.

ODE



ODE

TIRÉE DU PSEAUME I.

Le bonheur des Justes, & le malheur des Méchans.

MONDE, séjour du crime, heureux qui te déteste,
Et ne s'est point assis dans la chaire funeste
Où préside l'Impie avec un ris moqueur.
Heureux qui pour Dieu seul, plein d'amour & de
crainte,
Loin de toi, nuit & jour médite la Loi sainte,
Délices de son cœur.

*

Tel un arbre qu'arrose une onde toujours pure,
Ornement du rivage, amour de la nature,
Fait espérer les fruits qu'il donne dans leur tems.
Sa promesse est certaine, & sa feuille immortelle
N'a rien à redouter de la rage cruelle
Des hivers & des vents.

*

Il n'en est pas ainsi de la race coupable.
Il n'en est pas ainsi de l'éclat peu durable
Qu'à

Qu'à nos yeux éblouïs font briller les méchans;
Le tems dissipera cette grandeur si fiere,
Comme le tourbillon dissipe la poussiere
Qui vole dans nos champs.

✱

Eh! que deviendront-ils? quel sera leur réfuge
Au dernier jour du Monde, où le souverain Juge,
Ainsi que nos vertus, doit compter nos forfaits?
Lorsqu'il viendra des cœurs percer le sombre abîme,
Les justes brilleront, & les enfans du crime
Periront pour jamais.

Plusieurs personnes prétendent qu'il n'est point parlé dans l'Ancien Testament de l'immortalité de l'âme, ni des récompenses & punitions éternelles. La fin de ce Pseaume, & tant d'autres endroits des Pseaumes, détruisent cette objection, à laquelle j'ai déjà répondu dans le III. Chant du Poëme de la Religion.





ODE

TIRÉE DU PSEAUME II.

Vains efforts des Puissances de la Terre contre J. C. & sa Religion.

QUE de frémissemens! Quel bruit se fait entendre?
Quel trouble agite ainsi les Peuples revoltés?
Quels complots forment-ils? Qu'ont-ils osé prétendre,
Et pourquoi sont-ils irrités?

❋

Toutes les Nations ont déclaré la guerre,
A celui que pour Roi Dieu lui-même a sacré;
Et tous les Princes de la Terre
Contre leur Maître ont conjuré.

❋

Dérobons, ont-ils dit, dérobons notre tête
Au nouveau joug qu'il nous apprête.
Rompons, rompons; hâtons-nous de briser
Les fers, qu'il nous veut imposer,
Ne soyons jamais sa conquête.

O me-

Le sens Prophétique est le sens litteral de ce Pseaume. David n'a pu dire que toute la terre frémissoit contre lui, & que Dieu l'avoit engendré en l'appellant son fils, & lui avoit donné l'empire des nations.

❋

O menace impuiſſante! Ils feront ſes ſujets
Dieu ſe rit de leurs vains projets.
Avant qu'il vienne les confondre,
Qu'ils reconnoiſſent leur erreur:
Eh! Que pourront-ils lui répondre
S'il leur parle dans ſa fureur.

❋

Pour moi, qui dois remplir les hommes de ſa crainte;
Moi, qu'il daigne placer ſur ſa montagne ſainte,
Il m'a parlé dans ſa bonté.
Ce jour eſt, m'a-t-il dit, le jour de ta naiſſance.
Sors de mon ſein, mon fils: annonce ma puiſſance;
Porte aux hommes ma volonté.



C'eſt à toi que mon bras ſoumet la Terre entiere.
D'une verge de fer frappe la tête altiere
De quiconque oſera retarder mes deſſeins:
Le plus fier périra comme un vaſe fragile,
Quand celui qui paîtrit l'argile
Briſe l'ouvrage de ſes mains.



Et vous, Rois, concevez enfin ce que vous êtes,
Vous qui jugez la Terre, apprenez à juger.
Votre Maître eſt le vôtre; il voit ce que vous faites:
Il ſe leve, il s'approche, il vient pour nous venger.

❋

Rentrez dans le devoir, hâtez-vous: le tonnerre
Arme déja ſon bras prêt à vous accabler.
Il vient dans ſa fureur, jour terrible à la Terre!
Heureux qui s'y prépare, & l'attend ſans trembler.

ODE

ODE

TIRÉE DU PSEAUME VIII.

Oeuvres admirables de Dieu, & sa bonté pour l'Homme.

O Suprême Grandeur! ô Sagesse ineffable!
Ton nom remplit la Terre, & ta gloire admirable
Eblouït en tous lieux.
Les Anges devant toi baissent leurs yeux timides,
Monarque, qui du haut du trône où tu résides,
Sous tes pieds vois les Cieux.

*

Ce stupide mortel, s'il est vrai qu'il t'ignore,
De l'enfant qu'au berceau le lait nourrit encore
Peut prendre des leçons.
La langue de l'enfant qui tient de toi la vie,
Pour benir ta puissance, & confondre l'impie,
Forme ses premiers sons.

*

Pour moi, lorsque la nuit vient déployer ses voi-
les,
Où tes prodigues mains ont semé tant d'étoiles,
Je t'adresse ma voix.
Lorsque l'astre du jour rentre dans sa carriere,
Je redouble mes chants, & c'est dans sa lumiere
La tienne que je vois.

D'ou-



D'ouvrages merveilleux la foule est innombrable,
L'Homme n'y paroît plus que l'amas méprisable
De la chair & du sang.
Dans ta cour toutefois que tes bontés l'honorent!
Presqu'égal aux Esprits qui sans cesse t'adorent,
Il tient le second rang.

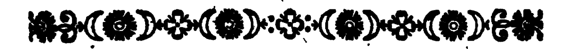


Tu veux qu'à ses besoins ici-bas tout conspire.
Les plus fiers animaux reconnoissent l'empire
Qu'il a reçu de toi.
Ceux qui de l'Océan parcourent les abîmes,
Ceux qui fendent de l'air les campagnes sublimes,
Tous respectent leur Roi.

✻

Que de biens tu nous fais, ô Sagesse ineffable!
Ton nom remplit la Terre, & ta gloire admirable
Eblouït en tous lieux.
Les Anges devant toi baissent leurs yeux timides,
Monarque, qui du haut du trône où tu résides,
Sous tes pieds vois les Cieux.





ODE

Tirée du Pseaume XI.

Peinture de la corruption du ſiécle.

Vien nous tirer de cet abîme:
Ah! Seigneur, nous ſommes perdus.
La Terre eſt l'empire du crime.
On y cherche tes Saints, & l'on n'en trouve plus.

✱

Tems déplorables où nous ſommes!
Jours d'erreurs, & d'iniquités!
Oui, mon Dieu, les enfans des hommes,
Ont altéré par-tout tes ſaintes vérités.

✱

On ne voit qu'indigne artifice,
Que menſonge, que trahiſon;
Et l'inſatiable avarice,
Au fonds de tous les cœurs a verſé ſon poiſon.

✱

Du piége des lévres flatteuſes
C'eſt toi ſeul qui nous peux ſauver.
Fai taire les langues menteuſes:
Bientôt contre toi-même elles vont s'élever.

✻

Confond ces méchans qui prétendent
Que rien ne doit leur résister.
Puissans par le crime, ils demandent
Quel maître sur la Terre ils ont à redouter.

✻

J'entens soupirer l'innocence:
Je me leve, dit le Seigneur.
De la vertu dans l'indigence
Il est tems de finir l'opprobre & le malheur.

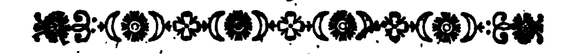
✻

C'est à son secours que je vole.
Il l'a dit, ne craignons plus rien.
L'or est moins pur que sa parole.
Du Pauvre qu'on opprime il sera le soutien.

✻

Tandis que dans leur folle ivresse
Il laisse égarer les humains,
Adorons toujours sa sagesse,
Qui souvent à nos yeux veut cacher ses desseins.





ODE

Tirée du Pseaume XII.

Priere ardente d'une Ame affligée.

JUsques à quand, baigné de larmes,
Gémirai-je sans t'attendrir?
O Dieu, témoin de mes allarmes,
Voudrois-tu me laisser perir?

❋

Jusques à quand tes yeux severes
Seront-ils détournés de moi?
Jusques à quand de mes miseres
Viendrai-je rougir devant toi?

❋

Seigneur, combien de tems encore
Veux-tu me voir humilié?
Quoi, c'est envain que je t'implore,
Tu m'as pour toujours oublié?

❋

De la rigueur de ton silence,
Tandis que je suis confondu,
Mon ennemi plein d'insolence
En triomphe, & me croit perdu.

❋

Ah! Seigneur, si d'une main prompte
Tu ne releves ma langueur,
Publiant sa gloire & ma honte,
Il dira qu'il est mon vainqueur.

❋

Si tu ne me rends ta lumiere,
Quel sera mon funeste sort?
Accablé d'une nuit entiere,
Je m'endormirai dans la mort.

❋

Tu m'écoutes: mon espérance
Ne m'a point flatté vainement,
Et bientôt de ma délivrance,
Je vais chanter l'heureux moment.





ODE

Tirée du Pseaume XVII. *

Actions de graces après la délivrance d'un grand péril.

Je t'aimerai, Seigneur, je t'aimerai sans cesse.
O mon âme, à ton Dieu, qui pourroit t'arracher?
Il t'aime, il te protege, il soutient ta foiblesse.
Oui, mon cœur, c'est à lui que tu dois t'attacher.

✻

A tes bienfaits, mon Dieu, ma memoire fidelle,
De mes périls passés m'entretient tous les jours.
Et je frémis encor lorsque je me rappelle
Ce moment où j'étois perdu sans ton secours.

✻

La mort m'environnoit de ses douleurs cruelles;
Mes ennemis vainqueurs préparoient mes tourmens;
Leur rage triomphoit, & leurs mains criminelles
Déployoient l'appareil des plus grands châtimens.

Je

* On trouve un dessein suivi dans ce Pseaume. Tout y marche avec ordre. Actions de graces pour la délivrance du péril. Récit du péril. Description de Dieu qui vient délivrer l'Innocent. Raisons qui l'y ont engagé. Défaite entiere des ennemis, & le triomphe éternel du Juste. La fin du Pseaume fait voir clairement que ce Juste est J. C. Sans ce grand objet David auroit-il pu faire une description si pompeuse de Dieu qui vient dans toute sa majesté, qui ébranle la Terre, & qui jette la consternation dans toute la Nature?

Je ne voyois qu'horreur & qu'images sanglantes:
J'entendois les Enfers mugir autour de moi.
Vers ta demeure alors levant mes mains tremblantes
Je t'appellai: mon cri pénétra jusqu'à toi.

Quel bruit affreux se fait entendre!
Nos montagnes vont s'écrouler;
Et les rochers prêts à se fendre,
Menacent de nous accabler.
Tout s'ébranle, le bruit redouble,
La Terre entiere est dans le trouble,
Toutes les Mers sont en fureur.
Dans la Nature consternée,
Et de son desordre étonnée,
Qui répand ainsi la terreur?

Son Maître est irrité contre elle;
De ses yeux partent les éclairs,
Du courroux dont il étincelle,
Les feux s'allument dans les airs.
Il descend, un épais nüage
S'ouvre, & s'étend sur son passage:
Le Ciel s'abaisse devant lui:
La troupe des Anges l'escorte,
Et son char que le vent emporte,
A les Chérubins pour appui.

Des ténébres majestueuses
Qui le cachent à nos regards,
Que de flammes impétueuses
Percent le sein de toutes parts!
Il a fait roûler son tonnerre;
La voix du Ciel parle à la terre;
Mes ennemis sont renversés.
La grêle & les carreaux écrasent,
La foudre & les éclairs embrasent
Ceux que la crainte a dispersés.

*

Quels coups redoutables entr'ouvrent
Le sein de la Terre & des Mers!
Vaste Abîme où nos yeux découvrent
Les fondemens de l'Univers.
Seigneur, dans cette heure derniere,
Ma foi t'adresse sa priere;
Et si tu daignes m'écouter,
Que la Nature se confonde:
Sur moi les ruïnes du Monde
Tomberont sans m'épouvanter.

*

Une main qui du Ciel vers moi daigna s'étendre,
De mes gémissemens interrompit le cours,
Et d'un rapide vol, soudain je vis descendre
L'Ange chargé du soin de veiller sur mes jours.

*

Dieu se souvint alors qu'à ses ordres fidelle
Je marchois devant lui dans la simplicité,
Et que je nourrissois une haine éternelle
Contre toute injustice & toute impiété.

*

Ainsi que ses bontés, contemplant ses vengeances,
Je ne suis occupé que de ses jugemens:
Je ne me sens d'ardeur que pour ses récompenses;
Je ne suis effrayé que de ses châtimens.

*

Je conserve un cœur pur, & des mains innocentes:
Des douceurs de sa loi j'aime à m'entretenir,
Et nos foibles vertus lui sont toujours présentes:
Tout ce qu'on fait pour lui reste en son souvenir.

✻

Ah! Seigneur, si la foi sincere
Trouve en toi le Dieu de l'amour;
Le sombre & perfide détour
Trouve le Dieu de la colere.

✻

Contre le pécheur obstiné
Ton courroux est inexorable:
Pour le pénitent consterné
Ta clémence est inépuisable.

✻

Tu renverses l'audacieux;
Tu releves qui s'humilie;
Le Pauvre que le monde oublie
Sera toujours grand à tes yeux.

✻

Tu dispenses avec justice
Tes châtimens & tes bienfaits:
Que pour les dons que tu m'as faits
Ma langue à jamais te benisse.

✻

C'est par toi que dans les combats
La victoire marche à ma suite:
C'est par ta force que mon bras
Seme la terreur & la fuite.

✻

C'est toi qui répans dans mon cœur
Ce courage que rien n'étonne;

Et

Et c'eſt ton ſecours qui me donne
Mon infatigable vigueur.

*

Mes cruels ennemis vont enfin la connoître.
Que ſont-ils devenus? n'oſent-ils plus paroître?
Puiſqu'il les faut chercher, je me leve, & je pars,
Certain de rapporter dans mes mains triomphantes
Leurs dépouilles ſanglantes,
Et les armes des morts dans la pouſſiere épars.

*

Ma querelle eſt la tienne, & tu veux qu'ils périſſent.
Ta haine qui proſcrit tous ceux qui me haïſſent,
Ordonne que par moi rien ne ſoit épargné.
Cette épée en mes mains remplira ton attente,
Et ne ſera contente
Qu'après que ſa fureur aura tout moiſſonné.

*

Ils cherchent du ſecours: qui voudroit les défendre?
Ils ont crié vers toi, pouvois-tu les entendre?
Toi qui vas diſſiper leurs folles factions,
Comme l'aſtre vainqueur des plus cruels orages
Diſſipe les nuages;
Toi qui vas m'établir le chef des Nations.

*

Déjà de tous côtés groſſiſſent mon empire
Des ſujets inconnus que mon nom ſeul attire:
Déjà les étrangers accourent ſous ma loi,
Tandis que mes enfans rejettent mes richeſſes,
Trahiſſent leurs promeſſes,
Et ſont tous devenus des étrangers pour moi.

*

Que les juſtes tranſports de ma reconnoiſſance
Célébrent à jamais l'adorable Puiſſance
Qui m'a comblé d'honneur & de proſpérité.
Vive le nom du Dieu qui rendra ma victoire,
Mon empire & ma gloire,
L'héritage éternel de ma poſtérité.





ODE

TIRÉE DU PSEAUME XIX.

Priere pour un Prince qui va à la Guerre.

QUE dans le jour de nos allarmes
Le Seigneur t'exauce, ô grand Roi
Qu'il jette ses regards sur toi,
Et se déclare pour tes armes.
Que du haut du lieu saint l'Arbitre des combats
Déploye en ta faveur la force de son bras.

✻

Sensible à nos justes demandes
Que ce Dieu daigne te benir:
Qu'il conserve en son souvenir
Tes prieres & tes offrandes:
Qu'il regne en tes conseils, qu'il régle tes projets,
Et fasse à tes desirs répondre les succès.

✻

Nous l'esperons, & de ta gloire
Tous nos cœurs sont déjà certains.
Bientôt nous leverons nos mains
Vers le Maître de la victoire:
Bientôt à ses autels tu vas voir attachés
Les drapeaux aux vaincus par ton peuple arrachés.

❋

Il te couvrira de son ombre:
Va, pars, son secours t'est promis.
Cours, vole, & de tes ennemis
Méprise l'audace & le nombre:
Leurs nombreux bataillons vont tomber à tes pieds,
Et leurs chefs orgueilleux seront humiliés.

❋

Ils avoient mis leur assurance
Dans leurs chevaux & dans leurs chars:
Celui qui régle les hazards
Etoit notre unique espérance.
Où sont-ils? tout a fui: leurs chevaux dispersés
Emportent les débris de leurs chars renversés.

❋

O Majesté terrible & sainte,
Si nous t'implorons en ce jour,
Tu sçais l'objet de notre amour:
Il est celui de notre crainte;
Propice aux vœux ardens que pour lui nous formons,
Conserve-nous, grand Dieu, le Roi que nous aimons.





ODE

TIRÉE DU PSEAUME XXI.*

Priere de Jésus-Christ sur la Croix.

MON Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous
oublié ?
Contemplez à quel point je suis humilié.
Tournez vos yeux... non, non, ils ne peuvent du
crime
Regarder la victime.

✱

Oui, tandis que les miens sont au Ciel attachés,
Tandis que je me plains; le cri de mes péchés,
Ce cri qu'entend toujours votre Justice sainte,
Est plus fort que ma plainte.

✱

Proscrit, frappé, mourant, en ce triste abandon,
Tous mes gémissemens répétent votre nom.
Pourquoi, Seigneur, pourquoi, malgré leur violen-
ce,
Gardez-vous le silence ?

Nos

* La premiere partie de ce Pseaume qui est moins une prophétie, que l'histoire de la Passion, est une Priere toute de douleur: la seconde partie est une prophétie de Jésus-Christ ressuscité, consolant ses Apôtres, formant l'Eglise, & appellant les Nations à son festin.

✻

Nos Peres autrefois vous sçavoient attendrir:
Nos Peres vous trouvoient prompt à les secourir:
Comme eux je vous implore, & ma voix lamentable
Vous trouve inexorable.

✻

Que suis-je? un ver de terre, un objet odieux,
L'opprobre, & le rebut d'un peuple furieux:
Qui me voit, me méprise, & secoüant la tête,
A m'insulter s'apprête.

✻

Voilà donc, disent-ils, ce que Dieu fait pour lui,
S'il veut le délivrer, qu'il se hâte aujourd'hui:
Son Dieu, ce protecteur tant vanté par lui-même;
Qu'il le sauve, s'il l'aime.

✻

Reçu dans votre sein, lorsque je vins au jour,
Je fus toujours, Seigneur, l'objet de votre amour:
Rappellez maintenant, rappellez, le tems presse,
Toute votre tendresse.

✻

Entouré de lions à ma perte animés,
De tigres furieux, & de loups affamés,
Tout mon sang est glacé, ma peau devient livide,
Et ma langue est aride.

✻

Je sens que tout en moi se trouble & se confond:
Comme l'eau qui s'écoule, & la cire qui fond,
Mon cœur qui s'abandonne à sa langueur extrême
Se dérobe à moi-même.

✻

Que n'ont point ſur mon corps oſé ces inhumains!
Ils m'ont percé les pieds, ils m'ont percé les mains:
Ils ont compté mes os, & ſur moi de leur rage
Ont contemplé l'ouvrage.

✻

N'a-t-on pas vu par eux mes habits partagés,
Et les arrêts du Sort par eux interrogés?
Ma robe en fut l'objet: le Sort leur fit connoître
Quel en ſeroit le maître.

✻

Sauvez-moi des fureurs de ces lïons ardens:
Que l'agneau ſoit par vous arraché de leurs dents.
De vous ſeul, ô mon Dieu, mon unique eſpérance,
J'attens ma délivrance.

✻

Mes deſirs ſeront écoutés;
J'annoncerai par tout de ſublimes myſteres,
Et conſolateur de mes freres,
J'irai bientôt du Ciel révéler les bontés.

✻

Vous que Dieu remplit de ſa crainte,
Le ſoin de le louër eſt votre auguſte emploi.
Enfans d'Iſraël, race ſainte,
Pour chanter votre Maître uniſſez vous à moi.

✻

Enfin d'un regard ſecourable,
Il a daigné ce Dieu contempler mes tourmens,
Et d'une oreille favorable
Entendre ma priere & mes gémiſſemens.

Au

*

Au ſacrifice que j'apprête
Ses Saints de toutes parts vont être conviés :
Les heureux témoins de ma fête,
Aſſis à mon feſtin, feront raſſaſiés.

*

Je prépare un pain délectable
Qui guérira les cœurs de toute infirmité :
Pauvres & riches à ma table
Se nourriront des fruits de l'immortalité.

*

L'Univers rempli de ma gloire
Retentira d'un nom par ma voix publié,
Et les hommes à leur mémoire
Rappelleront ce Dieu ſi long-tems oublié.

*

Environnés de la lumiere,
Et frappés d'un éclat inconnu juſqu'alors,
Ils tomberont ſur la pouſſiere,
Pour adorer celui qui réveille les morts.



Un peuple nouveau va paroître;
Sa race couvrira la Terre en un moment :
Et de l'Empire prêt à naître
La Juſtice ſera l'éternel fondement.

ODE

ODE

TIRÉE DU PSEAUME XXIII.*

Triomphe de Jésus-Christ montant au Ciel.

LA Terre eſt au Seigneur: les Fleuves & les Mers,
Les Fruits, les Animaux, les Aſtres, l'Univers,
Tout eſt ſon bien, & ſon ouvrage.
Qui de vous donc, Mortels, percera le nuage
Où ce Maître terrible a voulu ſe cacher?
Et quand vous n'êtes que pouſſiere,
Du lieu ſaint que remplit l'éclat de ſa lumiere,
Qui de vous pourra s'approcher?

✱

Celui dont la langue ſincere
Toujours d'accord avec ſon cœur,
N'a jamais ſçu tromper ſon frere.
Mortels, voilà celui qui verra le Seigneur.

C'eſt

* Aben-Ezra, Interpréte Juif, eſt convenu que le dernier Verſet de ce Pſeaume devoit s'entendre du Triomphe du Meſſie. Ce Triomphe eſt l'objet de tout ce Pſeaume ſi plein de Poëſie. Dieu eſt le Souverain de l'Univers: qui pourra paroître devant lui? l'Homme juſte. Il le peut depuis que Jéſus-Chriſt a ouvert les Cieux. Le Prophéte en ce moment voit J. C. qui y monte environné des Ames qu'il a tirées des Enfers après ſa réſurrection. Les Anges paroiſſent d'abord ne le pas reconnoître; mais au nom du Dieu des Armées, ils ſe proſternent, & les portes du Ciel s'ouvrent.

C'eſt maintenant que l'Innocence
Reçoit de lui ſa récompenſe.
Le Juſte maintenant peut paroître à ſes yeux:
Tout obſtacle eſt levé; toute dette abolie
Par celui qui réconcilie
La Terre avec les Cieux.

*

Ouvrez-vous, portes éternelles,
Portes que ſi long-tems un arrêt rigoureux
Fermoit aux malheureux.
Ouvrez-vous, portes éternelles,
Le Roi de gloire arrive, ouvrez-vous aujourd'hui:
Et vous, Eſprits divins, Légions immortelles,
Accourez au-devant de lui:
Ouvrez-vous, portes éternelles,
Le Roi de gloire arrive, ouvrez-vous aujourd'hui.

*

Anges, vous demandez quel eſt ce Roi de gloire?
Celui qui triomphant après tant de combats,
Enchaîne à ſon char de victoire
La Mort & le Péché qu'a terraſſé ſon bras.
Ouvrez-vous, portes éternelles,
Le Roi de gloire arrive, ouvrez-vous aujourd'hui.
Et vous, Eſprits divins, Légions immortelles,
Accourez au-devant de lui.

*

Quel eſt ce Roi puiſſant? demandez-vous encore.
Celui que l'Univers adore,
Et celui qui du Ciel appaiſe le courroux:
Les portes déſormais n'en ſeront plus fermées.
Ouvrez: le Roi de gloire eſt le Dieu des armées:
Troupes d'Anges, proſternez-vous.

O D E

TIRÉE DU PSEAUME XLIV. *

L'Union de Jésus-Christ & de l'Eglise.

TOUT mon cœur s'enflâme & bouillonne,
Impatiént de retenir
Ce que l'Esprit divin m'ordonne
De révéler à l'avenir.
La fureur sainte qui m'anime
M'inspire un Cantique sublime
Qu'à mon Prince je vais chanter:
Ma langue, fidelle interpréte,
Avec rapidité répéte
Ce que le Ciel veut me dicter.

O le

* Quelques Commentateurs regardant ce Pseaume comme un Epithalame pareil à celui qui est dans Théocrite, Idylle 18. ont appellé des hyperboles poëtiques les termes qui ne peuvent convenir à Salomon, ni à aucun autre Prince. Quand ce Pseaume ne seroit qu'un Epithalame ordinaire, il seroit toujours admirable pour la Poësie; mais il l'est bien davantage quand on fait attention qu'il ne peut convenir qu'à J. C. à qui saint Paul a appliqué le 9. Verset où l'Epoux est appellé Dieu. L'Union de Jésus-Christ & de l'Eglise est célébrée par un Cantique dans la forme de ceux qu'on chantoit autrefois aux mariages des Princes. Le chœur composé des filles de la nôce s'adressoit tantôt à l'époux, tantôt à l'épouse.

*

O le plus beau des fils des hommes!
Cher favori du Roi des Rois,
Qui ſeul de tout tant que nous ſommes,
Lui parut digne de ſon choix.
Héros, que doit craindre la Terre,
Ton char eſt prêt: pars pour la guerre,
Prens ton arc, & tes traits vainqueurs.
Que dis-je? te faut-il des armes?
N'es-tu pas certain que tes charmes
T'aſſujettiront tous les cœurs?

*

Afin que tout genou fléchiſſe,
Montre-toi dans ta majeſté,
Et fai connoître ta juſtice
A qui mépriſe ta bonté.
Parois, & de tes mains puiſſantes
Fai voler tes fléches perçantes
Dans le ſein de tes ennemis.
Non, non; déjà ſans les attendre
A tes pieds ils viennent ſe rendre,
Et l'amour te les a ſoumis.

*

Monarque, ſeul digne de l'être,
O Dieu, ton trône eſt éternel:
Ta couronne eſt celle d'un Maître
Dont le pouvoir eſt immortel.
Ton ſceptre eſt la juſtice même;
La ſainteté ton diadême;
C'eſt le Ciel qui t'a ſacré Roi,
Il a ſur ton front adorable
Verſé l'onction ineffable
Qui n'étoit faite que pour toi.

❋

La canelle, l'ambre, & la myrrhe,
Parfument tes palais charmans:
Tout ce que l'Arabe respire,
S'exhale de tes vêtemens.
De nos plus lointaines Provinces
Les filles des Rois & des Princes
Viennent contempler à ta cour
L'auguste Reine qui partage
Et ton empire & notre hommage,
Brillant objet de ton amour.

❋

O Fille tendrement chérie,
Maintenant je m'adresse à vous:
Oubliez parens & patrie,
Pour ne songer qu'à votre Epoux:
Que votre douceur le captive,
Et ne soyez plus attentive
Qu'à lui plaire, & qu'à l'honorer.
Il est le Souverain suprême,
Votre Maître, votre Dieu même:
Tout l'Univers doit l'adorer.

❋

Les plus grands Potentats du Monde
Vont devenir vos Courtisans:
Dans une humilité profonde
Ils vous offriront leurs présens.
La beauté vaine & passagere
N'est point en vous ce que révere
Un cœur de vous seule enchanté:
Votre vertu fait votre empire;
C'est dans votre âme qu'on admire
Votre véritable beauté.

✻

Brillante Reine, Epouse heureuse,
Quel pompeux cortége vous suit!
Contemplez la troupe nombreuse
Qui vers votre Epoux vous conduit.
Que de Princesses étrangeres
Vont pour vous oublier leurs meres!
* Quel essain de jeunes beautés!
Dans cette cour qui vous adore,
Pourrez-vous regretter encore
Les lieux que vous avez quittés?

✻

Votre famille florissante
Effacera ce souvenir:
Une postérité puissante
Ne cessera de vous benir.
Par elle je vois la victoire
Affermir par-tout votre gloire,
Et vos triomphes éclatans:
Ce Cantique qui les révéle
Sur la Terre à vos loix fidelle,
Sera chanté dans tous les tems.

* Sous l'image de ces jeunes filles qui suivant l'ancien usage, amenoient l'épouse à l'époux, sont représentées les Nations idolâtres qui accourent à l'Eglise, & forment son cortége.

ODE



ODE

TIRÉE DU PSEAUME LXVIII.*

Jésus-Christ souffrant.

O Mon Dieu, sauvez-moi, je péris : accourez,
Calmez ces vents cruels, contre moi conjurés :
Repoussez promptement ces flots que la tempête
Rassemble sur ma tête.

Mes cris & mes regards s'élévent vers les Cieux ;
Mais ma langue se lasse aussi-bien que mes yeux :
Ma vue est affoiblie, & ma voix va s'éteindre
A force de me plaindre.

Pour me perdre, Seigneur, on se croit tout permis,
Et j'ai moins de cheveux que je n'ai d'ennemis ;
Chaque jour s'en accroît, malgré mon innocence,
Le nombre & l'insolence.

Pour-

* Le sujet de ce Pseaume est le même que celui du XXI. & comme la premiere partie est pareillement une Priere de douleur, j'ai suivi la même mesure de vers, qui par son harmonie est conforme à la tristesse.

*

Pourquoi fait-on payer celui qui ne doit rien?
C'eſt à vous que je dois, hélas! je le ſçais bien;
C'eſt à vous ſeul auſſi, c'eſt à votre colere
Que je veux ſatisfaire.

*

Mais ne permettez pas que vos Saints, dont la foi
Attend que votre amour ſe déclare pour moi,
Rougiſſent de ma honte, & de ma délivrance
Perdent toute eſpérance.

*

C'eſt pour vous que je ſouffre, ils ne l'ignorent pas.
Etranger même aux yeux de mes freres ingrats,
Ils m'abandonnent tous, & le Fils de ma mere
Inſulte à ma miſere.

*

C'eſt vous que je veux voir chéri, craint, adoré:
D'un ſaint zéle pour vous mon cœur eſt dévoré;
Et pour vous mon amour contre moi les anime:
Voilà quel eſt mon crime.

*

Je crois les attendrir par mon jeûne & mes pleurs:
Je gémis, je ſoupire: inutiles douleurs!
Sur le ſac & la cendre envain je m'humilie,
Tout leur paroît folie.

*

De moi ſont occupés ceux que n'occupe rien:
Je ſuis de leurs repas l'éternel entretien,
Le ſujet des chanſons, & des traits de ſatyre
Que le vin leur inſpire.

Ce

*

Ce n'est donc plus qu'à vous, que je puis m'adresser:
Entre eux & moi, c'est vous qui devez prononcer.
Ce qu'ils m'ont fait souffrir, devant vous je l'expose,
Grand Dieu, jugez ma cause.

*

Mais l'orage redouble: ô moment plein d'horreur!
Les vagues & les vents raniment leur fureur:
Et jusqu'au fond des eaux dont le sein va se fendre,
Je suis prêt à descendre.

*

Ah! Seigneur, il s'entr'ouvre: étendez votre bras;
Que l'abîme sur moi ne se referme pas.
Voulez-vous qu'à vos yeux la mer m'ensevelisse?
Que la mort m'engloutisse?

*

Protégez l'innocent qui n'espere qu'en vous,
Et ne permettez pas qu'un injuste courroux
Triomphe de celui dont le cœur vous adore,
Dont la voix vous implore.

*

Hélas! j'avois prévu leur rage & mon malheur,
J'avois sçu préparer mon âme à la douleur:
Mais pouvois-je m'attendre à l'excès incroyable
Des maux dont on m'accable?

*

Un peuple tout entier en est le spectateur.
J'y demande, j'y cherche un seul consolateur,
Et je n'y puis trouver un cœur dont la tendresse
Partage ma tristesse.

*

Quand d'une ardente soif j'ai senti le tourment;
Ils ont connu ma peine à mon gémissement:
Mais que m'ont-ils offert pour appaiser ma plainte?
Du fiel, & de l'absynthe.

*

Qu'ils soient eux-mêmes enivrés
De leur breuvage détestable,
Et qu'on leur présente à leur table
Les poisons qu'ils m'ont préparés.

*

Qu'ils soient privés de la lumiere;
Et qu'étendant toujours les bras,
Courbés jusques sur la poussiere,
Ils chancellent à chaque pas.

*

Que leurs provinces ravagées
Soient désertes dans tous les tems;
Que dans leurs villes saccagées,
Il ne reste plus d'habitans.

*

Est-il un pardon pour leur crime?
Loin de respecter mon malheur,
N'ont-ils pas sur votre victime
Ajouté douleur à douleur?

*

Qu'ils comblent enfin la mesure
De leurs exécrables forfaits:
Et faites-leur avec usure
Payer tous les maux qu'ils m'ont faits.

Que

*

Que d'affreux remords pourfuivie
Leur race vous implore envain.
Que fon nom, * du Livre de vie,
Soit effacé de votre main.

*

Pour moi, pauvre, & fouffrant, mais rempli d'efpérance,
Moi qui dans vos bontés ai mis mon affurance,
J'annoncerai bientôt mon bonheur aux mortels
Et mes chants vous feront, Seigneur, plus agréables,
Qu'à vos yeux ne le font ces taureaux innombrables
Dont le fang tous les jours arrofe vos autels.

*

Vous fur qui des méchans la fureur fe déploie,
Contemplez mon triomphe, & treffaillez de joie.
Quels que foient vos tourmens, cherchez Dieu, vous vivrez.
Oui, par lui quelque jour confolés de leurs peines,
Les malheureux captifs verront tomber leurs chaînes:
Ce Dieu rappellera fes peuples égarés.

Sion

* *Que fon nom*, &c. Toutes ces expreffions qui annoncent la plus terrible des punitions temporelles, ne doivent point s'entendre d'une réprobation éternelle; puifque le Prophéte prédit enfuite le rappel des Juifs, fous l'image du retour d'une captivité. Il n'a point été parlé de celle de Babylone dans tout le Pfeaume.

Sion doit rassembler ses pierres dispersées:
Sion relevera ses villes renversées:
Leurs murs renfermeront de nouveaux citoyens:
Et Juda rétabli dans le champ de ses peres,
Si long-tems cultivé par des mains étrangeres,
Laissera ses enfans héritiers de ses biens.





ODE

TIRÉE DU PSEAUME LXXII.

Doutes sur la Providence causés par la prospérité des Méchans.

QUE pour une âme fidelle
Le Seigneur a de bonté!
Le vrai bonheur est pour elle,
Et moi j'en avois douté,
Surpris des jours agréables
Que couloient d'heureux coupables,
Mes yeux en furent troublés:
Jaloux d'un sort si paisible,
Dans ma carriere pénible,
Mes pas furent ébranlés.

✱

Par des routes difficiles
Quand je marche avec douleur,
Quels sont ces hommes tranquilles
Que respecte le malheur?
Fils aînés de la fortune,
Exempts de la loi commune
Qui nous condamne à souffrir,
Et paitris par la Nature
D'une terre bien plus pure,
Sont-ils exempts de mourir?

L'induſtrieuſe élégance
Préſide à tous leurs plaiſirs,
Et ſemble à leur indolence
Epargner juſqu'aux deſirs.
Dans les feſtins qu'elle ordonne
Tous les mets qu'elle aſſaiſonne
Piquent leurs ſens endormis;
Et la molleſſe à leurs tables
Verſe les vins délectables
Qui leur donnent tant d'amis.

A leur rang puis-je prétendre,
Moi pauvre, moi malheureux?
Ils ſçavent bien me l'apprendre,
Je ne ſuis fait que pour eux.
De leurs dédaigneux caprices,
Salaires de mes ſervices,
Pourquoi ſerois-je ſurpris?
Pleins de leur grandeur extrême
Ceux qui bravent le Ciel même
M'honorent de leurs mépris.



Si tu regardes la Terre,
La peux-tu voir ſans courroux,
Grand Dieu, que fait ton tonnerre?
Qu'il parte, & nous venge tous.
Hélas! envain pour te plaire,
J'impoſe ta loi ſévere
A mes pas obéïſſans.
Pardonne-moi ces murmures.
Je lave envain mes mains pures
Au milieu des innocens.

Qu'il

*

Qu'ai-je dit? plaintes injustes!
Je les cherche, ils ne sont plus.
Déjà nos Maîtres augustes,
A mes yeux sont disparus.
Que de grandeurs terrassées!
Que de pompes éclipsées!
Pompes qui m'avoient trompé,
Plus vaines que la folie
D'un vain songe, qu'on oublie
Quand le jour l'a dissipé.

*

Hélas! ma perte étoit prête,
Mais Dieu m'a pris par la main,
M'a tiré de la tempête,
Et m'a placé dans son sein.
Mon âme reconnoissante,
D'un tendre amour languissante,
Ne cherche plus d'autre appui:
C'est lui seul que je demande,
Et ma gloire la plus grande
Est de m'attacher à lui.

*

C'en est fait, des biens du Monde
Je connois la vanité.
Mon Dieu sur toi seul je fonde
Toute ma prospérité.
Je te prens pour mon partage,
Dieu de mon cœur, je m'engage
A t'aimer, à te servir.
O félicité durable!
O fortune véritable
Que rien ne peut me ravir!

O D E

Tire'e du Pseaume LXXXI.*

Contre les mauvais Juges.

Juges ouvrez les yeux, tremblez Dieux de la Terre,
Le Dieu du Ciel arrive armé de son tonnerre:
Nos soupirs vers lui sont montés:
Ce Dieu préte l'oreille à tous tant que nous sommes:
Ce Dieu juge à son tour ceux qui jugent les hommes:
Il vient, il vous parle: écoutez.

*

Serez-vous donc toujours vendus à l'injustice?
De votre ambition, & de votre avarice
Quand faut-il esperer la fin?
Que fait auprès de vous ce riche méprisable?
Pourquoi n'y vois-je point l'indigent qu'il accable?
Jugez le Pauvre & l'Orphelin,

Eh

* M. Bossuet, dans sa belle Préface sur les Pseaumes, faisant remarquer la grande Poësie qui y régne, prend celui-ci pour exemple, quoique très-court: que de figures, d'images, & de fictions y regnent! Le Prophéte annonce aux Juges que Dieu va les venir juger eux-mêmes. Dieu vient, leur parle: les Juges se taisent. Le Prophéte étonné de leur stupidité leur parle à son tour, & n'ayant plus d'espérance, prie Dieu de venir lui-même établir sur la Terre le siége de sa justice.

✻

Eh quoi! l'humble soupire, & vous êtes tranquilles?
Quoi! de vos tribunaux, ses plus sacrés azyles,
L'Innocent ne peut approcher!
S'il gémit sous les mains du méchant qui l'opprime,
S'il y périt, sa mort deviendra votre crime:
C'est à vous de l'en arracher.

✻

Que lui répondront-ils? hélas! pour lui répondre,
Que dis-je, pour l'entendre, & se sentir confondre,
Leurs esprits sont trop aveuglés.
Ils se taisent, ô honte! ô stupide ignorance!
O terre! desormais tu n'as plus d'espérance,
Tes fondemens sont ébranlés.

✻

Vous que j'ai nommés Dieux, rentrez dans la poussiere.
Envain celui qui craint votre puissance altiere,
Vous porte son encens flatteur;
Au tombeau, comme lui, vous devez tous descendre:
La mort réünira dans une même cendre,
Et l'idole & l'adorateur.



Et toi qui vois les maux que souffre l'innocence,
Leve-toi donc, Seigneur, prens en main sa défense:
Elle attend son secours de toi:
Ta présence peut seule adoucir son martyre:
Nous sommes tes sujets, la Terre est ton empire:
Vien toi-même y donner la loi.



O D E

Tirée du Pseaume LXXXII.

Contre les Ennemis de Dieu & de sa Religion.

Qui peut te disputer l'empire ?
Qui se croira semblable à Toi ?
Cependant, grand Dieu, l'on conspire
Contre ta puissance, & ta Loi.
Et tu restes dans le silence !
Et tu permets que ta clémence
Tienne ton courroux enchaîné !
C'est ton saint Nom que l'on blasphême :
C'est ta querelle : c'est toi-même
Qu'attaque l'impie effréné.

❋

Semblables aux mers qui mugissent
Lorsque leurs flots sont irrités,
Toujours murmurent & frémissent
Ceux que ta gloire a révoltés.
Ton peuple est l'objet de leur haine,
Sa présence, ont-ils dit, nous gêne,
C'est trop long-tems la soutenir.
Exterminons qui nous méprise.
Que notre vengeance en détruise
Et la race, & le souvenir.

✱

N'es-tu plus ce Dieu redoutable,
Ce Dieu qui livroit autrefois,
A notre glaive impitoyable,
Tant de Peuples; & tant de Rois,
Iduméens, Ismaélites,
Cananéens, Amalécites,
Madianites, Tiriens?
De cadavres quelles montagnes,
Dont s'engraisserent les campagnes,
Ou que dévorerent les chiens!

✱

Prépare à de plus grands coupables
Un plus terrible châtiment:
Livre ces esprits méprisables
Au vertige, à l'aveuglement.
Fai que moins stable qu'une roue,
Ou que la paille, dont se joue
La plus foible haleine du vent,
Voltige leur âme insensée;
Et que de pensée en pensée
Elle s'égare à tout moment.

✱

Fai que la discorde cruelle,
Inséparable de l'erreur,
A toute heure entre eux renouvelle
Son insatiable fureur;
Comme l'on voit dans le ravage
Que des vents excite la rage,
La flamme aux arbres s'attacher;
D'arbre en arbre les feux s'étendent,
De branche en branche ils se répandent;
Et la forêt n'est qu'un bucher.

*

Couvre leurs fronts d'ignominie :
Que leurs yeux, & que tous leurs traits,
D'un cœur dont ta paix eſt bannie,
Décellent les remords ſecrets.
Que l'inquiétude, la crainte,
La triſteſſe ſoit toujours peinte :
Qu'enfin l'opprobre & le malheur
Les contreignent à reconnoître
Que le Dieu du Ciel eſt leur Maître,
Et qu'il ſe nomme le Seigneur.



ODE



O D E

Tire'e du Pseaume LXXXIII.

Transports d'une Âme qui soupire pour le Ciel.

Que la demeure où tu résides,
Dieu puissant, a d'attraits pour moi!
Et que mes transports sont rapides
Quand mon cœur s'éleve vers toi!
Mon âme tombe en défaillance:
Que ma flamme a de violence!
Mon Dieu, que mon zéle est fervent!
Oui, tout plein de l'objet que j'aime,
Mon cœur se trouble, & ma chair même
Tressaille au nom du Dieu vivant.

*

Dans les déserts la tourterelle
Loin du chasseur va se cacher,
Et trouve un azyle pour elle
Dans le sein de quelque rocher.
Loin du monde, où tout me désole,
C'est à ton temple que je vole:
Et dans l'ombre de ce saint lieu
Toujours caché, toujours tranquille,
Tes autels seront mon azyle,
Mon Roi, mon Seigneur, & mon Dieu.

*

Tandis que ta sainte assemblée
Y forme des concerts charmans
Notre aride & sombre vallée
Retentit de gémissemens.
Que la carriere est longue & rude!
De tristesse & de lassitude
Que de voyageurs abattus!
Mais celui que ta main souleve,
De vertus en vertus s'éleve
Jusqu'à la source des vertus.

*

C'est à toi-même qu'il arrive
Sur les aîles de son amour.
Quand mon âme ici-bas captive
Le suivra-t-elle en ce séjour!
Hélas! de loin je le contemple:
Un seul jour passé dans son temple
Est bien plus cher à mes desirs,
Qu'une longue suite d'années
Aux yeux du monde fortunées,
Qu'un siécle entier de ses plaisirs.

*

A la porte du sanctuaire
N'être admis qu'au dernier des rangs,
Est un honneur que je préfére
A toutes les faveurs des Grands.
Chez eux habitent les caprices,
Les trahisons, les injustices;
Mais dans la maison du Seigneur
Rien de souillé n'ose paroître:
La sainte majesté du Maître
En fait le temple du bonheur.

*

Qu'un cœur touché de tes promeſſes
Trouve de charmes dans ta loi !
O Dieu, prodigue en tes largeſſes,
Heureux qui n'eſpere qu'en toi !
Si nous marchons dans l'innocence
Nous recevrons ta récompenſe,
Et nous ne ſerons point jaloux,
Qu'ornés de nos mêmes couronnes,
Les pécheurs à qui tu pardonnes,
Près de toi brillent avec nous.



ODE

Tirée du Pseaume CII.

Elevations à Dieu par l'humble reconnoiſſance de ſes bontés.

QU'EN moi tout parle, & tout s'enflâme:
Que mon cœur, ma bouche, & mon âme,
Béniſſent le Nom du Seigneur.
Oui, mon âme, béni ſa gloire;
Pourrois-tu perdre la mémoire
De celui qui fait ton bonheur?

*

C'eſt le Maître que je veux ſuivre:
J'étois mort, il m'a fait revivre:
Il m'a cherché dans le tombeau.
Sa voix a ranimé ma cendre:
Des jours qu'il a voulu me rendre,
Je lui conſacre le flambeau.

*

Mon cœur à ſa main s'abandonne,
Et ſa grace qui m'environne
En écarte toute langueur.
L'aigle au printems qui ſur ſes ailes
Voit briller ſes plumes nouvelles,
Eſt l'image de ma vigueur.

✱

Grand Dieu, la timide innocence
Que perſécute l'inſolence,
Trouve en toi ſon libérateur.
Que ne fis-tu point pour nos peres,
Lorſque touché de leurs miſeres,
Tu te montras leur protecteur!

✱

Par tes menaces redoutables
Tu ſçais effrayer les coupables;
Mais ta colere n'a qu'un tems:
Et jamais tes juſtes vengeances,
A la grandeur de nos offenſes,
Ne meſurent les châtimens.

✱

Envain nous t'irritons ſans ceſſe:
Le premier remords qui nous preſſe
Nous rend un regard de tes yeux.
Tu pardonnes, & ta clémence
S'étend plus loin que la diſtance
De la Terre au ſommet des Cieux.

✱

Pere tendre, Pere adorable,
Oui, je ſuis un enfant coupable,
Un fils indigne de ce nom;
Mais tu ſçais bien ce que nous ſommes;
Tu n'ignores pas que les hommes
Ne ſont paîtris que de limon.

✱

Poudre legere, cendre vile,
Tout notre édifice fragile,
Au moindre ſouffle va périr:
Et notre vie infortunée
Eſt cette fleur qu'une journée
Voit naître, briller, & mourir.

*

Qu'au matin je la trouvois belle!
Quel éclat! que d'attraits sur elle
La Nature avoit répandus!
Le soir envain je l'ai cherchée,
Les vents cruels l'ont arrachée:
Sa place ne se trouve plus.

*

Triste fleur, tu n'es pas l'image
De ces hommes, dont le courage
Vers Dieu s'éleve constamment.
Sa gloire est l'objet de leur zéle,
Et dans cette gloire éternelle,
Ils vivront éternellement.

*

Au haut du Ciel ce Dieu réside,
Suprême Arbitre, qui préside,
A l'empire de l'Univers.
Anges, que sa Majesté sainte
Pénétre d'amour & de crainte,
Elevez vers lui vos concerts.

*

Interprétes de ses oracles,
Exécuteurs de ses miracles,
Vous qu'environne sa splendeur,
Rendez-lui d'éternels hommages,
Et qu'ici-bas tous ses ouvrages,
Avec vous chantent sa grandeur.

*

Garderai-je un ingrat silence,
Quand tout m'annonce la présence
De celui qui fait mon bonheur?
Qu'en moi tout parle, & tout s'enflâme:
Que mon cœur, ma bouche, mon âme,
Bénissent le nom du Seigneur.

ODE



ODE

TIRE'E DU PSEAUME CIX. *

Royaume de Jésus-Christ qui commencera par la Judée: sa naissance éternelle; son sacerdoce; ses conquêtes.

LE Maître de tout l'Univers
A dit au Maître que je sers:
Vien t'asseoir à ma droite; attens que mon tonnerre
Frappe, & renverse sous tes pieds
Ceux qui t'osent faire la guerre:
Atten que mon courroux les ait tous foudroyés.

✱

Oui, c'est de Sion que tu dois
A la Terre donner tes loix:
C'est de-là que par-tout se répandra ta gloire.
Malgré tant de fiers ennemis
Qui te disputent la victoire,
Ton sceptre s'étendra sur l'Univers soumis.

Dans

* Ce Pseaume appliqué à Jésus-Christ par Jésus-Christ même, par saint Pierre, & par saint Paul, ne peut être appliqué à aucun Prince, puisqu'il annonce un Roi égal à Dieu, assis à sa droite, engendré avant les Astres, Pere éternel, & vainqueur de toutes les Nations.

*

Dans le tems, dans l'éternité
Réside en toi la majesté.
C'est toi qui revêtu de gloire & de puissance,
Raïonnant d'un éclat divin,
Dans mon sein reçois ta naissance
Avant le jour, avant l'étoile du matin.

*

Ainsi t'a parlé le Seigneur:
C'est lui qui t'éleve à l'honneur
D'un sacerdoce auguste, à l'homme inconcevable;
Et par un serment solemnel,
Dont l'arrêt est irrévocable,
Dans un ordre nouveau te fait Prêtre éternel.

*

Près de toi combattant pour toi,
Il semera par-tout l'effroi,
Les ravages cruels, les ruines sanglantes.
Que la Terre verra d'horreur!
Et que de têtes insolentes
Ecrasera son bras au jour de sa fureur!

*

* Notre intrépide conquérant,
Traversant le triste torrent,
Goûtera de ses eaux l'amertume cruelle;
Mais son courage dans les maux
Rendra sa couronne immortelle:
Son triomphe sera le prix de ses travaux.

* *Notre intrépride conquérant.* Dans ce dernier verset moins clair que les autres, le Prophéte fait entendre que celui qu'il vient de chanter, quoiqu'égal à Dieu, ne sera vainqueur de la Terre qu'après avoir traversé le torrent des miseres de la vie humaine.

ODE



O D E.

L'Ouvrage des six jours.

L'ETERNEL va sortir d'un éternel silence.
Il veut créer le Monde. Il l'a voulu toujours.
Rien ne commence en lui : hors de lui tout commence,
Et le tems, & les jours.

✵

Les Cieux ne sont encor qu'une masse imparfaite;
La Terre un sombre amas de principes confus.
Que la lumiere soit. Il l'a dit; elle est faite;
Et le cahos n'est plus.

✵

I. O jour, premier des jours, où nâquit la lumiere,
Brillant écoulement de la Divinité,
Ruisseau pur, qui répand sur la Nature entiere
La vie & la beauté!

✵

C'est à toi, vrai raïon, sainte & céleste flâme,
Eternelle clarté, que j'adresse mes vœux:
Lumiere de lumiere, éclaire de mon âme
Le cahos ténébreux.

Sou-

✻

Soumettez-vous, mortels; que votre Foi détruise
Ces Mondes qu'à son gré bâtit votre Raison;
Et ne rougissez pas de quitter pour Moïse,
Descartes, & Newthon.

✻

II. Quel spectacle pompeux! quelle magnificence!
Quand les eaux tout à coup s'élevant dans les airs,
Forment, en s'étendant, comme une voute immense
Dont les Cieux sont couverts.

✻

Qui la soutient? celui qui sur nous peut suspendre
Ces nombreux amas d'eau, de nos mers attirés:
Celui qui les enleve, & qui les fait descendre
Dans nos champs alterés.

✻

Qu'il nous aime bien plus, quand sa grace féconde
De sa prodigue main descend au fond d'un cœur,
L'arrose, l'amollit, le pénétre, l'inonde,
Le remplit de vigueur!

✻

Heureux qui dans sa soif est abreuvé par elle!
Heureux qui peut puiser au torrent précieux,
Dont l'onde qui retourne à sa source éternelle
Rejaillit jusqu'aux Cieux!

✻

III. Mais les flots cependant couvroient la face entiere
Du séjour dont nos biens deviendront l'ornement;
Et la mer à grand bruit rouloit sur la poussiere
De l'aride élément.

Il

❋

Il eſt tems que d'un lit la priſon la reſſerre.
Un vaſte abîme s'ouvre, elle en murmure envain :
Dieu lui parle; elle fuit, elle y tombe, & la Terre
Fait paroître ſon ſein.

❋

Tu l'embellis par-tout, ô verdure naiſſante :
Herbes, fruits, plantes, fleurs, arbres, vous croiſſez tous.
Ah! d'heureux habitans une race innocente
L'orneroit mieux que vous.

❋

Aujourd'hui condamnée à nourrir un coupable,
Cette Terre en gémit, & demande en ſecret
Qu'on la délivre enfin du fardeau mépriſable
Qu'elle porte à regret.

❋

IV. Toi, que de la Nature on appelle le Pere,
La lumiere, & les fruits déjà t'ont précédé.
Pourquoi ne viens-tu pas? celui qui nous éclaire
Ne t'a point demandé.

❋

Que ſa grandeur éclate en brillans caractéres!
Pour l'annoncer encore il t'appelle à ton tour.
Vien répandre par-tout tes raïons ſalutaires :
Vien préſider au jour.

❋

Tu parois, ô Soleil : ta gloire incomparable
Efface le flambeau qui préſide à la nuit.
D'étoiles devant toi quelle armée innombrable
Se diſſipe & s'enfuit!

Ainſi,

✱

Ainsi, près des clartés, grand Dieu, que tu révéles,
Qu'est-ce que ma Raison dans son jour le plus beau?
Malheureux qui se fie aux foibles étincelles
De ce pâle flambeau.

✱

V. Tandis qu'enfans des eaux les poissons en silence
Vont partager entre eux les fleuves & les mers;
Enfant des eaux, comme eux, l'oiseau chante, & s'élance
Dans l'empire des airs.

✱

D'une vitesse égale, à l'instant se répandent
Des liquides états les citoyens nouveaux,
Egalement conduits par des rames qui fendent
Ou les airs, ou les eaux.

✱

VI. O Terre, enfante aussi ta famille admirable;
Rampez, marchez, courez, animaux sur son sein,
D'un Ouvrier habile, autant qu'inépuisable,
Remplissez le dessein.

✱

Que son chef-d'œuvre enfin se hâte de paroître.
Oui, Seigneur, il est tems d'accomplir ton projet.
Pourquoi délibérer? l'Univers veut un Maître;
Ta grandeur un sujet.

✱

Tu paîtris une boue, & tu souffles sur elle.
L'homme en sort; sur son front ta main grave tes traits.
Puisse, hélas! sur ce front une image si belle
Ne s'altérer jamais!

Tu

✱

Tu vas donc l'établir Roi de la Terre entiere :
Qu'il regne, tu le veux ; mais qu'il regne après toi.
Pourroit-il oublier si près de sa poussiere
Celui qui l'a fait Roi ?

✱

Tout est fini, tu vois d'un œil de complaisance,
Tant d'êtres différens que tu voulus créer.
Ce brillant Univers, l'œuvre de ta puissance,
Tu daignes l'agréer.

✱

O spectacle à tes yeux plus beau, plus admirable,
Grand Dieu, lorsque ton fils viendra t'offrir un jour
Cet Univers lavé dans son sang adorable,
L'œuvre de son amour !



ODE

TIRÉE D'ISAÏE C. XIV.

Cantique des Juifs à leur délivrance de Babilone.

COMMENT eſt diſparu ce maître impitoyable!
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés
Sommes-nous ſoulagés!
Le Seigneur a briſé le ſceptre redoutable,
Dont le poids accabloit les humains languiſſans,
Ce ſceptre qui frappa d'une plaie incurable
Les peuples gémiſſans.

Nos cris ſont appaiſés, la Terre eſt en ſilence:
Le Seigneur a dompté ta barbare inſolence,
O fier, & rigoureux tyran!
Les cédres mêmes du Liban
Se réjouïſſent de ta perte:
Il eſt mort, diſent-ils, & l'on ne verra plus
La montagne couverte
Des reſtes de nos troncs par le fer abattus.

Roi cruel, ton aſpect fit trembler les lieux ſombres:
Tout l'Enfer ſe troubla, les plus ſuperbes ombres
Coururent pour te voir.
Les Rois des nations deſcendant de leur trône,
T'allerent recevoir.
Toi-même, dirent-ils, ô Roi de Babilone,
Toi-même, comme nous, te voilà donc percé,
Sur la pouſſiere renverſé,
Des vers tu deviens la pâture,
Et ton lit eſt la fange impure.

Com-

✻

Comment es-tu tombé des Cieux,
Aſtre brillant, fils de l'aurore ?
Puiſſant Roi, Prince audacieux,
La Terre aujourd'hui te dévore.
Comment es-tu tombé des Cieux,
Aſtre brillant, fils de l'aurore ?

✻

Dans ton cœur tu diſois, à Dieu même pareil
J'établirai mon trône au-deſſus du Soleil;
Et près de l'Aquilon ſur la montagne ſainte
J'irai m'aſſeoir ſans crainte:
A mes pieds trembleront les humains éperdus;
Tu le diſois, & tu n'es plus.

✻

Les paſſans qui verront ton cadavre paroître,
Diront, en ſe baiſſant, pour te mieux reconnoître:
Eſt-ce-là ce mortel, l'effroi de l'Univers,
Par qui tant de captifs ſoupiroient dans les fers,
Ce mortel, dont le bras détruiſit tant de villes,
Sous qui les champs les plus fertiles
Devenoient d'arides déſerts ?

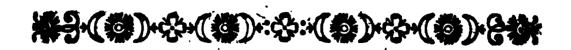
✻

Tous les Rois de la Terre ont de la ſépulture
Obtenu le dernier honneur.
Toi ſeul privé de ce bonheur,
En tous lieux rejetté, l'horreur de la nature,
Homicide d'un peuple à tes ſoins confié,
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.

*

Qu'on prépare à la mort ses enfans misérables:
La race des méchans ne subsistera pas:
Courez à tous ses fils annoncer le trépas.
Qu'ils périssent: l'auteur de leurs jours déplorables
Les a remplis de son iniquité.
Frappez, faites sortir de leurs veines coupables,
Tout le malheureux sang dont ils ont hérité.





ODE

Les Vertus Chrétiennes.

TOI qui possédes la puissance,
La grandeur, & la majesté:
Toi qui tiens sous ta dépendance
Notre orgueilleuse volonté,
O Roi des Rois, Maître des Maîtres
Etre par qui sont tous les êtres,
Centre, & lumiere des esprits:
De toi seul nos vertus descendent,
Et de ta source se répandent
Sur les hommes que tu chéris.

❋

Dans l'horreur d'une nuit si noire,
Qui peut vers toi marcher sans toi?
C'est toi qui m'ordonnes de croire,
C'est toi qui me donnes la foi.
Dans son audace sacrilége
Quand l'Impie à toute heure assiége
Mon cœur fidéle à te servir;
Je sçais sur qui je me repose,
Et dans quelles mains je dépose
Le trésor qu'on veut me ravir.

❋

Sur nous que de vapeurs funébres,
A vomi l'abîme infernal!
De la puissance des ténébres
Est ce ici le moment fatal?

Que de colonnes renversées!
Que de lumieres éclipsées!
Quel nuage vient nous couvrir!
Non, mon espoir ne peut s'éteindre:
La tempête n'est point à craindre
Quand le vaisseau ne peut périr.

✱

L'homme promet, frivole attente:
Le mensonge marche après lui.
Malheur à la main imprudente
Qui d'un roseau fait son appui.
Mais Dieu soutient celui qui l'aime.
J'en crois ton oracle suprême,
Grand Dieu, tu ne trompes jamais.
Tu parles, ta parole est stable,
Mon espérance inébranlable
Attend tout ce que tu promets.

✱

Quels sermens nous fait ta tendresse,
Et que de gages inouïs!
C'en est trop. Sûr de ta promesse,
Je n'espére plus, je jouïs.
Mon amour me donne des ailes,
Et vers tes clartés éternelles
Par lui je me sens emporté.
Oui, je vole jusqu'à ta gloire:
Déja j'y suis, & je crois boire
Au torrent de ta volupté.

✱

Ici bas compagne fidelle
De l'Espérance au front serain,
La Charité marche avec elle,
Et la Foi leur donne la main.

Liens sacrés, nœuds adorables,
Qui les rendent inséparables,
Et que Dieu seul peut desunir.
Le tems d'esperer & de croire
Finit au grand jour de sa gloire:
Le tems d'aimer ne peut finir.

*

Oui, tu seras toujours la même,
Et ton tems est l'éternité,
Divine ardeur, vertu suprême,
Inaltérable Charité.
Si toujours ton feu nous anime,
Malgré la nuit qui nous opprime,
Et malgré le poids de nos corps;
Quand l'objet dont tu nous enflâmes,
Sans voile éclairera nos âmes,
Qu'il rallumera tes transports!

*

Quand brillera-t-il sur nos têtes
Ce jour si cher à notre espoir!
Ce grand jour que tu nous apprêtes,
Jour qui n'aura jamais de soir;
Que sa lumiere sera pure!
Nous n'en pouvons dans la Nature
Trouver que d'imparfaits crayons;
Ce Soleil n'a rien qui l'égale,
Quoiqu'au haut des Cieux il étale
La pompe de tant de rayons.

*

Sur cette Terre infortunée,
Quel tems cruel & ténébreux!
O détestable destinée,
Jours pénibles & rigoureux!

Mais si nous semons dans les larmes,
Que la récolte aura de charmes,
Au sein de l'éternel séjour!
Et quel prix heureux de nos peines,
Quand nous entrerons les mains pleines
Des fruits qu'aura produit l'amour!

*

Fai-les, Seigneur, germer & croître
Dans nos cœurs épris de ta loi.
A tes yeux nous pourrons paroître
Si tu nous rends dignes de toi.
Les vertus que tu nous commandes,
La moisson que tu nous demandes,
C'est de toi que nous l'attendons:
Le travail est notre partage,
Mais le succès est ton ouvrage,
Et nos richesses sont tes dons.



ODE.



ODE.

Les larmes de la Pénitence.

GRACE, grace, suspens l'arrêt de tes vengeances.
Et détourne un moment tes regards irrités.
J'ai péché, mais je pleure : oppose à mes offenses,
Oppose à leur grandeur, celle de tes bontés.

✱

Je sçais tous mes forfaits, j'en connois l'étendue :
En tous lieux, à toute heure ils parlent contre moi.
Par tant d'accusateurs mon âme confondue
Ne prétend pas contre eux disputer devant toi.

✱

Tu m'avois par la main conduit dès ma naissance,
Sur ma foiblesse envain je voudrois m'excuser.
Tu m'avois fait, Seigneur, goûter ta connoissance :
Mais, hélas! de tes dons je n'ai fait qu'abuser.

✱

De tant d'iniquités la foule m'environne,
Fils ingrat, cœur perfide, en proie à mes remords :
La terreur me saisit ; je frémis, je frissonne ;
Pâle, & les yeux éteints, je descens chez les morts.

✱

Ma voix sort du tombeau ; c'est du fond de l'abîme
Que j'élève vers toi mes douloureux accens :
Fai monter jusqu'aux pieds de ton trône sublime
Cette mourante voix, & ces cris languissans.

*

O mon Dieu... Quoi, ce nom je le prononce encore?
Non, non, je t'ai perdu, j'ai cessé de t'aimer.
O Juge, qu'en tremblant je supplie, & j'adore:
Grand Dieu, d'un nom plus doux je n'ose te nommer.

*

Dans le gémissement, l'amertume, & les larmes,
Je repasse des jours perdus dans les plaisirs;
Et voilà tout le fruit de ces jours pleins de charmes,
Un souvenir affreux, la honte, & les soupirs.

*

Ces soupirs devant toi sont ma seule défense:
Par eux un criminel espere t'attendrir.
N'as-tu pas en effet un trésor de clémence?
Dieu de miséricorde, il est tems de l'ouvrir.

*

Où fuir? où me cacher, tremblante créature,
Si tu viens en courroux pour compter avec moi?
Que dis-je? Etre infini, ta grandeur me rassure,
Trop heureux de n'avoir à compter qu'avec toi.

*

Près d'une Majesté si terrible & si sainte,
Que suis-je? un vil roseau: voudrois-tu le briser?
Hélas! si du flambeau la clarté s'est éteinte,
La mêche fume encor, voudrois-tu l'écraser?

*

Que l'homme soit pour l'homme un Juge inexorable,
Où l'esclave auroit-il appris à pardonner?
C'est la gloire du Maître: absoudre le coupable
N'appartient qu'à celui qui peut le condamner.

*

Tu le peux; mais souvent tu veux qu'il te desarme;
Il te fait violence, il devient ton vainqueur.
Le combat n'est pas long; il ne faut qu'une larme.
Que de crimes efface une larme du cœur!

*

Jamais de toi, grand Dieu, tu nous l'as dis toi-même,
Un cœur humble & contrit ne sera méprisé.
Voilà le mien: regarde, & reconnois qu'il t'aime,
Il est digne de toi, la douleur l'a brisé.

*

Si tu le ranimois de sa premiere flâme,
Qu'il reprendroit bientôt sa joie, & sa vigueur!
Mais non, fai plus pour moi, renouvelle mon âme,
Et daigne dans mon sein créer un nouveau cœur.

*

De mes forfaits alors je te ferai justice,
Et ma reconnoissance armera ma rigueur:
Tu peux me confier le soin de mon supplice,
Je serai contre moi mon juge, & ton vengeur.

*

Le châtiment au crime est toujours nécessaire,
Ma grace est à ce prix, il faut la mériter.
Je te dois, je le sçais, je te veux satisfaire:
Donne-moi seulement le tems de m'acquitter.

*

Ah! plus heureux celui que tu frappes en pere:
Il connoit ton amour par ta sévérité.
Ici-bas, quels que soient les coups de ta colere,
L'enfant que tu punis, n'est pas desherité.

*

Coupe, brule ce corps, prens pitié de mon âme;
Frappe, fai-moi payer tout ce que je te doi.
Arme-toi dans le tems du fer & de la flâme:
Mais dans l'éternité, Seigneur, épargne-moi.

*

Quand j'aurois à tes loix obéï dès l'enfance,
Criminel en naissant je ne dois que pleurer.
Pour retourner à toi la route est la souffrance,
Loi triste, route affreuse... entrons sans murmurer.

*

De la main de ton Fils je reçois le calice:
Mais je frémis, je sens ma main prête à trembler;
De ce trouble honteux mon cœur est-il complice?
Je suis le criminel, voudrois-je reculer?

*

C'est ton Fils qui le tient; que ma foi se rallume.
Il en a bu lui-même, oserois-je en douter?
Que dis-je? il en a bu la plus grande amertume,
Il m'en laisse le reste, & je n'ose en goûter.

*

Je me jette à tes pieds, ô Croix, chaire sublime,
D'où l'homme de douleurs instruit tout l'Univers;
Autel, sur qui l'amour embrase la victime;
Arbre, où mon Rédempteur a suspendu mes fers.

*

Drapeau du Souverain qui marche à notre tête;
Tribunal de mon Juge, & trône de mon Roi;
Char du Triomphateur dont je suis la conquête;
Lit où j'ai pris naissance, il faut mourir sur toi.



ODE.

La Mort Chrétienne.

QU'IL périsse ce corps coupable,
Ce honteux fardeau qui m'accable,
Digne victime de la mort.
Qu'il soit dévoré par la tombe;
Qu'on l'y descende, & qu'il retombe
Dans la poussiere dont il sort.

✻

O mort que nous nommons cruelle,
Tu viens frapper ce corps rebelle,
Et terminer notre tourment.
Lorsque d'un moment de souffrance,
On achete sa délivrance,
Est-ce l'acheter chèrement?

✻

A ces esclaves méprisables
Qu'enivrent des biens périssables,
Imprime une juste terreur.
Tu les dépouilles; qu'ils t'abhorrent:
Tu leur ravis ce qu'ils adorent,
C'est pour eux que tu n'es qu'horreur.

✻

Ah! que faussement courageuse
L'âme doit te trouver affreuse,
Quand le néant est son espoir!
Quel espoir de ne rien prétendre!
Quel bonheur de n'en point attendre!
Quel secours de n'en plus avoir!

*

La foi donne le vrai courage:
Pour qui la vie est un voyage,
Le terme n'est point un malheur,
A quelques trésors qu'on l'arrache,
Ce qu'il posséde sans attache,
Il l'abandonne sans douleur.

*

Si son cœur malgré lui soupire;
Si contre un coup qui le déchire,
La nature défend ses droits:
Il est homme; mais sa foi vive
Laisse la nature plaintive
Parler pour la derniere fois.

*

Puisqu'ici bas la destinée
De notre race infortunée
Est de souffrir, & de mourir:
O Ciel, abrége ma carriere;
Que bientôt mon heure derniere
M'épargne le tems de souffrir.

*

Si tu veux retarder cette heure;
S'il faut encor que je demeure,
J'accepte mes jours, & mes maux.
Pour prix de mon obéïssance,
Qu'une mort pleine d'espérance
Soit le terme de mes travaux.

*

Toi qui mourant pour le coupable
Du haut de ta Croix adorable
Ouvris les bras à l'Univers:
Qu'à ce moment où ta justice
Ordonnera mon sacrifice,
Ces bras me soient encore ouverts.

VERS

SUR

MADAME

LOUISE-ADELAIDE D'ORLEANS.

Madame Louise-Adélaïde d'Orleans qui s'étoit faite Religieuse, lorsque le crédit de Philippe d'Orleans son Pere, alors Régent du Royaume, lui donnoit les plus grandes espérances, renonça à la dignité d'Abbesse de Chelles, pour se retirer dans le Monastere de la Magdelaine de Trenel, où après douze ans de retraite & de pénitence, elle mourut le 20. Février 1743.

PLAISIRS, beauté, jeunesse, honneurs, gloire, puissance,
Ambitieux espoir que permet la naissance,
Tout aux pieds de l'Agneau fut par elle immolé.
Elle s'immole encor dans sa retraite même;
Assise au premier rang, son cœur en est troublé.
De ce rang descendue, au seul objet qu'elle aime
En silence attachée, elle embrasse sa Croix.
Victime par l'amour devant Dieu consumée,
Vierge qui jour & nuit tint sa lampe allumée,
En attendant l'Epoux dont elle avoit fait choix.

Dans notre siécle impie éclatantes merveilles!
Les Princes sont changés en humbles Pénitens,
Et voilà par quels coups, Dieu puissant, tu réveilles,
Même en ces derniers jours, la Foi des premiers
tems.



POËSIES

SUR

DIFFERENS SUJETS.



LETTRE

DE L'AUTEUR

AUX LIBRAIRES.

PUisque vous croyez, Messieurs, que l'Edition de Hollande peut faire quelque tort à la vôtre, parce que le Libraire d'Amsterdam, pour augmenter la sienne, y a rassemblé quelques Pieces fugitives, & imprimées dans leur tems; je ne dois pas m'opposer au dessein que vous avez de faire usage du même bien, qui me paroît cependant n'en être un ni pour vous ni pour moi. Quelques-unes de ces Pieces sont des fruits de ma jeunesse, & je n'ai aucune gloire à en attendre; mais heureusement aussi je n'ai point à craindre qu'elles m'attirent le moindre reproche. Comme il ne m'est échappé dans aucun tems de ma vie aucun Vers ni licentieux, ni satyrique, je n'aurai jamais à rougir de mes Ouvrages que devant les Muses.

J'ai l'honneur d'être, &c.





AVERTISSEMENT

Sur l'Epître suivante.

APRÈS les premieres lectures que je fis du Poëme de la Grace, plusieurs de ceux qui l'avoient entendu, m'exhorterent à m'appliquer à la Tragédie, qui me fourniroit, disoient-ils, des sujets plus agréables au goût des hommes, & plus convenables à la Poësie. Peut-être me serois-je laissé séduire, & aurois-je eu la témérité de vouloir approcher du Théatre, dont tant de raisons me doivent éloigner, si des amis plus sinceres, en me représentant les grandes difficultés du Poëme Dramatique, ne m'eussent exhorté en même-tems à ne point profaner une Muse qui avoit consacré à la Religion les prémices de son travail. Ces sages avis firent impression sur moi, & je m'engageai à les suivre par cette Epître, dans laquelle, pour faire voir que les sujets de Piété sont les plus dignes des Vers, je remonte à la naissance de la Poësie, qui chez tous les peuples a tiré son origine de la Religion. J'ai placé l'époque de sa naissance au passage de la Mer Rouge, parce que nous n'avons point de Cantique plus ancien que celui qui fut composé par Moïse après ce grand événement : & voici comme M. Bossuet parle de ces sortes de Cantiques dans son admirable Discours sur l'Histoire Universelle.

verselle. *Les peres les apprenoient à leurs enfans; ils se chantoient dans les Fêtes, & perpétuoient la mémoire des actions les plus éclatantes; de-là est née la Poësie. C'étoit Dieu, & ses œuvres merveilleuses, qui faisoient le sujet de ces Odes. Dieu les inspiroit lui-même, & il n'y a proprement que le peuple de Dieu où la Poësie soit venue par enthousiasme.*

Cette origine de la Poësie prouve combien elle s'est avilie depuis qu'elle a voulu faire de l'Amour son objet favori. On ne peut parler ainsi, sans passer pour un censeur outré. Les hommes prétendent avoir l'heureux privilége de pouvoir sans danger voir les spectacles les plus tendres, & lire les Vers les plus passionnés: cependant Ovide qui connoissoit assez bien toutes les foiblesses du cœur humain, pensoit différemment. Il ne passera point pour un censeur trop sévere, & je puis citer son autorité, parce qu'elle est grande sur cette matiere: ce qui est condamné par Ovide, est bien condamné; c'est lui qui regarde le Théatre comme un lieu fatal à l'innocence.

Ille locus casti damna pudoris habet.

De Art. am. 1.

C'est lui-même qui défend la lecture des Poëtes aussi tendres que lui. C'est Ovide qui avant moi a fait le procès à Sapho, à Catulle, à Tibulle, & qui se l'est fait à lui-même.

Eloquar invitus, teneros ne tange Poëtas:
Submoveo dotes impius ipse meas.
Callimachum fugito, non est inimicus amori,
Et cum Callimacho tu quoque, Coe, noces.
Me certè Sappho, meliorem fecit amicæ,
Nec rigidos mores Teïa Musa dedit.

Carmina quis potuit tutò legisse Tibulli,
Vel tua cujus opus Cynthia sola fuit?
Quis potuit lecto durus discedere Gallo?
Et mea nescio quid carmina dulce sonant.

De remed. Am. v. 757.



EPI-

EPITRE
SUR L'ABUS
Que les Poëtes font de la Poësie.
A M. DE VALINCOURT.

Aux combats de la scéne, envain, cher VALINCOURT,
Des amis trop flatteurs m'excitent chaque jour,
Et m'y font esperer ces éclatans suffrages
Que le Public content donne aux jeunes courages;
Quoique de ce discours le charme dangereux
Tente aisément un cœur de la gloire amoureux:
C'est à tes seuls avis que je prête l'oreille.
Loin de porter envie aux rivaux de Corneille,
A tes sages leçons je veux m'assujettir,
Et choisir des travaux exempts du repentir.

Auroit-il dû jamais allarmer l'innocence,
L'art sublime des Vers si pur en sa naissance;
Art divin, qui reçut de tes nobles transports,
Sainte Religion, sa pompe, & ses accords?

Oui, c'est toi, qui de l'homme élevant le génie,
Autrefois enfantas l'admirable harmonie:
Pour honorer le Ciel, & publier ses dons,
La Lyre, sous ta loi, forma ses premiers sons.

[illegible] la pour-
[illegible]
[illegible] prit la fuite.
[illegible] nouveaux,
[illegible] les eaux;
[illegible] ranimée,
[illegible]
[illegible] heureux,
[illegible]
[illegible] Poësie,
[illegible]
[illegible] suspendu:
[illegible] reconnoissance,
[illegible] naissance.

[illegible] sentiment
[illegible] mouvement:
[illegible] hommage,
[illegible] langage.
[illegible] ouverts,
[illegible] graces aux Dieux,
[illegible] manifestes
[illegible]
[illegible] connoissoit
[illegible]
[illegible] les pas;

Son

[illegible] Muse, le plus [illegible]

[illegible] C'est ce que dit Tibulle, [illegible]

[illegible]

Son oreille attentive à de justes cadences,
Le régla dans ses chants, le guida dans ses danses.
Ainsi la Poësie en toute Nation
Doit sa naissance illustre à la Religion.

Mais aux traits de la mere où l'innocence brille,
Qui pourroit aujourd'hui reconnoître la Fille?
Hélas! presque en naissant, loin des yeux maternels,
Elle alla se jetter en des bras criminels:
Non, loin de son berceau déjà défigurée,
Yvre des faux plaisirs, au mensonge livrée,
Et de nos passions trop funeste instrument,
Elle osa nous prêcher le vice effrontément:
Elle mit en tous lieux sa gloire à nous séduire,
Et corrompit des cœurs qu'elle devoit instruire.
Homere le premier, fertile en fictions,
Transporta dans le Ciel toutes nos passions.
C'est lui qui nous fit voir ces maîtres du tonnerre,
Ces Dieux dont un clin d'œil peut ébranler la Terre,
Injustes, vains, craintifs, l'un de l'autre jaloux,
Au sommet de l'Olympe aussi foibles que nous:
Et c'est lui-même encor dont la main dangereuse,
A tissu de Venus la ceinture amoureuse.
Les feux qui de Sapho consumerent le cœur,
Dans ses écrits encore exhalent leur chaleur.
Pour chanter les exploits des héros qu'il admire,
Le foible Anacréon envain monte sa lyre,
Les cordes sous ses doigts ne résonnent qu'amour.

Athénes, il est vrai, tu le sçais, VALINCOUR,
Par ces lâches discours qu'inspire la mollesse,
N'a jamais du cothurne avili la noblesse.
On ne vit point alors des héros languissans,
Sous le poids de leurs fers sans cesse gémissans,
... on n'entendit point sur la tragique scéne
... oureux tourment soupirer Melpoméne.
... ons, pour en purger nos cœurs,
... it le trouble & les malheurs:

Là, pour donner du vice une horreur salutaire,
Oedipe vint gémir d'un crime involontaire:
Le chœur y consoloit l'innocent abattu,
Effrayoit le coupable, & chantoit la Vertu.

Mais quels chants pouvoit-on attendre de Thalie,
(1) Lorsque d'Aristophane épousant la folie,
Et par son impudence assurant ses succès,
Elle s'abandonnoit aux plus honteux excès,
Et quand Socrate même essuyoit ses outrages?
(2) Dans un panier risible, au milieu des nüages,
Quel spectacle de voir enlever ce Héros,
Qu'une Muse effrontée immole à ses bons mots!
Faut-il s'en étonner, lorsque sa raillerie
Joüoit impunément les Dieux de la patrie;
Quand tout un peuple en foule au Théatre accouroit,
Pour rire de ces Dieux qu'au Temple il adoroit?

Rome à peine eût dompté la Gréce par ses armes,
Que la Gréce à son tour la dompta par ses charmes;
La captive enchaînant ses farouches vainqueurs,
A leurs Muses apprit à corrompre les cœurs.
La molle volupté respire dans Tibulle,
Et la Pudeur s'allarme au seul nom de Catulle.
Ovide nous apprend le grand art d'allumer
Des feux, déjà sans lui, trop prompts à s'enflâmer.
Horace, en nous offrant des images impures,
Deshonore souvent ses plus belles peintures.

Envain

(1) *Lorsque d'Aristophane*, &c. Plutarque dans sa comparaison de Ménandre & d'Aristophane, parle de ce dernier avec un souverain mépris, & appelle sa Muse *une Courtisane effrontée.*

(2) *Dans un panier risible, au milieu des nüages*, Dans la Comédie des *Nuées*, Socrate est représenté se promenant au milieu des nüages dans un panier, & s'y nourrissant de fumée. Cette Comédie inspira au peuple beaucoup de mépris pour la Philosophie de Socrate.

Envain par Juvenal le vice eſt combattu,
Sa trop libre Satire irrite la vertu.
Un Pétrone feroit rougir même à Cithere.
A ſon Domitien Martial cherche à plaire.
Les Ecrivains de Rome en reſſentent les mœurs;
On reconnoît chez eux la Cour des Empereurs.

Dans ces tems malheureux, Venus avoit des temples.
Le crime autoriſé par d'auguſtes exemples,
Ne paroiſſoit plus crime aux yeux de ces mortels,
Qui d'un Mars adultere encenſoient les autels.
Sur une terre impie, & ſous un Ciel coupable,
Le Chantre des plaiſirs pouvoit être excuſable.
Cependant aujourd'hui les enfans de la Foi,
D'un plus ſage tranſport ont-ils ſuivi la loi?
Hélas! dreſſant par-tout un piége à l'innocence,
Des Romains & des Grecs ils paſſent la licence.
Je pleure avec raiſon tant de rares eſprits,
Qui pouvant nous charmer par d'utiles écrits,
De ces précieux dons oubliant l'avantage,
Ont ſouillé des talens dignes d'un autre uſage.

Des diſcours trop groſſiers le Théatre épuré,
Eſt toujours à l'Amour parmi nous conſacré.
Là de nos paſſions l'image la plus vive,
Frappe, enleve les ſens, tient une âme captive.
Le jeu des paſſions ſaiſit le ſpectateur;
Il aime, il hait, il craint, & lui-même eſt acteur.
D'un Héros ſoupirant, là chacun prend la place,
Et c'eſt dans tous les cœurs que la ſcéne ſe paſſe.
Le poiſon de l'amour a bientôt pénétré,
D'autant plus dangereux qu'il eſt mieux préparé.
Ce feu toujours couvert d'une trompeuſe cendre,
S'allume au moindre ſouffle, & cherche à ſe répandre.
Gardons-nous d'irriter ce perfide ennemi,
Dans le cœur le plus froid il ne dort qu'à demi:

Et périsse notre art : que nos Lyres se taisent,
Si les sons de l'Amour sont les seuls qui nous plaisent.

Rendons aux Vers plutôt toute leur majesté :
De la Religion chantons la vérité.
Rarement, je le sçai, par des douceurs pareilles,
Une Muse pieuse a charmé les oreilles.
(1) Nos Poëtes Chrétiens, presque tous ennuyeux,
Ont à peine formé des sons harmonieux ;
Mais des Poëtes seuls accusons la foiblesse :
Aux profanes travaux livrés dans leur jeunesse,
Pour réparer enfin leurs Vers pernicieux,
Ils ont offert à Dieu, digne offrande à ses yeux !
(2) Les restes languissans d'une veine épuisée,
Et les froids mouvemens d'une chaleur usée.

Celui qui montrant Phédre en proie à ses fureurs,
Pour elle nous força de répandre des pleurs,
(3)Sçut depuis, il est vrai, devenu plus grand maître,
Avec le seul secours d'un Enfant & d'un Prêtre,
Sur un ouvrage saint attacher tous les yeux,
Et sortir de sa course encor plus glorieux :

Aussi

(1) *Nos Poëtes*, &c. Corneille qui a traduit l'Imitation, l'Office de la Vierge, plusieurs Pseaumes, & un Poëme Latin composé en rimes sur la Vierge, dit dans son Avertissement sur cette derniere Traduction: *Ce n'est pas sans beaucoup de confusion que je me sens un esprit si fécond pour les choses du Monde, & si stérile pour celles de Dieu. Peut-être l'a-t-il voulu pour m'humilier devant lui, & rabattre de cette fierté naturelle à ceux qui se mêlent d'écrire, quand ils ont eu des succès avantageux.*

(2) *Les restes languissans*, &c. Brebeuf, Desmarets, Desportes, &c. voulurent à la fin de leurs jours réparer les vers de leur jeunesse, par des Poësies Chrétiennes : mais quelles Poësies !

(3) *Sçut depuis*, &c. Il renonça aux Tragédies profanes à 38. ans, & composa Athalie à 52.

Auſſi nous peignit-il ce Joad intrépide,
Cet aimable Joas, cette Reine homicide,
Sans attendre que l'âge amenant la langueur,
Eût de l'auteur de Phédre affoibli la vigueur.
Jeune & plein de courage abandonnant la ſcéne,
D'où tant de vieux ſoldats ne s'arrachent qu'à peine,
De ſes nobles exploits il ſuſpendit le cours,
Et fuyant les honneurs qui le ſuivoient toujours,
De bonne heure il chercha cette heureuſe lumiere,
Qu'on n'apperçoit ſouvent qu'au bout de ſa carriere.

L'âge peut quelquefois changer un libertin,
(1) Et même réformer la plume d'Aretin.
L'homme eſt long-tems trompé par de fauſſes images;
Mais la mort qui s'approche, écarte les nüages.
Captive juſqu'alors, enfin la Vérité
Sort du fond de nos cœurs, & parle en liberté:
On écoute ſa voix, on change de langage:
(2) De l'eſprit & du tems on regrette l'uſage;
Regrets tardifs d'un bien qui n'eſt jamais rendu:
L'eſprit eſt preſque éteint, & le tems eſt perdu.
Ne perdons point le nôtre. Heureux, dans ſa jeuneſſe,
Qui prévoit les remords de la ſage vieilleſſe:
Mais plus heureux encor qui ſçait les prévenir,
Et commence ſes jours comme il veut les finir.

Ainſi

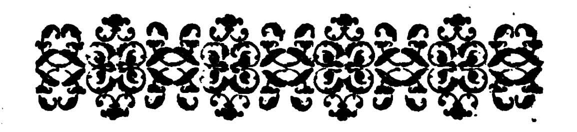
(1) *Et même, &c.* Quoique M. de la Monnoye, dans ſes notes ſur Baillet, ſoutienne que la converſion d'Aretin eſt une chimere, & qu'il mourut comme il avoit vécu, on regarde communément ſa Paraphraſe des Pſeaumes de la Pénitence, & pluſieurs autres ouvrages de piéte qu'il a faits, comme les fruits de ſa converſion.

(2) *De l'eſprit, &c.* Quinaut, frappé de la promte mort de Lulli, témoigna de grands regrets de l'uſage qu'il avoit fait de ſon eſprit, & ſe diſpoſa à mourir chrétiennement.

Ainſi quoiqu'à mes yeux le Théatre ait des charmes,
Je fuis, & ne veux point me préparer des larmes :
Duſſai-je y diſputer aux plus fameux guerriers,
Il me faudroit enfin pleurer ſur mes lauriers.
Si l'Auteur de mes jours, cher, & parfait modelle,
M'a du feu de ſon ſang laiſſé quelque étincelle,
Je veux, digne de lui, par des travaux Chrétiens,
(Mes ſentimens du moins ſont conformes aux ſiens)
Je veux, à toi fidelle, ô Vérité divine,
Rappeller l'art des Vers à ſa ſainte origine.

Puiſſe mon coup d'eſſai par un ſuccès heureux,
Affermir dans mon cœur ce projet généreux!
Par mes premiers accens la Grace célébrée,
Rend ma timide voix déjà plus aſſurée.
A ſes commandemens ſes bienfaits m'ont ſoumis.
C'eſt elle à qui je dois tant d'illuſtres amis,
Qui pour mieux me prouver leur ſincere tendreſſe,
Par d'utiles conſeils ſoutiennent ma jeuneſſe.
C'eſt elle, Valincourt, qui m'entraînant chez toi,
T'inſpira l'amitié que tu reſſens pour moi.
C'eſt elle, de mes Vers récompenſe honorable!
Qui conduiſit mes pas dans ce lieu reſpectable,
Où ſon ſouffle fécond faiſoit toujours fleurir
Ces fruits de la vertu, que rien ne peut flétrir;
Le ſolide Bonheur, la Joie inaltérable,
La tranquille Conſtance, & la Paix délectable.
O Frêne, lieu charmant, cher à mon ſouvenir,
Des biens que tu m'as faits prompt à m'entretenir,
Mon cœur reconnoiſſant me rappelle à toute heure
Ces jours délicieux coulés dans ta demeure;
Ces exemples ſi ſaints, dont j'y fus le témoin,
Et ſans ceſſe il m'anime à les ſuivre de loin.

ODE



ODE

En MDCCXX.

CHARMÉ de mon loisir, & de ma solitude,
Que les Grands à l'envi m'appellent auprès d'eux,
On ne me verra point chercher la servitude
Lorsque je suis heureux.

✱

Faut-il courir si loin, insensés que nous sommes,
Pour trouver ce bonheur que nous desirons tous?
Retranchons nos desirs; n'attendons rien des hommes,
Et vivons avec nous.

✱

Déjà trop accablés de liens nécessaires,
Pourquoi grossir encor la source de nos pleurs?
Epargnons-nous du moins tous les nœuds volontaires;
Ménageons nos douleurs.

Qu'un

Le sujet de cette Ode est un mot de Zenon sur ce Vers de Sophocle, *L'homme libre en entrant chez les Rois, en sort Esclave*, Zenon répondoit: *S'il y entre véritablement libre, il n'en sortira point esclave*. Ce mot est rapporté par Plutarque dans son Traité sur la maniere d'étudier les Poëtes.

*

Qu'un lâche adulateur chaque jour importune,
Le maître dont il peut essuyer la fierté,
Je n'irai point à ceux qu'éleve la fortune,
Vendre ma liberté.

*

Dans les palais des Rois un coup d'œil nous captive:
L'homme y va follement chercher un heureux sort:
En entrant, il le perd, libre quand il arrive,
Esclave quand il sort.

*

Le Sage toutefois ne pourra jamais l'être.
Pour l'homme vraiment libre, il n'est point de lien:
Au milieu de la Cour, il peut vivre sans maître:
Lui seul il est le sien.

*

Ni l'or, ni les honneurs ne le rendent fidelle:
La vertu qui le guide est son unique appui;
Quand il arrive au Louvre, il y monte avec elle:
Elle en sort avec lui.

*

Il sert sans intérêt ceux que la Terre adore:
Ce qu'ils ont à donner ne flatte point ses vœux;
Il n'en desire rien, & lui seul les honore
S'oubliant auprès d'eux.

*

Lorsque l'air est serein, il prévoit la tempête:
L'air se trouble, la nuit ne peut l'intimider.
Sans changer de visage, il entend sur sa tête
Le tonnerre gronder.

❋

La solide grandeur dont l'éclat l'environne
Dans sa disgrace encor répand un plus grand jour;
Nous le félicitons quand la cour l'abandonne,
Et nous plaignons la cour.

❋

Frappé d'une peinture & si rare & si belle,
Si quelqu'un croit qu'ici j'invente ce tableau,
Qu'il te regarde, Alcandre, il verra le modèle
Qui conduit mon pinceau.

❋

Ah! si par leurs vertus, & leur douceur extrême,
Comme toi, tous les Grands enchantoient l'Univers,
Que je perdrois bientôt la liberté que j'aime,
Pour courir dans leurs fers!

❋

Mais plutôt qu'ébloui d'une vaine opulence,
Je recherche un honneur d'amertume rempli;
Je veux, loin des palais, vivre dans le silence,
Et mourir dans l'oubli.

❋

Oui, mon obscurité fera mon assurance:
J'y braverai du sort le caprice inconstant:
Tranquille, délivré de crainte & d'espérance,
Pauvre & toujours content.

❋

Apollon quelquefois viendra dans ma demeure:
Les Muses m'offriront leurs charmes innocens:
Douces Divinités, c'est pour vous qu'à toute heure,
Fumera mon encens.

*

Que de momens heureux se passeront à lire,
Des Romains & des Grecs les aimables écrits!
Moi-même j'oserai répéter sur ma lyre
Ce qu'ils m'auront appris.

*

Et dans l'instant fatal où la Parque ennemie
Coupera de mes jours le fil délicieux,
Sans accuser la mort, sans regretter la vie,
Je fermerai les yeux.



ODE



O D E

En MDCCXXII.

AU fervice du Dieu qui préfide aux richeffes
Quand tu me vois entrer,
Crois-tu qu'il m'éblouïffe, & que de fes promeffes
Je me laiffe enivrer?



Ce Dieu n'eft pas le mien: celui de l'Harmonie
Eut mon premier encens.
Nourriffon des neuf fœurs, au maître d'Uranie
J'offris mes vœux naiffans.



A la cour d'Apollon, les cœurs pleins de nobleffe
Dédaignent les préfens,
Qu'attendent aux genoux de l'aveugle Déeffe
De lâches courtifans.



Ce dédain généreux, pour prix de mes offrandes
Il fçut me l'infpirer.
Il fait des dons plus grands à des âmes plus grandes:
Je n'y puis afpirer.

❀

Honteuse ardeur, qu'en nous le froid de la vieillesse
Semble encor ranimer :
Soif infame de l'or, aux rives du Permesse
J'appris à te calmer.

❀

Si pour l'or, diras-tu, mon âme peu commune
Avoit tant de mépris,
Me verroit-on choisir la route où la Fortune
Place ses favoris?

❀

Non, je ne choisis pas : je vais où l'on m'appelle :
La Raison m'y résout.
Qu'aurois-je à craindre? une âme à ses devoirs fidelle
Est la même par-tout.

❀

(1) Chargé de recueillir les tributs qu'il impose,
Qu'Aristide a d'éclat !
Sans regret, sans murmure, en ses mains on dépose
Ce qu'on donne à l'Etat.

❀

D'Athénes par ses soins les revenus grossissent
Sans augmenter le sien.
Il laisse à ses enfans, que les peuples nourrissent,
Son nom seul pour soutien.

Peut-

(1) *Chargé de recueillir*, &c. Il falloit imposer une taxe pour subvenir aux frais de la guerre. Aristide fut chargé de l'imposer, de la recevoir, & de l'administrer. Dans un pareil emploi, il ne gagna d'autres richesses, que les cœurs des peuples. Thémistocle entendant louer sa fidélité dans l'administration des Finances, dit par froide plaisanterie, Qu'on pourroit également louer un coffre qui ne retient rien de ce qu'il reçoit.

*

Peut-être que trop loin ce Héros de la Gréce
Poussa l'austérité :
Le Sage doit peut-être ainsi que la richesse
Craindre la pauvreté.

*

Abandonnez, ô Dieux, à l'affreuse indigence
Ceux que vous haïssez :
Mais ne me livrez pas à la folle opulence
Si vous me chérissez.

*

Vainement Lucullus de ses sallons superbes
Me vante les festins :
Quand Horace m'appelle, & m'offre avec ses herbes
Le moins rare des vins.

*

(1) Charmé de la vallée où l'Anio serpente,
Tibur est tout son bien :
A son puissant ami son âme trop contente
Ne demande plus rien.

*

Oui, quand je sers le Dieu que par-tout on adore,
Je n'en veux pour faveur
Qu'un jardin, quelques champs, & quelques bois encore,
Azyle d'un rêveur.

Que

(1) *Charmé de la vallée où l'Anio serpente, &c.* La maison de campagne d'Horace étoit entre Tibur & la plaine Sabine. C'est pourquoi il lui donne ces deux noms. *Nec potentem amicum ampliora flagito, satis beatus unicis Sabinis.*



Que ce Boiteux ſi lent arrive, & ſatisfaſſe
Mes ſouhaits empreſſés !
Alors on m'entendra m'écrier comme Horace,
O Plutus, c'eſt aſſez.

❀

D'un pénible travail, ſolitude que j'aime,
Un jour conſole-moi.
Fixe ma vie errante, & me rends à moi-même
En me rendant à toi.



ODE

Adressée en 1730. à M. D....

A L'HYMEN asservi, je ne suis point encore
De mes fers étonné;
Et le poids de ma chaîne est si doux que j'ignore
Si je suis enchaîné.

❋

Tu l'apprendras, dit-on : *ce joug d'abord enchante ;*
L'Hymen paroît l'Amour.
Pourquoi m'intimider ? sous ce Dieu que je chante,
J'ai vécu plus d'un jour.

❋

Oui, l'on a vu l'hiver sur la triste nature
Deux fois s'appesantir,
Depuis que l'on me voit esclave sans murmure,
Epoux sans repentir.

❋

Hymen, je te l'avoue, à ta fête pompeuse
Je me sentis troubler :
Je portai tes flambeaux d'une main courageuse,
Mais non pas sans trembler.

❋

Je soupirois encor, secrettement rebelle
En acceptant tes nœuds,
Vers cette liberté, dont je te renouvelle
Le sacrifice heureux.

Hymen ;

✻

Hymen, ô doux Hymen, acheve ton ouvrage,
Rempli tous mes souhaits :
De l'amour de sa mere un fils, le tendre gage,
Comblera tes bienfaits.

✻

Ah! si dans ce moment il me crioit *mon pere*,
Sur mes genoux assis,
O grands Dieux, à ce nom, que d'une ardeur sincere
Je répondrois *mon fils*.

✻

Je crois le voir, c'est lui, c'est mon sang, mon image:
J'y trouve tous mes traits :
Compagnons de ses jeux, sans rougir de mon âge
Avec lui je renais.

✻

Est-ce à moi d'en rougir, quand je vois dans la Gréce
Ce héros si vanté,
(1) Risible cavalier, sans perdre sa sagesse,
Perdre sa gravité.

✻

Mais tandis que mon cœur s'égare par avance
Dans ces transports charmans ;
Quelle terreur oppose à ma douce espérance
De noirs pressentimens ?

✻

Ce fils si demandé, l'objet de tant de joie,
Mon appui, mon bonheur,
Dans son courroux, hélas! si le Ciel me l'envoye,
Sera mon deshonneur.

Ah!

(1) *Risible cavalier, &c.* On trouva Agésilas à cheval sur un bâton au milieu de ses enfans.

Ah! d'un ſtérile hymen quand vous oſez vous
plaindre,
Mortels impatiens,
Avez-vous oublié que l'hymen eſt à craindre
Juſques dans ſes préſens?



Vertueux Antonin, pleure, malheureux pere,
Ta triſte dignité:
Comment a pu ſortir cet enfant de colere
D'un ſang ſi reſpecté?



Que le mien, quel qu'il ſoit, au milieu de ſa courſe
S'arrête en ce moment,
Plutôt que de le voir infidelle à ſa ſource
Couler indignement.



Mais pour toi, dont le ſang jamais ne dégénére,
D.... ne crains rien:
Tu recevras des Dieux, digne fils de ton pere,
Un fils digne du ſien.



L'aigle de Jupiter, le miniſtre intrépide
De ſon foudre vengeur,
Ne fut jamais ton pere, oiſeau foible & timide,
Colombe ſans vigueur.



ODE

A deux Poëtes qui se déchiroient mutuellement dans leurs vers.

O Discordes vraiment funestes!
Esprits divins, âmes célestes,
Quel exemple nous donnez-vous?
Quoi! semblables aux Dieux d'Homere
La jalousie & la colere
Vous deshonorent comme nous!

✱

Faut-il donc que de nos foiblesses,
De nos méprisables bassesses
De si grands cœurs soient infectés?
Enfans d'Apollon, si vous l'êtes,
Quel est l'outrage que vous faites
Au sacré nom que vous portez?

✱

D'une âme que le Ciel inspire
La colere, honteux délire,
Doit-elle troubler la raison?
Laissez sa fureur indomptée
Aux vils mortels que Prométhée
Forma du plus épais limon.

*

Ce fut lui-même, je l'avoue,
Après avoir paîtri la boue,
Source pour lui de longs regrets,
Qui pour annoblir son ouvrage,
Y plaça la fierté sauvage
Du Roi terrible des forêts.

*

Que du Ciel la foudre l'écrase,
Ou plutôt que sur le Caucase,
Il reste attaché pour jamais:
Que son vautour, & que ses chaînes
Soient les longues & justes peines
Des affreux dons qu'il nous a faits.

*

Cruels enfans d'un cruel pere,
Notre héritage est la colere,
Source éternelle de malheurs:
Vous le sçavez, tristes Atrées,
Thiestes, Oedipes, Térées,
Maisons fécondes en douleurs.

*

Tu l'appris, misérable Reine,
Quand tes fils aux bords de l'Isméne
S'arracherent tous deux leurs jours:
Tu l'appris, Voisin du Scamandre,
Lorsque dans les monceaux de cendre
Tu vis les restes de tes tours.

*

Quelle déplorable famille?
Je vois le pere avec la fille
Se suspendre à des nœuds mortels.
Je vois l'ennemi des Lycambes,
Du triomphe de ses ïambes,
Repaître ses regards cruels.

Que

✻

Que dans ces nœuds lui-même expire,
Celui qui de l'aimable Lyre
Fait un instrument de fureur.
O Poëtes, les Dieux propices
Vous font naître pour nos délices:
Ne devenez pas notre horreur.

✻

Les Muses ne songent qu'à plaire:
Dans leur paisible sanctuaire
On ne respire qu'un air doux;
Par leurs présens remplis de charmes,
Veulent-elles donner des armes
Pour nous déchirer entre nous?

✻

Regne chez les Rois de la Terre,
Regne cette honteuse guerre:
Près d'eux redoutons nos égaux:
Les plus ardens qui leur ravissent
Ces faveurs dont ils s'enrichissent,
Les enlevent à leurs rivaux.

✻

Mais envain le Ciel vous honore,
A ses dons je prétens encore,
Et comme vous j'ose y courir.
Content qu'il vous en favorise,
Je ne crains point qu'il les épuise:
Il enrichit sans s'appauvrir.

✻

Varius en brigue les graces,
Pollion marche sur ses traces,
Et Virgile guide leurs pas:
Il n'est jaloux que d'une place
A côté de son cher Horace,
A la table de Mécénas.

Def-

❊

Defpréaux, ce cenfeur rigide
Des écrits de notre Euripide,
Lui foumet les fiens à fon tour:
Amis, compagnons de fortune,
Leur gloire à tous deux eft commune
Au Parnaffe comme à la Cour.

❊

Corneille, Moliere, Chapelle,
Admiroient ce couple fidelle:
La Fontaine fut cher à tous.
Eh! qui n'eût aimé La Fontaine!
Qui n'eût dépouillé toute haine
A l'afpect d'un mortel fi doux!

❊

Nous pleurons ces hommes fublimes:
Faut-il fur de telles victimes
Que la mort étende fes coups?
O mort, quand tes fureurs cruelles
Nous ravirent ces grands modéles,
Quel vuide tu fis parmi nous!

❊

Le Dieu du Parnaffe leur maître,
Qui pour lui les avoit fait naître,
A rappellé tous ces héros.
Dans fon temple qui les raffemble,
L'Amour qui les unit enfemble,
Fait leur bonheur & leur repos.

❊

Sans que ce Dieu des rangs décide,
Au-deffus d'Efchile, Euripide
Après Sophocle prend le fien.
Il n'eft plus de jaloufe guerre,
Et des fouillures de la terre,
Leurs cœurs ne confervent plus rien.

C'eft

❋

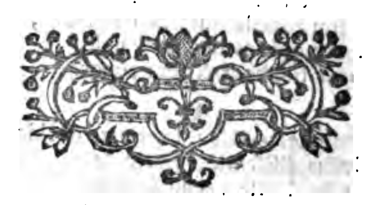
C'eſt là qu'avoüant la foibleſſe
Qui lui cauſa quelque triſteſſe,
Corneille embraſſe ſon rival.
Cé rival hautement publie
Qu'il n'auroit point ſans Athalie
L'honneur de marcher ſon égal.

❋

Imitez en tout leur exemple,
O vous, qui comme eux dans ce temple,
De l'oubli voulez triompher:
Quand la jalouſie en vos âmes
Veut allumer ſes ſombres flâmes,
Soyez prompts à les étouffer.



Des Muſes ſacrés interprétes,
Montrez-nous des âmes parfaites
Par vos écrits & par vos mœurs:
Et puiſqu'en vous un Dieu réſide,
Faites connoître qu'il préſide,
Et ſur vos vers, & ſur vos cœurs.





O D E

Plaintes d'un homme tourmenté par une maladie cruelle.

REVEILLE's par l'aimable aurore
Les oiseaux chantent leurs plaisirs:
Et moi, je me réveille encore
Pour recommencer mes soupirs.
L'astre pompeux qui sort de l'onde,
Et raméne la joie au Monde,
Ne me raméne que mes pleurs:
Ce beau jour rend à la Nature
Toute sa riante parure,
Et ne me rend que mes douleurs.

✻

O mort, acheve mon supplice,
C'est ton dernier coup que j'attens:
Frappe, frappe: par quel caprice
Me fais-tu languir si long-temps?
Qu'ai-je donc fait? & pour quel crime
Sur ta gémissante victime
Tiens-tu toujours ton bras en l'air?
Trop heureux, qui réduit en poudre,
Par ton apoplectique foudre,
N'en a point vu partir l'éclair.

Mais

✵

* Mais quels nüages m'obſcurciſſent!
Mes cris ont-ils touché les Dieux.
Oui, je meurs; mes pieds s'affoibliſſent;
Un voile s'étend ſur mes yeux.
O doux terme d'un long martyre!
Je languis, je tombe, j'expire:
Prens, Atropos, prens ton ciſeau:
Coupe ce fil; ta ſœur t'avoue...
Non, la cruelle le renoue,
Et tourne encore mon fuſeau.

✵

Fameux coupable, qu'au Tartare
Dévore un avide vautour,
Ainſi malgré toi ſe répare
Un cœur qu'il ronge nuit & jour.
Ton ſein fécond pour les ſupplices,
Au juſte vengeur de tes vices
Fournit un repas éternel:
Mille vapeurs que je raſſemble
Me déchirent toutes enſemble:
Un ſeul vautour eſt moins cruel.

✵

Et toi †, dans ton deſert aride
Par des ingrats abandonné,
Du funeſte préſent d'Alcide
Dépoſitaire infortuné,
Du moins dans ta caverne affreuſe,
Parut une âme généreuſe,
Qu'attendirent tes longs malheurs;
Tu vis pleurer Néoptolême:
Et moi je vois mes amis même
Rire à mes yeux de mes douleurs.

Ils

* *Mais quels nüages m'obſcurciſſent*, &c. Puiſſent ceux qui diront que cette peinture eſt outrée, ne reconnoître jamais par leur expérience la fauſſeté de leur critique.

† Philoctéte.

*

Ils osent appeller folie,
La cause de mon désespoir,
Et ma sombre mélancolie
Ne peut pour moi les émouvoir.
Un cœur sensible est-il si rare?
Age de fer! siécle barbare!
Siécle où l'homme est dénaturé!
Ah! cruels, respectez mes peines,
Apprenez, âmes inhumaines,
Que tout malheureux est sacré.

*

Mais par quel zéle téméraire
Cherchez-vous à me dissiper?
C'est m'affliger que me distraire:
Mon chagrin seul peut m'occuper.
Que près de moi, celui qui m'aime
M'attriste, en s'attristant lui-même:
Qu'il entretienne mes soupirs.
Mon âme à ses tourmens en proie,
Dans l'amertume met sa joie,
Et mes larmes sont mes plaisirs.

*

Quand sur la Terre criminelle,
Et dévouée au châtiment,
De nos maux la foule cruelle
Se répandit en un moment:
Le jour fatal qu'Epiméthée,
Plus curieux que Prométhée,
Reçut Pandore, & son présent;
Nous conservâmes l'espérance:
La mort, terme de la souffrance,
Nous ouvrit son sein bienfaisant.

*

Eh quoi! dit le Ciel implacable,
Leurs tourmens peuvent donc finir?
Inventons un mal redoutable,
Qui ne cesse de les punir.
Que l'art de le calmer échappe
A tous les secrets d'Esculape,
Ils n'en pourront jamais guérir!
Ce mal leur sera plus funeste
Que ni la fiévre, ni la peste:
Ils n'en pourront jamais mourir.

*

Sçavoir souffrir est le reméde,
N'espérons point d'autre secours.
Ce mal terrible qui m'obséde
Eternel tyran de mes jours,
Jaloux ennemi dont la rage
Souvent de l'âme la plus sage
Obscurcit le raïon divin,
Supplice honteux qui dégrade,
Est le désespoir du malade,
Et l'opprobre du médecin.

*

Si du moins de son long outrage,
Par les Muses j'étois vengé;
Si ces Vers étoient leur ouvrage,
Je me sentirois soulagé.
Mais, ô comble de disgrace,
J'approche à peine du Parnasse,
Qu'Apollon s'écrie en courroux,
Chassez, chassez, ce téméraire,
O Filles du Ciel: que vient faire
Un hypocondre parmi nous?

ODE

ODE

Sur la Suspension d'armes en 1736 lorsque notre Armée étoit prête d'investir Mantoue.

DANS ces retraites fortunées,
Séjour de gloire & de repos,
Où par la vertu couronnées,
Regnent les âmes des Héros,
Près du Permesse, au milieu d'elles
Le chœur des Filles immortelles,
Chantoit les armes des François,
Peuple célébre d'âge en âge,
Par son intrépide courage,
Et par son zéle pour ses Rois.

❋

„ Ce peuple venge un Roi qu'il aime,
Disoit Calliope à ses sœurs:
„ Contemplez sa valeur extrême,
„ Quel amour enflamme leurs cœurs!
„ L'Aigle superbe est allarmée...
De Richelieu l'âme charmée
S'émeut au bruit de ses chansons:
Elle entend parler de vengeance,
Elle se flatte que la France
N'a point oublié ses leçons.

❋

Cependant Virgile s'écrie,
La douleur n'est donc que pour moi,
O Mantoue, ô chere patrie,
Ces guerriers vont fondre sur toi.

Ton lac te rend inacceſſible,
Mais quel obſtacle eſt invincible
A leur étonnante valeur?
Philisbourg pourra te l'apprendre,
(1) Le Rhin qui voulut le défendre
N'en fit que hâter le malheur.

✱

Raſſure-toi, tout eſt tranquille,
Lui répond le Dieu des neuf ſœurs:
Moi-même j'ai craint pour ta ville;
Je plaignois l'objet de tes pleurs:
Mais un jeune & nouvel Auguſte
Eteint le courroux le plus juſte,
Et vient encore de ſes mains
Fermer le Temple redoutable,
D'où la diſcorde impitoyable
Souffloit la mort ſur les humains.

✱

Déjà par ſes complots terribles
Elle ébranloit tous les Etats,
Et les peuples les plus paiſibles
S'animoient au bruit des combats:
Dans une querelle étrangere
Ils vouloient mêler leur colere,
Tout étoit prêt à s'enflâmer;
Et peut-être d'une étincelle
Le feu d'une guerre cruelle
Alloit pour jamais s'allumer.

Faut-

(1) *Le Rhin qui voulut le défendre, &c.* Les débordemens du Rhin furent des obſtacles que ſurmonta le courage des aſſiégeans.

*

Faut-il donc que le fer décide
De tous les différends des Rois,
Et que Mars, arbitre homicide,
Soit le ſeul qui prouve leurs droits?
Juge affreux qui les autoriſe!
Au moindre intérêt qui diviſe
Ces foudroyantes Majeſtés,
Bellonne porte la réponſe,
Et toujours le ſalpêtre annonce
Leurs meurtrieres volontés.

*

Puiſſe un Roi, l'amour de la Terre,
Leur ſervir d'exemple aujourd'hui.
Contraint de prendre ſon tonnerre,
Il n'a frappé que malgré lui:
A ſa douceur rendez hommage,
Triſtes victimes de l'orage,
C'eſt vous qui l'avez excité.
Forcé de punir cette audace,
Si ce Prince enfin vous menace,
Pourquoi l'avez-vous irrité?

*

C'en eſt fait, il daigne ſuſpendre
Ces armes que vous redoutez:
Conſolez-vous, il va vous rendre
Les places que vous regrettez.
Relevez toutes vos barrieres;
L'ardeur d'étendre ſes frontieres
N'a point animé ſes projets:
Ceſſez enfin, ceſſez de craindre,
Vous n'aurez jamais à vous plaindre
Que de n'être point ſes ſujets.

*

Avancez l'instant favorable
Qui rendra l'Univers heureux,
Et d'une Paix si desirable
Hâtez-vous de serrer les nœuds.
De ces conférences fertiles,
En débats toujours inutiles,
Epargnez les froides longueurs.
Laissez, laissez à la prudence
Du Mentor si chèr à la France,
Le soin de réünir les cœurs.

*

Dans les travaux inévitables,
Dont les Monarques sont chargés,
Par des Ministres respectables
Heureux ceux qui sont soulagés.
Mais le Ciel qui les leur prépare,
Réserve le don le plus rare,
Pour un Monarque bienfaisant:
Son attentive providence
Au fameux pere de la France
Donne un d'Amboise pour présent. *

*

Exempt de faste, & d'avarice,
Ce fut lui, qui simple en ses mœurs,
Par sa douceur & sa justice
Grava son nom dans tous les cœurs.
Est-ce encor lui que l'on admire?
Quel sage dans le même Empire,
Range aussi les cœurs sous sa loi!
Il étend plus loin sa puissance,
Il force à la reconnoissance
Jusqu'aux ennemis de son Roi.

* Louis XII.

*

Faut-il s'étonner s'ils méprisent
Les richesses, & les palais?
Ces hommes qui s'immortalisent
Par la grandeur de leurs bienfaits,
Qu'ont-ils besoin qu'un édifice
Sur son fastueux frontispice
Porte leurs noms pour ornement?
Ils vivront assez dans l'histoire?
Le bien public est de leur gloire
L'inébranlable fondement.

*

De ces paroles retentirent
Les échos du sacré vallon:
Et tous les Héros applaudirent
A la loüange d'Apollon.
Le seul Armand, en sa présence,
Dans un respectueux silence
Etouffa son jaloux tourment.
Sa cendre ici-bas fut troublée,
Et de son pompeux mausolée
Sortit un long gémissement.

Le lieu de la scéne, dans cette Ode, est le Temple de la Gloire, placé sur le Parnasse, près du Dieu qui dispense l'immortalité. Tous les grands Hommes ont aimé les Muses. *Carmina amat quisquis carmine digna gerit.*





ODE

Sur l'Harmonie.

FILLE du Ciel, mere féconde
Des innocentes voluptés;
Lien des cœurs, âme du Monde,
Souveraine des volontés;
Par toi ſeule, aimable Harmonie,
Euterpe, Erato, Polhymnie,
De leurs concerts charment les Dieux;
Chez les hommes, c'eſt ta puiſſance
Qui de la farouche ignorance
A détruit l'Empire odieux.

*

Pour une vile nourriture,
Pour les plus honteux intérêts,
Jadis errans à l'avanture,
Ils s'égorgeoient dans les forêts.
De leurs déſerts tu les arraches;
De leurs vils glands tu les détaches,
Ils ſe raſſemblent à tes ſons;
Et dans l'enceinte de ces Villes
Qu'élevent les pierres dociles,
Ils vont écouter tes leçons.

*

Aux pieds du fils de Calliope
Tu tiens les tigres enchainés:
Tu fais du haut du Mont Rhodope
Deſcendre les Pins étonnés.

Par

Par toi conduit jusqu'au Tenare,
Il attendrit ce cœur barbare,
Que n'ont jamais touché nos pleurs:
Mégére même est immobile,
Et dans le Tartare tranquille,
Suspend les cris & les douleurs.

*

Mais qui peut compter tes merveilles
Enchanteresse de nos sens?
Si je languis, tu me réveilles;
Je vis au gré de tes accens.
Tyrtée enflamme mon courage,
Il chante, je vole au carnage,
Bellonne régne dans mon cœur:
Anacréon monte sa lyre,
Mes armes tombent, je soupire,
Et le plaisir est mon vainqueur.

*

Par quel art le Chantre d'Achille
Me rend-il tant de bruits divers?
Il fait partir la fléche agile, *
Et par ses sons sifflent les airs.
Des vents me peint-il le ravage?
Du vaisseau que brise leur rage,
Eclate le gémissement;
Et de l'onde qui se courrouce
Contre un rocher qui la repousse,
Retentit le mugissement.

*

S'il me présente ce coupable †
Qui, dans l'Empire ténébreux,
Roule une pierre épouvantable
Jusqu'au sommet d'un mont affreux;

Son

* Iliade L. I. † Odyssée, L. XI.

Ses genoux tremblans qui fléchissent,
Ses bras nerveux qui se roidissent,
Me font pour lui pâlir d'effroi;
Le malheureux enfin succombe,
Et de la roche qui retombe
Le bruit resonne jusqu'à moi.

✱

Par la cadence de Virgile,
Un Coursier devance l'éclair;
Souvent, prêt à suivre Camille,
Comme elle, je me crois en l'air;
Du bœuf tardif que rien n'étonne,
Et qu'envain son maître éguillonne,
Tantôt je presse la lenteur;
Et tantôt d'un Géant énorme,
La masse lourde, horrible, informe,
M'accable sous sa pesanteur.

✱

Qu'avec plaisir je me délasse *
Sous ces arbres délicieux,
Que la main d'Horace entrelasse
Par des nœuds qui charment mes yeux!
Leurs branches se cherchent, s'unissent,
S'embrassent & m'ensevelissent
Dans l'ombre que font leurs amours;
Tandis que l'onde fugitive
D'un ruisseau que son lit captive,
Murmure de ses longs détours.

✱

Dans l'Italie & dans la Gréce,
La langue riche en tours heureux,
N'offroit, nous dit-on, que noblesse,
Que mots sonores & nombreux.

* L. II. Ode III.

Chaque ſyllabe meſurée,
Par ſa courte ou lente durée,
Conſpiroit aux plus beaux accords;
Pour nous les Muſes plus ſeveres
Ont, par des bornes trop auſteres,
Rendu timides nos tranſports.

*

Quelle humeur triſte & dédaigneuſe
Nous dégoûte de notre bien?
Notre Langue eſt riche & pompeuſe
Pour quiconque la connoit bien;
Et moins brillant par le génie,
Qu'aimable par ſon harmonie,
Notre Malherbe ſçut cueillir
Ces feuilles ſi vertes, ſi belles, (1)
Dont les couronnes immortelles
Empêchent *ſon nom de vieillir.*

*

Mais quoi! le fer brille à ma vûe,
Et de morts les champs ſont couverts,
L'Aigle par l'Aigle eſt abattue, (2)
On combat pour choiſir ſes fers.
Rome déchire ſes entrailles.
Quels meurtres! que de funerailles!
Paix ſanglante! ouvrage d'horreur!
Que de cris percent mon oreille!
Plein d'effroi, j'admire Corneille,
Et je me plais dans ma terreur.

*

Toi qui rends à la Tragédie
L'ornement pompeux de ſes chœurs,
Ta Muſe encore plus hardie,
D'un ſaint trouble remplit nos cœurs.

Je

(1) Vers de Malherbe. (2) Vers de Cinna.

Je te suis jusqu'à la Montagne,
Où Dieu que sa gloire accompagne, (1)
Vient dicter ses commandemens:
Frappé du bruit de son tonnerre,
Je crois sentir trembler la Terre
Sur ses antiques fondemens.

❋

Au moindre zéphir, dont l'haleine
Fait rider la face de l'eau, (2)
L'aimable & tendre la Fontaine
M'intéresse pour un Roseau.
Mais s'il appelle la tempête
Contre cette orgueilleuse tête
Qui veut en braver les efforts;
Quelle chûte! quelle ruïne!
Le Chêne qu'elle déracine
Touchoit à l'Empire des Morts.

❋

Que j'aime la voix languissante, (3)
Qui laisse tomber foiblement
Ces mots dont la douceur m'enchante,
Et qui coulent si lentement!
O grand Peintre de la Mollesse,
J'aime encor jusqu'à ta vieillesse, (4)
Lorsqu'après dix lustres pesans
Amassés sur ta tête illustre,
Elle jette un onziéme lustre
Qu'elle surcharge de trois ans.

Si-

(1) Prémier Chœur d'Athalie.
(2) Fable du Chêne & du Roseau.
(3) Episode de la Mollesse dans le Lutrin de Desbréaux.
(4) Epître à ses Vers.

*

Si le Maître de notre Lyre
Aujourd'hui chante loin de nous,
Dans l'air étranger qu'il respire,
Ses accords n'en sont pas moins doux.
Non, la veine de notre Alcée
N'a point encore été glacée
Par la froideur de ces climats,
Où si souvent *de la Scithie*, *
Le fougueux Epoux d'Oritbie
Rassemble les tristes frimats.

*

Telle est la noble Poësie
Que nos Muses nous font goûter;
Qu'à son tour avec jalousie
Homere pourroit écouter.
Ne regrettons point le Méandre;
La Seine nous a fait entendre
Quelques Cygnes mélodieux;
Mais par-tout ils ont été rares:
Si les Dieux étoient moins avares,
Leurs dons seroient moins précieux.

*

Amateurs des pointes brillantes,
Des jeux d'esprit & des éclairs,
Toutes ces beautés petillantes
N'immortalisent point nos Vers;
Mais une constante Harmonie,
A la raison toujours unie,
De l'oubli nous rendra vainqueurs?
Qu'elle soit l'objet de nos veilles;
C'est l'art d'enchanter les oreilles
Qui fait la conquête des cœurs.

AVIS

* Vers de M. Rousseau.

AVIS

DES LIBRAIRES.

NOUS joignons aux deux Odes précédentes ce qu'en écrivit M. Rouſſeau. Ces Lettres furent imprimées en 1736, *& dans la derniere édition de ſes Oeuvres en* 1743.

EXTRAIT
D'UNE LETTRE
DE M. ROUSSEAU
A M. HARDION.

A Enghien, le 14. Mai 1736.

JE me flatte que vous voudrez bien m'acquitter des remercimens que je dois à M. Racine, pour son Ode de la Paix. Je souhaiterois être aussi digne de son présent, que son présent est digne de lui & du grand nom qu'il porte. Plus je relis cet Ouvrage, plus je le trouve admirable, & digne de servir de modéle à tous ceux qui s'exercent dans le même genre d'écrire. Tout y est également Poëtique & judicieux, sublime & exact. Rien ne s'y trouve à desirer, ni à retrancher. Tout ce qui y est dit, devoit être dit, & ne pouvoit être mieux dit. Chaque Strophe y est en sa place; & quelque dépendantes qu'elles soient l'une de l'autre, il n'y en a pas une, qui, prise séparément, ne puisse former un tout aussi agréable que complet. J'ai sur-tout été frappé de celle où le *Ratio ultima Regum* est si noblement exprimé, & de la pénultiéme qui mar-

marque si bien en quoi consiste la vraie grandeur, & la véritable gloire. Mais ce qui me donne une parfaite idée du génie de l'Auteur, c'est l'invention & le tour dramatique dont il s'est servi pour mettre son sujet en action, & donner, pour ainsi dire, la vie au marbre exquis qu'il avoit entre les mains. Ce sont là, selon moi, les véritables coups de l'Art, qui ne s'apprennent que dans le commerce des Anciens, sur lesquels il est aisé de voir que M. Racine s'est formé à l'exemple de son illustre Pere. Après l'impression que son Ode a faite sur moi, je ne sçai s'il n'y a point trop de témérité à vous avouër que j'en ai fait une il y a environ un an & demi, qui pourroit servir d'avant-propos à la sienne, si elle étoit aussi bien faite. C'est une invocation à la Paix, qui me vint dans l'esprit pendant qu'on se massacroit en Italie, & que je n'ai communiquée qu'à quelques personnes qui m'en ont gardé le secret. C'est une double satisfaction pour moi, de voir mes vœux accomplis, & de voir leur accomplissement si dignement célébré.

Je suis, &c.



AU

AU MÊME.

A Bruxelles, le 4 Juin 1736.

JE crains bien, Monsieur, d'avoir à me repentir de ma déférence aux ordres de Me. la C. de ... & aux vôtres. L'Ode que vous me demandez, n'est point du tout un Ouvrage du style à la mode; vous y verrez des écarts & un désordre qui plaira peut-être à quelques personnes, mais qui me feroit appréhender avec raison le goût Géométrique & Métaphysique qui régne depuis si long-tems chez ces demi-beaux Esprits, arbitres en titre d'office de la réputation des Ouvrages. Si une Ode aussi parfaite que celle de M. Racine, a trouvé des contradictions de leur part, ce seroit bien pis s'ils voyoient cette bigarrure d'images, & cette diversité de mouvemens que j'essaye de répandre dans les Odes de ce genre, & qui, je l'avoue, ne conviendroit pas à toutes sortes de sujets; mais ne m'étant proposé dans celle-ci, que de décrire les malheurs de la guerre, & les crimes qui ont attiré sur les peuples ce fleau de la vengeance divine, j'ai cru que le ton d'Homere & de Pindare y conviendroit mieux que celui de Raçan & de Malherbe. Vous en jugerez, Monsieur; mais, au nom de Dieu, faites ensorte que personne n'en puisse juger que vous & Me. la C. de ... avant qu'une nouvelle Edition paroisse de mes Ouvrages. Celui-ci peut se sauver

dans

dans un Livre; mais dans le tems où nous sommes, je sçai trop le besoin qu'il a d'escorte, & que la compagnie de ses confreres aura peut-être bien de la peine à le garantir d'insulte.



AU

AU MÊME.

A Engbien, le 14. Juin 1736.

VOTRE approbation me charme, Monsieur; mais elle m'apprend plus ce que j'aurois dû faire que ce que j'ai fait. Le vrai caractere de l'Ode se trouve parfaitement exprimé dans la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire: j'en ai la même idée que vous; mais les efforts ne secondent pas toujours l'intention, & je ne présume pas assez des miens, pour me flatter que les Muses y ayent attaché la conversion de nos Critiques modernes; ainsi je persiste toujours à vous conjurer de ne laisser prendre aucune copie de l'Ode que je vous ai envoyée, & dont je ne suis déjà que trop glorieusement payé par l'approbation de Me. la C. de ... & par la vôtre. Vous ne me trouverez pas à beaucoup près aussi reservé sur le jugement que j'ai porté de celle de M. Racine. Je serois bien heureux s'il lui faisoit autant d'honneur qu'à moi, & non seulement je vous permets, Monsieur, de le rendre public, mais je suis prêt à afficher, que je ne connois point d'Ode dans notre Langue plus irréprochable que la sienne. Celle que vous m'avez envoyée sur l'Harmonie n'est pas moins admirable, quoique d'un genre différent. Toutes les richesses de la Poësie s'y trouvent employées sur le fond le plus solide qu'elle ait jamais choisi; & jamais elle ne pouvoit prouver d'une maniere plus digne d'elle,

d'elle, une vérité plus inconteſtable & plus ſagement avancée. C'eſt, Monſieur, l'impreſſion qui m'en eſt reſtée, après les lectures répétées que j'en ai faites avec M. le Duc d'Aremberg, qui en a jugé comme moi. La ſeule choſe conſidérable que j'y trouve à reprendre, c'eſt l'éloge outré dont il m'honore, en m'aſſociant à des Maîtres dont je ne ſuis, tout au plus, qu'un foible & ſtérile éléve.

Les deux Strophes qui terminent l'Ode ſont admirables, parfaites, & expriment avec toute la netteté, toute la nobleſſe & toute l'énergie imaginables, la plus grande vérité qui ait jamais été dite en fait de Poëſie.



LETTRE DE M. RACINE

A M. ROUSSEAU.

A Paris, le 25. Juin 1736.

LORSQUE M. Hardion me montra, Monsieur, la Lettre que vous lui aviez écrite au sujet de mon Ode sur la Paix, je ne reconnus dans vos louanges ni mon Ouvrage, ni vous-même. Je me rappellai ce que vous avez dit autrefois:

J'ai peu loué, j'aurois mieux fait encore
De louër moins.

Vous n'êtes, sans doute, retombé dans cette faute, que pour me consoler de toutes les critiques que j'ai essuyées. Mon Ode qui ne méritoit pas tant d'ennemis, méritoit encore moins un Défenseur tel que vous.

La principale accusation qu'on m'a faite, est celle d'avoir troublé la cendre d'un Ministre qui sera toujours l'objet de l'admiration publique: mais ceux qui m'ont fait ce reproche, n'ont pas voulu faire attention à ma seconde Strophe, qui prépare au sujet de jalousie dont il est parlé dans la derniere. Dira-t-on que les âmes divines ne peuvent connoître la jalousie? puisqu'Homere donne si souvent cette passion à ses Dieux, nous pouvons bien aussi la donner à nos Héros sans leur manquer de respect.

Quoique

Quoique l'Ode nouvelle que je viens de faire, ſoit honorée de votre approbation, je ſens combien je ſuis reſté au-deſſous des grands modéles dont je parle. Je n'ai pas non plus été aſſez hardi, pour prétendre donner par mes Vers un exemple de l'Harmonie. Je n'ai voulu qu'en donner les préceptes, & ſoutenir une vérité, dont quelques perſonnes ne ſont point aſſez perſuadées. Comme le talent des Vers n'eſt point un héritage, je ne ſuis point obligé d'en faire d'excellens; mais le nom que je porte m'oblige à ſoutenir toujours les principes du bon goût, dans leſquels je ſuis né, & dont j'eſpere ne m'écarter jamais.

Je ſuis bien mortifié que vous ne vouliez pas conſentir qu'on rende publique votre Ode à la Paix. Quiconque liroit ſeulement cette Strophe,

Des douceurs de la Paix, des horreurs de la Guerre,
Un ordre indépendant détermine le choix.
C'eſt le courroux des Rois qui fait armer la Terre,
C'eſt le courroux des Dieux qui fait armer les Rois.

Reconnoîtroit, & diroit comme moi,

Que la veine de notre Alcée
N'a point encore été glacée, &c.



EXTRAIT

D'UNE LETTRE

DE M. ROUSSEAU

A M. HARDION.

A Enghien, le 3. Juillet 1736.

L'Objection qui a été faite à M. Racine au sujet du Cardinal de Richelieu, n'a nulle solidité; il le représente tel qu'il étoit, & qu'il devoit être dans un tems où il falloit établir la puissance de l'Etat au dehors, & l'autorité Royale au-dedans. L'une & l'autre se trouvent aujourd'hui tout établies, il ne restoit plus qu'à concilier à la France l'affection & la confiance de ses ennemis; c'est ce que M. le Cardinal de Fleuri vient de faire. Ce n'est point louer un grand Homme aux dépens d'un autre grand Homme, que de dire qu'ils se sont conduits différemment. M. le Cardinal de Fleuri sous Louis XIII. auroit pensé comme le Cardinal de Richelieu, & celui-ci sous Louis XV. auroit peut-être pensé comme M. le Cardinal de Fleuri.

Quant à la nouvelle Ode sur l'Harmonie, je la trouve d'autant plus digne de louange, qu'elle établit une vérité indispensable dans sa pratique, & dont le mépris est capable de faire perdre à notre Langue l'avantage qu'elle a acquis sur tou-

tes les autres Langues vivantes. En effet, pour peu que l'on y fasse attention, nous éprouvons tous les jours, même dans les conversations familieres, que la même chose fait plus ou moins son effet, selon qu'elle est dite d'une maniere plus ou moins flatteuse pour l'oreille: & nous voyons que les Latins du bon siécle étoient si convaincus de la nécessité du Nombre & de l'Harmonie dans le discours, qu'ils y sacrifioient jusqu'à l'ordre des pensées, aimant mieux donner un peu de travail à l'esprit, que de rebuter l'oreille, qui est le canal par où les pensées sont introduites. M. Racine ne pouvoit donc rendre un plus grand service à la Langue Françoise, qu'en faisant connoître à ceux qui la cultivent, le respect & l'attention qu'ils doivent conserver pour la cadence & pour la justesse de l'Harmonie.





LA VILLE DE PARIS *AU ROI.*



EPITRE.

QUELLE heureuse nouvelle interrompt mes douleurs !
Puis-je la croire enfin ? dois-je essuyer mes pleurs ?
Le Ciel prend-il pitié d'un peuple qui l'implore ?
Eh quoi ! J'espérerois de te revoir encore,
Cher Prince, aimable Roi, (car ma joie en ce jour
Ne connoît que les noms de tendresse & d'amour !)
Oui

* Au mois d'Août 1744. le Roi tomba malade à Metz, & le bruit de sa mort, qui se répandit faussement, jetta la consternation dans tout le Royaume. Cette Piéce fut faite, lorsqu'aux premieres nouvelles qui rendirent l'espérance, le peuple ressuscita comme le Roi.

Oui, cher Prince, au tombeau j'ai cru te voir
descendre,
J'ai cru n'avoir pour toi que des pleurs à répandre,
Et tu reviens à nous! Qui t'a ressuscité?
Soit à jamais béni le Ciel dont la bonté,
Quand l'espérance entiere à nos cœurs est ravie,
T'arrachant à la mort, nous rend tous à la vie.

Combien de fois, frappés de funestes rapports,
Mes pâles citoyens furent au rang des morts!
Jour affreux, où l'on vit partir dans les allarmes,
Et courir, arrosant les chemins de leurs larmes,
Au spectacle cruel de tes derniers instans,
Une Reine adorable, & d'augustes Enfans;
Lorsque suivant des yeux les Enfans & la Mere
Un peuple désolé, pleuroit comme eux un Pere.
„ Il n'est plus, disoit-il, tout est perdu pour nous.
„ Et Dieu nous veut frapper dans son plus grand
courroux.
„ Hélas! ce coup fatal en tout tems si sensible,
„ Quel tems fatal encor nous le rend plus terrible!
„ Ce Roi de nos succès commençoit l'heureux
cours,
„ Mais il meurt, & le coup qui moissonne ses jours,
„ Moissonne au même instant toute notre espé-
rance.
„ Nos soldats sous ses yeux marchoient en assû-
rance:
„ Leur Maître à côté d'eux témoin de leurs tra-
vaux,
„ Partageant leurs périls, attendri sur leurs maux,
„ Leur parloit, les plaignoit, les rendoit intré-
pides.
„ Ah! vous-mêmes, malgré tous vos complots per-
fides,
„ Vous le regretterez, vous qu'il auroit soumis.
„ Pourquoi vous cherchoit-il, aveugles ennemis?

„ Il

„ Il vouloit ramener vos esprits indociles;
„ Et quand il a lancé sa foudre sur vos villes,
„ Nous l'avons vu gémir des maux qu'il vous a faits:
„ Tous ses vœux, tous ses pas ne tendoient qu'à la paix.
„ Sa bonté, sa valeur, ses soins infatigables,
„ Nous promettoient des jours tranquilles & durables....
„ Vous ne les verrez point, jeunes infortunés,
„ Répondoient à leurs fils les vieillards consternés.
„ Enfans nés pour souffrir, vous êtes seuls à plaindre:
„ Vos jours seront cruels, les nôtres vont s'éteindre,
„ Par la douleur enfin les voilà terminés
„ Ces misérables jours trop long-tems épargnés.
Ainsi pleuroient ta mort & les fils & les peres.
O larmes! ô regrets! ô louanges sinceres! (1)

Un même deuil couvrit tout l'Etat à la fois;
Mais je suis par l'amour qui m'attache à mes Rois,
Mieux que par des beautés & des honneurs stériles,
Mieux que par ma grandeur, la Reine de tes villes:
Et de tant de douleurs, j'ose ici me vanter,
La plus vive en mon sein dût sans doute éclater.
Par-tout même aujourd'hui lorsque regne la joie,
Mon peuple triste encor attend qu'il te revoie.
„ Quand pourrai-je, dit-il, à mes transports livré
„ Courir baiser les pas de ce Roi tant pleuré?

De

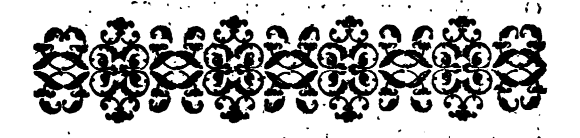
(1) Dans la Lettre du Roi du 15. Nov. suivant, pour faire chanter le *Te Deum*, on lit ces paroles admirables: *La Providence a voulu que je jouïsse de tout l'amour de mes Sujets, sans que les marques en fussent suspectes, & que me survivant à moi-même, je visse les regrets que je laissois après moi. Voilà de tous ses dons un de ceux qui m'a le plus touché.*

De ces nouveaux tranſports conçoi la violence:
Tu ſçais ce qu'en tout tems ſur moi fait ta préſence.
Sitôt que dans mes murs entre mon Souverain,
L'air eſt plus pur pour moi, le ciel eſt plus ſerein.
Du ſoleil à mes yeux la lumiere eſt plus vive.
Ah! que je te revoie, afin que je revive.

En attendant le jour de mon parfait bonheur,
Je t'expoſe ſans art tout ce que ſent mon cœur.
Il te parle, cher Prince, en ces Vers; & j'eſpere
Qu'ils auront, quels qu'ils ſoient, la gloire de te plaire.
L'amour, de ſon ardeur ne veut que les remplir,
Et ne me laiſſe pas le tems de les polir.



AU



AU ROY

ENTRANT A PARIS,

lorsqu'au retour de sa campagne de 1744. il vint passer quatre jours dans cette Ville, pour accorder à son peuple la satisfaction de le revoir.

L'Ardeur de mes desirs n'aura donc plus besoin
De ces (1) courriers si lents, attendus de si loin.
Il arrive; il approche, & je le vois paraître:
Oui, c'est à ses genoux que je parle à mon Maître.
Ah! que tu m'as coûté de soupirs & de pleurs!

Pardonne au souvenir de mes longues douleurs,
Si tu vois dans un jour pour moi si plein de charmes,
Mes yeux encor mouillés par un reste de larmes:

Quoi-

Suite de la Pièce précédente.
La Ville parle.

(1) On avoit établi entre Paris & Mets une chaîne de Courriers pour satisfaire, autant qu'il étoit possible, un peuple impatient d'apprendre des nouvelles de la santé du Roi.

Quoiqu'une vive joie eût arrêté leur cours,
Quoique tranquille enfin, je soupirois toujours.
Non, toute ma vigueur ne m'étoit point rendue;
Mais tes heureux rayons qui brillent à ma vûe,
Font tout-à-coup sur moi ce que fait le printems
Sur un champ que l'hyver a désolé long-tems.

Je t'aimois, tu le sçais, dès ta plus tendre enfance:
Tu me récompensois de ma persévérance
Lorsque j'ai cru te perdre. Hélas! qu'un bien perdu
Devient plus cher encor quand il nous est rendu!
Je te revois: que dis-je? à mon impatience
Tu reviens par tendresse accorder ta présence:
Dans mes murs c'est l'amour qui ramène mon Roi.
Ah! de tant de Cités la reine c'est donc moi.
La Ville qu'il chérit, oui, j'ai droit de le croire,
C'est moi. Contemplez tous celui qui fait ma gloire;
Accourez, citoyens.... mais ils vont l'entourer;
Jusques à son Palais pourra-t-il pénétrer?

O mon Roi, cette foule est ta cour la plus belle.
Et quelle ambition, quel intérêt l'appelle?
De graces, de fortune a-t-elle quelque espoir?
Elle n'attend de toi que le bien de te voir.
Goûte, en perçant ces flots, le plaisir véritable.
Ta garde n'est ici qu'un cortége honorable,
Pompe que ta grandeur doit toujours t'attacher:
Mais l'amour est ta garde, & tu ne peux marcher
Qu'environné des cœurs d'un peuple qui t'adore,
Dont le bonheur t'occupe, & t'occupoit encore,
Dans quel instant? la mort te prenoit dans ses bras,
Et tu disois à Dieu, (1) *Ne me laisse ici bas*
Qu'autant qu'à mes Sujets mes jours seront utiles.
Tu le disois, levant au ciel des yeux tranquilles.

Dans

(1) Paroles que M. l'Evêque de Soissons, premier Aumônier, nous a conservées, comme *dépositaire*, nous dit-il, dans son Mandement pour le *Te Deum* sur la Convalescence du Roi.

Dans ce moment, ce Dieu s'attendrissant pour nous,
Voulut nous épargner. Hélas! que son courroux,
Si par ce coup terrible il eût puni nos crimes,
Sur une seule tête eût frappé de victimes!

Le ciel connoît pour nous ta tendresse & tes soins,
Et s'il veut mesurer ta vie à nos besoins,
Qu'ils dureront ces jours dont les nôtres dépendent!
Viens éclairer enfin nos Fêtes qui t'attendent,
Et qui vont précéder celle de l'heureux jour,
Où ce Fils qui partage avec toi tant d'amour,
Doit attacher aux nœuds d'un auguste Hymenée
Ta joie & son bonheur, & notre destinée.
Que des Fêtes de Paix y puissent succéder.
Mais, hélas! est-ce à toi qu'il faut les demander!
Envain des Conquérans te montrant la carriere,
La victoire t'y suit, & t'ouvre la barriere:
Envain déja ton nom porte par-tout l'effroi,
Et d'orgueilleux remparts s'écroulent devant toi.
Quand tes braves guerriers, prodigues de leur vie,
Courent verser leur sang, ton âme est attendrie.
C'est à toi (1) qu'il est cher, & le moins précieux,
Quel qu'il soit, est le sang de ton peuple à tes yeux.

Grand Roi, tu fermeras les portes de la guerre.
Le ciel qui nous protége en toi, veut qu'à la terre,
Par ses heureux exploits & ses douces vertus,
LOUIS LE BIEN AIMÉ rende Auguste & Titus.
Prince, tout se conforme à l'exemple du Maître:
La bonté, la douceur parmi nous vont renaître:

Nos

(1) Dans la Lettre du Roi déjà citée, on lit ces belles paroles: *Dieu qui lit dans mon cœur, sçait combien le prix d'être aimé y prévaut sur un vain desir de gloire qui coûteroit trop à mes Sujets. Que sa bonté daigne achever son ouvrage... que sa protection me fournisse les moyens de rendre mon peuple heureux par la paix.*

Nos mœurs pures feront notre félicité:
On y verra briller la candeur, l'équité,
L'amour & le respect qu'on doit à la puissance.
Ah! servir ce qu'on aime, est-ce une obéïssance?
Sous un Roi citoyen, tout citoyen est Roi.

Que ce lien si rare entre le peuple & toi,
A nos voisins jaloux rend ton regne admirable,
Et qu'à tes ennemis tu deviens redoutable!
Quels secours pourront-ils t'opposer aujourd'hui?
Est-ce dans leurs trésors qu'ils mettront leur appui?
Qu'ils connoissent les tiens. Nous t'aimons, tu nous aimes:
Du pere & des enfans les trésors sont les mêmes.
De nouveaux vagabonds à grands frais appellés
Pour soldats contre toi seront-ils rassemblés?
Repose-toi sur ceux que tant d'ardeur dévore.
Ou, si la foudre en main, tu veux partir encore,
Pour marcher avec toi, nous serons tous soldats.
Souverain de nos cœurs, dispose de nos bras.

Pour répéter ces mots combien de voix s'élévent!
Quels transports! Je m'arrête, & tes peuples achévent.

Fin du Tome IV.



